mANIOC.org
Fondation Clément

MANIOC.org
Fondation Clément

Mémoires de Dubois,

Rédigés d'après les manuscrits originaux, et mêlés de beaucoup d'épisodes formant autant d'autres histoires extraites des mêmes manuscrits.

Mis au jour par F. G. C.,

A

An XIV. 1806.

MANIOC.org
Fondation Clément

MANIOC.org
Fondation Clément

Mémoires de Dubois

Chapitre 1er

Portraits a s'y méprendre, ou le principal motif des voyages de Dubois

„ Ecoute bien Dubois, tes lamentations m'ennuyent, et puisque mon exemple n'a jamais pu te corriger de la sotte manie d'être vertueux, je dois t'abandonner a ton malheureux sort.

— Votre exemple Monsieur n'est pas facile a suivre; Mille déguisemens ont toujours caché votre conduite, et la théorie de Votre bonheur, est encore un mistère pour ceux même que vous nommés Vos amis Car dans le fond, je crois que Vous n'aimés personne.

— Pauvre Butor, c'est déja une des premieres bases de mon heureux Système, Songes bien que tous ces mots Amour, amitié, reconnoissance, humanité justice,

MANOC.org
Fondation Clément

Sont bons a remplir notre bouche, mais que tous
les beaux Sentimens quils expriment sont diablement
roturiers. Lorsque j'ai pu paraitre aimer quelque
beauté, Mon attachement n'a jamais été plus loin que
le plaisir espéré avec elle. Ai-je une amitié plus
Sincére pour tous ceux que j'employe a me Servir?
non Sans doute, mais j'en fais les Semblant pour
augmenter leur Zéle. quant a la reconnoissance
Les honnêtes gens de ma Sorte l'ont toujours définie
un Souvenir ennuyeux. Parlerons nous de l'Humanité
ton idole favorite? ah, c'est ici qu'il faut te donner
des leçons. Sachez d'abord Dubois que plus il y
aura de malheureux au monde, plus nous aurons
d'esclaves pour nous Servir. Eh que deviendroient
les Gens comme il faut, Si tous les autres
pouvoient vivre Sans ramper, ou Sans être obligés
d'offrir pour un prix vil leurs travaux, leur
Sang même. Aussi ne puis-je m'empêcher de
rire quand je lis dans cet imbécille de Confucius
que tout le monde a le droit de Vivre et
S'il le peut de Vivre heureux. Cela peut être
pour ceux qui en ont l'esprit et les moyens.
La fontaine a mieux dit, Jupiter a pour nous
mis deux tablis au monde. L'adroit le Vigilant

et le fort sont assis, a la premiere et les petits
mangent les restes a la seconde. Cependant comme
ces petits forment le plus grand nombre, et que
le désespoir d'un seul ou la réunion de plusieurs
pourroit nous être dangereux, il convient de les
tromper par une politesse extrême. Cette fausse
monnoye de l'honnêteté est toujours de bon aloi
pour une canaille ignorante qui se complait
bêtement a croire ce qui la flatte. Si par hazard
quelqu'un de ces gredins vouloit recourir a
l'autorité, s'emouvoir la justice, c'est alors que
nous et les notres serions bientot réunis pour
les écraser. D'ailleurs la justice sociale n'est-elle
pas pour les riches bien plus que pour les
pauvres qui finissent toujours par avoir
tort. Tu doras peut-être assez sot pour me
parler de la justice divine, parce que tu m'as
quelquefois entendu soutenir l'autorité de ses
Ministres. Mais pour peu que tu raisonnes tu
verras que ces gens la nous servent a merveille
en prêchant l'amour des humiliations et des
souffrances, le renoncement a soi même et
aux biens de ce monde dont ils promettent
une généreuse échange contre les biens du ciel.

Trop contents de cet ot le peuple nous laissera la graisse de la terre, et nous absorberons à ses dépens toute la félicité dont nous pourrons jouir. Il ne faut pour cela qu'un peu de politique. Un fameux Courtisan a dit avant moi que pour bien réussir dans toutes les affaires il suffit d'être sans honneur et sans humeur. Ainsi de la politesse et de la fausseté mon cher Dubois, et tu seras bientôt aussi parfait que Lovelace.

Tu viens donc, répliqua Dubois de vomir à mes yeux ton âme toute entière; eh bien connois aussi la mienne. S'il étoit possible que ton affreux système renfermât quelques vérités éparses au milieu d'un tas de noirceurs, je les regarderois toujours comme des vérités horribles, et leur infame prosélite comme l'être le plus dangereux. Ta corruption raffinée m'épouvante. je vois qu'il faut te fuir pour n'être pas ton complice ou ta victime, et mon parti est pris. je ne brillerai jamais sans doute au milieu de tous ceux qui te ressemblent. Mais contents d'exister avec le bon témoignage de moi même, je serai toujours mille fois plus heureux que toi.

Au même instant Dubois se jeta de

mettre l'étendue des mers entre lui et le monstre qu'il venoit de quitter, et il fit bien; Car autant il est sûr que la justice divine punira les méchans dans une autre Vie, autant on voit qu'en ce bas monde, elle est ou nulle ou bien tardive.

Chapitre 2e

Vérités neuves pour l'âme encore plus neuve de Dubois. Histoire de Vandespen.

Quel est donc ce Dubois, et quel est l'homme horrible qu'on a voulu désigner sous le nom de Lovelace? Vraiment lecteur, je ne vous le dirai pas, je crains trop les méchans pour les nommer par leurs noms, et j'aime trop le pauvre Dubois pour l'exposer à la Vengeance de celui dont il m'a révélé les odieuses maximes. Qu'il vous suffise de savoir que Dubois est parti pour l'Amérique, et suivez le si vous voulez dans un Navire Cinglant vers l'Ile St. Domingue.

A peine étoit il embarqué que se livrant aux plus sombres reveries, il ne les interrompoit que par de violentes exclamations contre la corruption générale: le phlegmatique hollandois

Van Espen, et le penseur anglois Nelson. était à bord du même navire. Tous deux vinrent s'asseoir sur une longue cage à poules dont Dubois occupoit l'extrémité.

— Il me semble, Nelson, que nous allons gêner ce Monsieur qui paroit absorbé par un profond chagrin.

— Chacun doit être libre; je ne l'empêcherai pas de se jetter à la mer si cette envie lui passe par la tête. Cependant il pourrait avoir tort. Les atrocités, les injustices et les autres maux moraux qui règnent sur la terre nous affecteroient moins si nous les regardions comme une suite nécessaire de l'état social et des gouvernemens sans lesquels cet état ne pourroit exister. En effet la société offre d'une part un grand nombre de besoins et des intérêts toujours croisés. D'autre part, il est de l'essence même des gouvernemens d'employer tous leurs efforts pour se maintenir et se fortifier, ce qui ne peut avoir lieu que par des moyens souvent opposés aux droits naturels d'un grand nombre d'administrés. De sorte que la politique d'état ne peut se dispenser d'avoir

un esprit et des maximes differentes de celles qui
forment l'éducation nécessaire aux citoyens entre eux.
D'autre coté les richesses étants habituellement appellés
aux grands emplois, non seulement par les
facilités que donne la fortune, mais encore par ce qu'on
les croit plus interessés au maintien du corps
politique dont la subversion leur occasionneroit
de plus grandes pertes, on les voit s'isoler a leur
tour de toutes autres classes du peuple dont ils ne
croyent plus faire partie, et l'égoisme de leurs
vues finit par concentrer habituellement toute
leur sensibilité sur eux même. De la doivent
resulter encore beaucoup d'autres injustices, que
le principal chef de l'état ne pourroit réprimer
qu'en voyant tout par ses propres yeux, ce qui
est impossible. D'ou il faut conclure que dans
l'organisation sociale il faut être enclume ou
marteau, et que la masse du peuple sera toujours
l'enclume. L'honnête homme froissé au sein même
de sa patrie n'en doit donc pas être plus
étonné que des maux physiques aux quels la
nature est sujette. C'est a lui de connoitre assés
le monde pour en être moins frequemment la
victime. Malheureusement cette étude est

rarement celle des gens de lettres qui trompés par leur enthousiasme pour un beau idéal dont ils essayent vainement de réaliser l'existence, finissent presque toujours par être les dupes de leur bonhomie.

Je l'ai bien éprouvé à mes dépens dit alors Van Espen, et mon histoire seroit peut être une leçon utile à bien des personnes.

Dieu me damne, repartit Nelson, vous m'obligerés en faisant ce récit pendant lequel j'essayerois de fumer une pipe.

Van espen ne se fit pas prier et commença en ces termes.

Histoire de Van Espen.

Né de parens vertueux sensibles et confians qui vivoient éloignés d'un monde corrompu, je trouvois toute mon plaisir dans les occupations de la Campagne et dans quelques études lorsque mon père déjà vieux paya à son tour le tribut à la nature. Il demeuroit à Rhinsbourg auprès de Leyde. Mais comme le peu de bien qu'il me laissoit suffisoit à peine à mon existence, je crus devoir le vendre pour aller résider à Leyde où mes amis m'assuroient que je trouverois un travail

avantageux. Cette Ville offre en effet beaucoup de ressources a tous ceux qui avec quelques talens possèdent ce qu'on appelle la Connoissance du monde. Ce dernier article étoit précisément ce qui me manquoit, et je ne tardai pas à être la Victime des bonnes qualités même que j'avois heritées de mon pere.

Que ce Début ne fasse pas croire que je veuille dépriser la vertu. Mon intention est seulement de prouver par mes propres avantures, que la plupart des hommes en louent la franchise, l'amitié, le tendre amour, le désinteressement, la générosité, le Courage n'en cherchent pas moins a duper ceux qui se livrent a d'aussi beaux penchants. On ne sçauroit trop ~~les recommander pour diminuer les effets du barbare égoisme. On ne sçauroit trop~~ en observer la pratique avec ceux de nos semblables qui sont dignes de les apprécier. Mais le nombre en est si rare et il est si difficile de les connoitre au milieu de la dissimulation générale que l'on est forcé de s'y conduire, comme si on avoit toujours a craindre des embuches.

je n'avois fait aucune de ces reflexions lorsque j'arrivai a Leyde. j'y fus parfaitement bien reçu et même fêté par les differentes personnes qui

avoient pû quelques relations avec mon pere. De ce nombre étoient un riche propriétaire membre des états généraux, beaucoup de négocians, quelques ministres de la religion dominante, et une jeune Veuve encore plus connûe sous le nom d'Eléonore que sous celui de l'officier de Marine qui avoit été son Mari.

Toute cette compagnie se trouva un jour rassemblé chez Eléonore qui m'avoit également invité. Ce repas fut encore embelli par la presence des épouses et des filles des differens convives. C'étoit l'occasion de faire preuve de jugement en ne montrant que de la discrétion et de la politesse. Mais j'étois trop franc pour ne pas dire à tous propos ma façon de penser. L'un vanta l'excessive fortune de plusieurs Citoyens de Leyde et d'Amsterdam. Un autre discuta quelques points de religion alors en controverse, et les dames ennuyées discoururent entre elles sur quelques romans nouveaux ou sur des modes. Profitant de la vivacité d'esprit qui m'étoit alors naturelle, je me mêlai de toutes les conversations pour y placer mon avis. je déclamai contre l'abus des trop grandes

religieuses concentrées sur un petit nombre de têtes. je tournai en ridicule les disputes religieuses, et je soutins que dans toutes les doctrines pour les quelles on s'agitoit, il n'y avoit de véritablement utile que le dogme d'un dieu créateur punisseur et récompenseur. je ne fus pas moins sincère avec les dames a qui j'essayai de faire honte de leur futilité, en y opposant la conduite de cette illustre romaine qui montra ses enfans bien élevés a d'autres dames qui lui demandoient l'enumération de ses bijoux. j'étalai de même toutes mes opinions dans plusieurs autres discours aussi déplacés que ceux dont je viens de rendre compte. En vain la jeune veuve me marcha-t-elle plusieurs fois sur le pied. je continuai de m'énoncer indistinctement sur tous les objets, et lorsque pour m'interrompre un des négocians me demanda si je ne prendrois pas quelqu'interets dans la Compagnie des Indes, je me hatai de lui dire qu'ayant recemment vendu tous mes biens pour la somme de six mille florins, je préferois de garder cet argent en caisse pour l'employer

a mes besoins journaliers.

Le repas achevé, je restai un moment seul auprès de la jeune Veuve pendant que les autres convives passoient dans un Salon de Compagnie. „Je ne sçais pour quoi j'e m'interesse a Vous me dit-elle, car Vous n'avés fait que des sottises. Apreneś que l'on ne doit dire toute sa pensée qu'a des amis intimes, Surtout quand elle peut choquer les prétentions de ceux qui nous écoutent. Quant a Vos six mille florins Vous auriés pu vous dispenser d'en avertir les filous; car enfin les dames turques ont des oreilles pour tout entendre, aussi bien que des langues pour tout raconter. Votre âge donne encore l'espoir que vous vous corrigerés de cet excès de franchise et c'est ce qui justifie les signes muets que je vous ai fait a table, mais que Vous avés paru ne pas comprendre.

Etonné de ce discours d'Eléonore, j'osai a peine la regarder. Elle me parut avoir plus de vingt cinq ans, et son Visage assés bien désiné étoit marqué de petite verole. Voila tout ce que je

pus appercevoir dans mon premier trouble.
Je leur promis de me moins livrer a l'avenir,
et nous rejoignimes la Compagnie, que je
ne tardai pas a quitter pour aller voir chez
moi si mes Six mille florins y étoient
encore.

Je les avois heureusement serrés dans deux
endroits differens; Car la moitié de ce petit
trésor étoit deja disparue. Je n'en voulus
rien dire a personne crainte qu'on ne se
moquat de moi au lieu de me plaindre. Je
me pressai seulement un peu plus de chercher
une occupation lucrative. Mais tous ceux
qui m'avoient d'abord montré le plus grand
Zele me reçurent très froidement, et
trouverent des excuses pour ne pas se
mêler de mes affaires.

Ma derniere Visite fut pour Eleonore
a qui je ne pus m'empêcher d'avouer une
partie de mes chagrins. Je m'attendois a des
reproches amers de sa part. Elle ne m'en
fit point. „Vous auriés pû me dit elle

aspirer a quelque chose de mieux qu'un travail en
sous ordre ~~sous~~ chés un négociant. Mais il faut
savoir se plier aux circonstances. Allés ~~de map~~
Voir Thomas Herdsbrunk. je sais qu'il a besoin de
quelqu'un pour la tenue de ses livres. Vous lui
dirés que c'est sa belle sœur qui vous adresse a lui, et
que je ne tarderai pas a ~~l'aller voir~~ lui rendre ma visite

Décidé a prendre ce parti, je remerciai
Eléonore et me présentai dès le lendemain chés
le négociant Hersbrunk. il venoit de partir
subitement pour Amsterdam, d'ou il ne
devoit revenir que sous un mois. je passai
presque tout cet intervalle avec des commis de
Négocians, parmi lesquels un plus âgé
nommé Bruge avoit captivé mon
amitié par ses prévenances. il abusoit un
peu de ma bourse. mais la douce égalité
qui regnoit entre nous me fesoit tout
sacrifier au plaisir de sa société. Enfin je
croyois avoir trouvé un ami plus convenable
pour moi que la sévere Eléonore. Ce fut donc
a ce Commis que je fis dores navant toutes
mes confidences. il sent mes projets de

travail chés Herdsbrunk. je lui racontai meme un autre secret de mon Cœur, je veux dire l'amour que je commençois a ressentir pour une jolie personne nommée Rosalie. Mais comme je fesois journellement pour elle des dépenses considerables, il ne me fut bientot plus possible de prêter aucunes sommes a Mr Bruge; nos parties de plaisir devinrent un peu moins fréquentes et sa prétendue amitié pour moi en fut tellement altérée qu'ayant seu l'instant précis de l'arrivée du Négociant chés lequel je comptois travailler, il fut solliciter la place pour lui même. très heureusement pour moi il ne fut point agréé et je ne le revis plus.

Cependant Eléonore me fit avertir de l'arrivée d'Herdsbrunk chesqui je retournai. je le trouvai bien disposé en ma faveur, et il me confia la tenue de ses livres en m'assurant un traitement annuel de Mille florins.

Me voila donc un peu plus a l'aise que je n'aurois pû l'être a Rhinsbourg

mais toujours trop peu fortuné pour faire a Rosalie un sort proportionné a l'amour qu'elle m'avoit inspiré. je gemissois de voir combien il faudroit attendre avant d'oser ~~l'unir a moi~~ m'unir a elle par des nœuds indissolubles et j'ignore a quel excès auroit pû m'entrainer mon délire sans un événement qui déssilla mes yeux.

Vous vous rappellés que Mr Bruge s'étoit éclipsé après avoir trahi ma confiance. il revint a Leyde, fut voir rosalie, lui parla d'amour, et sans doute aussi d'or. Enfin il la séduisit si bien qu'elle consentit a le suivre a la haye ou il venoit d'heriter d'un superbe Domaine par le décès de son oncle mort sans enfans.

Mon premier mouvement fut celui de la Vengeance. je voulois aller a la haye y poignarder mon infidèle, ainsi que son nouvel amant, et me tuer ensuite moi-même. La vie m'étoit a charge, et me voyant a la fois trahi par un ami, abandonné par une maitresse je ne désirois plus que de me vanger et de mourir. ensuite j'étois hors de moi. ~~La mort~~ le trépas inquiné de Mr.

Herdsbrunk mit le comble a mes malheurs ~~arrivée a peu près dans le même tems mit le comble a mon desespoir, en ce qu'elle me~~ laissait sans emploi, et la violence de mes Chagrins alloit me conduire a quelqu'action desesperée ~~l'emporter sur le peu de raison qui pouvoit me rester,~~ lorsque le porteur ordinaire des lettres m'en remit une dont le contenu ne sortira jamais de ma mémoire.

„Une personne (m'ecrivoit on) qui veut absolument rester inconnue vient d'apprendre l'embarras ou vous laisse la mort de Mr Herdsbrunk. Comme il est possible que vous ne trouviés pas assés promptement un travail aussi avantageux que celui qu'il vous avoit confié, elle vous envoye un effet de change de mille florins payable par le trésorier de la compagnie des indes. Le bon usage que vous ferés de ce foible secours pourra seul vous en faire connoitre l'auteur. Toutes autres démarches deviendroient inutiles.

Après avoir longtems reflechi sur cet étonnant billet, il me sembla qu'il ne pouvoit venir que de celle qui déja n'avoit pas craint de me donner de bons Conseils

et qui s'étoit seule employée a me procurer une place. Oui, m'écriai-je alors, C'est Eléonore. Volons a ses pieds. qu'une fausse honte ne retienne pas cette marque d'une juste reconnoissance. j'y fus en éffet, mais a chaque fois que je me présentai, on me dit qu'Eléonore étoit absente.

Pendant cet intervalle l'éffervescence de mon imagination s'étoit calmée. j'abandonnai les sinistres projets qu'un dépit absurde m'avoit fait concevoir. Des réflexions plus sages me persuaderent enfin que Bruge m'avoit rendu sans le vouloir un véritable service en me ravissant l'objet d'un amour insensé, et que Rosalie elle même ne devoit plus exciter en moi d'autres sentimens que celui d'un éternel mépris. je m'efforçai donc de les oublier tous les deux, et je fus présenter mon billet de change au trésorier qui m'en fit sur le Champ le paiement en or.

En revenant de chés le trésorier j'apperçus trois ou quatre hommes ~~couverts de haillons, et dont l'extérieur~~ dont l'extérieur annonçait ~~annonçoit~~ la plus grande misère. j'en eûs pitié et ne pouvant me résoudre a les voir souffrir pendant qu'un secours inesperé venoit de rouvrir

mon âme a la joye. je leur donnai a chacun une petite piece d'or, après quoi je continuai ma route du coté de mon domicile. A peine fus-je aux bords du Canal du Rhin, vers une extremité de la ville que j'y retrouvai les mêmes hommes dont trois paroissoient acharnés contre le quatrieme qui fuyoit du coté de la prairie. M'indignant alors de voir ~~assaillir par~~ trois hommes, assaillir un malheureux ~~a qui je présumois que les autres voulaient arracher mon aumône~~, je dirigeai mes pas de son coté pour en imposer a ses agresseurs. Mais quel fut mon étonnement lorsque m'approchant du fuyard que je voulois secourir je le vis s'élancer sur moi ainsi que les autres pretendus mendians qui n'étoient autre chose que des voleurs déguisés. heureusement le coup de fusil ~~tire par un~~ qu'il tiroit d'un Chasseur leur fit croire que la Marechaussée étoit a leurs poursuite; ils se sauverent. Le Chasseur arrivé près de moi me demanda quelle étoit cette compagnie qui fuyoit si fort a son approche. je le lui expliquai, mais sans faire mention de l'or que j'avois encore sur moi. je commencois enfin a ne plus juger de tous les autres hommes par moi même. j'avois acquis un peu d'expérience a mes dépens, et je

pensai pour la premiere fois que tant que l'on n'est pas sur qu'un discours ou une action n'auront point d'inconvénient il est prudent de s'en abstenir. Le jeune Vorchésen, C'est le nom de mon libérateur se félicita du hazard qui lui avoit procuré ma Connoissance, et discourant ensuite sur le bisarre danger que j'avois couru; il me semble dit il que votre humanité et votre Courage alloient trop loin, Car étant seul et sans armes, il etoit presque sur que vous deviés échouer contre les trois frippons, quant même le quatriéme ne se seroit pas mis de la partie. Que feriés vous donc pour vos amis puisque vous risquiés ainsi votre vie pour des inconnus? Mes amis! répondis je avec vivacité, j'ai cru en avoir et j'étois bien trompé. Ah si je pouvois en trouver un véritable — je n'ose pas encore vous l'offrir en moi me dit alors Vorschésen, il faut un peu plus de tems pour qu'une premiere connoissance devienne de l'amitié, mais daignés me mettre a l'épreuve, mon pere sera surement enchanté de vous voir. — j'aurai l'honneur de lui rendre visite, repartis-je avec vivacité. Le service que vous m'avés rendu sans y songer m'est fournira l'excuse. La dessus nous nous quittâmes, et je rentrai dans

mon logement. [illegible]

Le Lendemain je fus voir Mr Vorchezen fils que je priai de me presenter a son pere. Celui ci m'avoit vû plusieurs fois chez Herdsbrunk. il me demanda si j'avois toujours le dessein de suivre la même carriere. je lui témoignai que c'étoit mon intention, mais que differentes circonstances ne m'avoient pas encore permis de faire aucunes démarches. il me fit aussitot l'offre de m'employer. et j'acceptai avec joye. je crus devoir en aller instruire Eléonore dès le même jour. On me dit encore qu'elle n'y etoit pas. je lui laissai un mot d'écrit dans le quel en peignant tous mes regrets de ne la jamais rencontrer, j'avouois franchement mes torts, et je finissois par promettre de me rendre de jour en jour plus digne d'une personne aussi accomplie.

En effet je sentois déja qu'il falloit établir sa fortune avant que de vouloir en jouir. je travaillai assiduement chez M Vorchesen, et je n'entretins aucune autre connoissance que celle de son fils qui étoit rempli de mérite. Comme je recevois de son pere un traitement suffisant, je placai dans son Commerce environ six cens florins n'en gardant que deux Cents pour mes besoins imprévus. huit mois se passerent ainsi pendant

lesquels je continuai de me presenter chés Eléonore sans avoir d'autre satisfaction que d'y laisser des lettres dont je n'obtenois aucune réponse. Cette contradiction me causoit la plus grande peine, et je ne pus m'empecher d'en faire l'aveu a Mr Vorchezen pere. il se mit a sourire en me demandant si j'en avois fait la confidence a son fils, et sur ma réponse négative il approuva ma discretion. Mon fils me dit il sera un homme sur, mais la prudence exige qu'on ne se confie qu'a des hommes prudens, et si cette opinion a dirigé la préference que vous me témoignés, elle ne peut que me flatter infiniment. j'ai du reste de bonnes nouvelles a vous donner. Vos fonds ont prosperé de près de Cent pour Cent, et dans le cas ou vous auriés quelqu'engagement a solder je pourrois vous compter environ mille florins. -je les dois repartis je aussitot, mais la main bienfaisante qui m'a prêté cette somme s'obstine a rester inconnue. je craindrois même de faire une indiscretion blamable en disant a qui que ce soit quelle est la personne que je soupçonne de m'avoir rendu un pareil service. - C'est bien, fort bien me répondit-il, je pourrois en savoir quelque chose, car je me rappelle d'avoir endossé

un billet de change a votre ordre. Mais la premiere qualité sociale est de sçavoir garder un secret. Elle est encore plus essentielle a un Négociant. Cependant les mille florins sont toujours a vos ordres. La dessus il me quitta.

J'en profitai pour écrire un mot a Eléonore. Mais j'ai sçu depuis que j'avois été prévenu par Vorelgezen pere qui vint me dire en me frottant les mains: sçavés vous mon ami que je dois demain dinner avec Eléonore, et qu'ayant appris que vous étiés chés moi, elle m'a dit de vous amener afin qu'elle put répondre de bouche a tous les petits billets que vous lui avés laissés. Cette nouvelle me causa plus de joye que le profit fait sur mes six cens florins. je m'élancai au col du Vieillard. ah mon pere, lui dis je C'est vous qui m'avés reconcilié avec l'aimable Eléonore! - Eh, mais, me répondit il, C'est plutot Votre bonne conduite. Vous commencés a vivre comme il convient de le faire, et je présume qu'elle ne craindra plus de se montrer Votre amie, Car elle l'est, et même une amie bien tendre, j'ai obtenu la permission de vous le dire.

On devine d'avance l'agréable fin de cette histoire. j'apprenai en revoyant Eléonore combien les jeunes gens

sont fous, lorsqu'ils croyent dans leur délire ne pouvoir jamais trouver un objet comparable à celui de leur premier attachement. j'aimai bientôt autant que le peut comporter notre foible nature, et mon mariage n'a point détruit un amour qui avoit commencé par l'estime.

Devenu bientôt riche par les spéculations avantageuses que me permettoit la fortune de mon épouse, j'eus la maladresse d'accepter une place dans la direction de la compagnie des indes. Le stathoudre y avoit lui même des interêts qui se trouvoient ~~un peu~~ en contradiction avec le bien de mon païs. Ce bien général fut la seule chose que j'envisageai. J'aimement les autres directeurs furent ils d'un avis contraire au mien, je fus encore assés impolitique pour faire briller mes propres connoissances aux dépens des leurs, et mon opinion adoptée par les états généraux m'attira une foule d'ennemis puissans. J'encourus surtout la disgrace du Prince, de chorter ~~point~~ que la confiscation de mes biens fut secretement promise a ceux qui pourroient porter contre moi des accusations assés graves pour me faire priver de mon emploi. je n'évitai ce revers qu'en renonçant moi même aux affaires publiques, et cachant en quelque sorte ma vie. Sans cette prudence ma

ruine étoit inévitable, et loin de me voir obligation de ma Vertueuse audace, chacun de mes contemporains m'eut fui comme un pestiféré, car c'est le sort commun des Hommes les mieux méritans, dès l'instant qu'ils ont perdu leur fortune.

Depuis cette dernière époque, j'ai mieux vu comme dit le Sage Montagne me prêter à autrui sans me vendre à personne, et tenant un juste milieu entre les dupes et les misanthropes, je n'ai pas eu l'imbécillité de croire, et encore moins d'exiger dans les autres une perfection que ne comporte pas l'organisation Sociale. Je tacherai d'inculquer ces maximes à tous mes enfans; Mais je crains bien qu'ils ne sachent en profiter que lors qu'ils y auront joint les leçons bien plus fortes de leur propre expérience.

Chapitre 3.

Discussions politiques, heureusement très courtes. Relation des terres australes.

Dubois avoit écouté en silence, et s'animant tout d'un coup comme après une longue léthargie, Et moi aussi, dit-il, j'ai eu trop de franchise et de

loyauté avec tous les hommes, et surtout avec un Monstre que j'aimerois encore, s'il ne m'avoit lui même dévoilé ~~son vilaine âme~~ l'atrocité de son âme.

Eh bien reprit Nelson, vous estes déja bien heureux qu'il ait abandonné pour un moment son masque. Combien en pourrois-je nommer qui vous trompant toujours par un bel extérieur vous auroient sacrifié avant que vous les eussiés connus. Mais brisons la dessus; on risqueroit de gagner le spléen si l'on vouloit toujours parler morale ou politique.

J'ai grand besoin de m'en instruire, dit Dubois. Oh combien tous les hommes seroient heureux s'ils avoient votre expérience! Et pourquoi les gouvernemens n'ont-ils pas organisé des écoles de mœurs et de conduite, comme ils ont organisé des écoles d'un latin qu'on ne parle plus, d'une Théologie a la quelle on ne comprend rien, et de quelques autres sciences plus utiles il est vrai, mais dont la connoissance ne mène pas assés directement au bonheur.

Il n'est pas très sur, lui répondit Nelson que l'instruction morale rende toujours les hommes individuellement plus heureux; car chacun de ceux dont l'ame auroit acquis une sensibilité plus exquise n'en seroit que plus affecté des

abus dont il se trouve environné, et ces abus ne peuvent diminuer que par une longue succession de tems, en supposant encore à l'état une chute de Maitres ayant tous les mêmes désirs comme les mêmes principes, ce qui est difficile à espérer.

Il n'est pas non plus bien certain que l'organisation des gouvernemens supporte cette instruction morale; car ils ont moins besoin de penseurs que d'instrumens machines pour leurs opérations, et d'ailleurs on ne peut se dissimuler que chaque païs ayant pour ressorts intérieurs quelques préjugés nationaux, il est presqu'impossible de les détruire sans risque d'enlever quelques fondemens essentiels de l'édifice. La fin de l'histoire nous apprend que les peuples les plus barbares sont presque partout devenus les maitres des peuples les plus instruits. je crois donc qu'à moins de fonder dans un païs nouveau une population nouvelle, on n'est pas maitre d'établir à son gré l'éducation précieuse dont vous venés de parler. Encore ne faudroit-il pas que ces nouveaux états fussent à coté de quelques voisins ambitieux dont l'organisation beaucoup plus mauvaise pour les administrés seroit plus favorable à la puissance de ses chefs.

J'avoue cependant que j'ai lû avec plaisir une relation vraie ou fausse des terres australes, qui me paroit aussi conforme à vos vûes qu'elle seroit impossible à réaliser dans nos Climats. Alors Nelson tira de Sa poche cette relation extraordinaire, et la remit à Dubois afin qu'il la put examiner à loisir. Celui ci fit mieux, il la copia toute entière, ce qui nous permettra d'en donner connoissance aux lecteurs.

Des terres australes antarctiques

A vingt ou trente degrés du pôle antarctique, et environ au Soixantième degré de longitude calculé du couchant au levant depuis l'Isle de fer, se trouvent des terres dont les côtes ont à peine été reconnûes par quelques Voyageurs égarés au milieu de l'immensité des flots. Un seul Homme échappé du Naufrage qui nous fait encore regretter M^r^ la Peyrouse et ses Vaisseaux a pénétré dans l'intérieur des terres, et n'ayant eû ni l'occasion ni l'envie de revenir en Europe, il a du moins voulu faire connoitre les mœurs du Païs qu'il habitoit. Quelque Courant rapide entrainant une partie des eaux de la mer loin des terres australes a sans doute été le Moyen qu'il a employé en y jettant une bouteille hermétiquement fermée dans la quelle étoit un rouleau de fine écorce

écrit de tous les cotés. Un Vaisseau anglois a trouvé cette bouteille flottante, et Voici le Manuscrit qu'elle contenoit.

» Très peu importe a ceux qui me liront de savoir qui je suis, ni comment j'ai pu seul aborder aux terres australes. je ne veux qu'apprendre, si je le puis, aux habitans des quatre parties du monde connu, combien leurs opinions different de celles des australiens avec qui je passerai probablement ma vie. Qu'on ne s'attende nullement a trouver dans mon récit la description du Climat, des mineraux, végétaux et animaux des terres polaires. Ce n'est pas la mon objet, et ne pouvant insérer dans ma bouteille que quelques pages, je les Consacre d'abord aux objets politiques et moraux qui m'ont le plus frappé sauf a parler ensuite de moi s'il me reste assés d'écorce libre.

Le pouvoir Monarchique habituellement hereditaire dans les terres australes n'y devient Electif que dans le cas d'extinction totale de la famille regnante, ou de foiblesse d'esprit du dernier rejetton. La premiere de ces circonstances est arrivée de mon tems, il y a près de dix ans

et c'étoit compassion de voir les efforts de chaque Citoyen pour se dispenser du fardeau penible de la Royauté. quelques uns même se cachoient comme autrefois en France ceux qui craignoient le billet noir de la Milice. Les suffrages s'étant enfin réunis sur le Sénateur Vinoas, et les Conseillers du feu Roi lui ayant posé sur la tête une Couronne, Nous sommes bien fachés pour vous lui dirent ils du malheur qui vous arrive. Mais nous esperons en pouvoir feliciter notre pais pendant le cours de votre administration. Alors la famille du Nouveau Roi prit le deuil, et le peuple exprima sa joye par les cris mille fois repetés de Vive Vinoas qui immole aujourdhui sa tranquillité particuliere a la tranquillité publique

Bientot les differens ordres de l'état vinrent faire leurs complimens de Condoléance au Roi et ensuite aux ministres qu'il avoit Conservés, par la responsabilité de leurs ci fait que leurs emplois sont reputés de fachenses corvées pendant que l'on recherche beaucoup les places de

Secretaire, de Commis, et même de balayeur des bureaux de la Cour

Le Conservateur des loix fondamentales du Royaume, le Seul Gomore qui y Soit aussi inviolable que le Roi Se presenta le dernier, et lui offrant une Copie burinée du Code antique; Voici lui dit-il les bases de Votre autorité, ainsi que la démarcation des pouvoirs judiciaire, civil, militaire et administratif. Les ministres de la Morale que l'étranger arrivé dans nos murs nous a dit S'appeller prêtres dans ~~[illegible]~~ dans quelques autres pais, ont aussi une certaine influence ~~[illegible]~~ par la Censure qui leur est attribuée Sur toutes les actions déraisonnables qui ne Sont pas punies par les loix. Vous Soutiendrés leur Crédit aussi longtems qu'ils donneront l'exemple des Vertus qu'ils enseignent. Mais Vous ne permettrés jamais qu'adoptant aucun chef indépendant du Monarque ils puissent Former empire dans empire. — Ayant ainsi parlé le

Conservateur mit un Genou en terre devant le Côde respectable, et reçut l'embrassade du Roi.

J'ajouterai a ce détail que les loix australiennes sont assés courtes pour etre gravées sur le marbre dans chaque place publique, et que les temples destinés aux instructions orales ne servent a aucunes Cérémonies exterieures Capables de faire reporter sur des hommes ou sur des images la vénération qui n'est dûe qu'a la divinité. L'existence de cette divinité et l'immortalité de l'âme qui pourra souffrir ou jouir dans une autre vie, suivant qu'elle aura bien ou mal usé de ses facultés dans Celle-ci, voila les principaux Dogmes religieux des australiens. Du reste ils n'imaginent pas pouvoir honorer Dieu qu'ils regardent comme une puissance immense, éternelle, toujours agissante mais ~~toujours~~ essentiellement impassible, et leur culte se borne a la pratique de toutes les actions utiles a leur païs. heureux ce peuple si possédant une morale aussi pure ~~il y~~ il peut y conformer ~~toujours~~ perpetuellement sa conduite. Mais si l'état social y offre des interêts moins croisés que dans les autres païs connus, Cet avantage

Provient encore de quelques institutions anciennes qui pourront s'altérer a la longue.

C'est afin de conserver ces institutions précieuses que l'éducation australienne n'est jamais confiée aux parens qui sont tous obligés d'envoyer leurs enfans dans les écoles publiques appropriées aux differens âges.

A huit ans les enfans aprennent a connoitre et a former les caractères inventés pour peindre la pensée. A dix ans on leur apprend a combiner les signes qui representent des nombres, et a mesurer les espâces. A douze ans on leur enseigne l'histoire naturelle du païs, les proprietés des plantes, et même les symptomes ainsi que les moyens de cure des diverses maladies; de sorte qu'il n'y a chés eux aucuns medecins en titre. A quatorze ans ils doivent assister a toutes les instructions morales et s'appliquer ensuite a quelque profession conforme a leurs gouts ou a leurs facultés. Enfin a Dix-huit ans ils sont libres de se marier. Mais on leur feroit un Crime de parler d'amour avant l'epôque a la quelle ce penchant peut être légitimé par un lien solemnel. Le jeune Clardoë et la belle Syndorie

viennent de contracter cet engagement sous mes yeux.

Plus légère que l'Etan, aussi blanche que la neige, et plus fraiche que la fleur qui vient d'éclore, Cyndorie plaisoit depuis longtems a Clardoë qui venoit d'atteindre ses dix huit ans. Il courut auprès d'elle et lui dit d'un ton timide, „ il m'est donc enfin permis de me déclarer Votre amant; ah si vous pouviés m'aimer comme je vous chéris! je me trouverai alors plus heureux que ceux qui possèdent mille peaux de Martre, et autant de dépouilles d'Orignal. Puis il se mit a chanter l'Hymne d'amour qu'il avoit composé pour elle. Alors le teint de roses de la jeune fille fut remplacé par le pourpre des aurores boréales. Elle lui répondit. je pourrois Vous aimer; mais Votre langage me trouble comme l'approche d'un orage agiteroit la surface de nos lacs. Parlés plutot a mes parens, je suivrai leurs Conseils. L'amoureux Clardoë fut dire aux parens, „ Votre fille m'adresse a Vous pour que je devienne Votre fils, et ils répondirent, Nous savons que Vous aimés le travail, et que Vous honorés vos père et mére.

si Notre fille Vous aime, nous Consentons que Vous soyés ~~l'arbre~~ l'arbre protecteur qui doit prêter ~~a cette foible liane~~ a cette ~~liane~~ foible liane l'utile ~~l'~~appui de ses rameaux. ~~a cette foible lianne~~.

Le lendemain on annonça dans le canton que Syndorie et Clardoë alloient bâtir ensemble une cabane. Les jeunes gens encore a Marier vinrent les aider dans ce travail, et la cabane fut a peine achevée que toute cette jeunesse célébra le nouvel himen par des danses et par des chants dont le refrein étoit — » Sont ils bien attelés pour » labourer ensemble? Cétoit a eux a le Scavoir. » car les garcons ne doivent plus songer a Syndorie » ni les filles a Clardoë.

Lorsque deux époux ont passé l'année entiere sans avoir d'enfants ils invitent touts leurs amis a partager leur joye » Nous serons libres » disent ils, de secourir l'infirme et l'orphelin » avec le fruit de nos travaux, et les plus pauvres » d'entre eux seront nos heritiers. Buvons et mangeons » en rejouissance de ce qu'aucune épine ne se trouve » encore parmi les fleurs que nous pouvons cueillir.

Moi qui vous parle, Europeens; Americains, Asiatiques et Affricains, je n'ai pu mempêcher

d'aplaudir a cette idée, parceque la terre Australienne a des bornes, tandis que la multiplication de l'espèce humaine n'en auroit point si l'on suivoit la politique des autres états, ou les gouvernements ont d'autant plus de puissance que leurs gouvernés sont plus nombreux et par conséquent plus pauvres. D'ailleurs la population est inutile dans une contrée qui n'a encore eû a se deffendre contre aucune force étrangere; Et il suffit qu'il y ait assés d'hommes pour y disputer la terre a l'empire des animaux.

Cependant on se doute bien que tous les mariages ne sont pas également inféconds, et alors le mari l'annonça a ses parents, a ses amis, a ses voisins, par cette formule » il me faut maintenant » quatre bras pour labourer. — Ceux qui n'ont point d'enfant font aussitot quelques présens au nouveau né, Mais cela ne balance presque jamais les nouvelles charges qui en résultent.

Autant les Australiens se soucient peu d'augmenter le nombre de leurs semblables, autant ils s'interessent a la conservation de ceux qui ont couté les soins de l'éducation, Lorsque la faux tranchante du tems a moissonné quelqu'un

dans une famille, les voisins même en montrent la douleur la plus profonde jusqu'au moment où le corps est livré aux flammes d'un bucher. Un des ministres de la morale monté sur une estrade vis avis le bucher, fait ordinairement l'éloge de celui qu'on y apporte. Quelques fois aussi il en fait la censure » non pas dit il pour blamer » les soins qu'on a pris de le conserver, c'est un » devoir de reciprocité sacré pour tout homme » raisonable et sensible; Mais enfin ajoute t il la » brièveté de la vie nous est un avertissement de la » bien employer, et votre chagrin doit avoir un » terme comme les années qui vont bientot se » terminer dans les airs; car celui qui n'est plus » n'a plus besoins de vos douleurs et vous avés tous » des devoirs a remplir parmi les quels se trouve » celui de votre propre conservation. C'est a ce » devoir que tient l'usage ancien de convertir » en cendre impalpables des corps qui sans cela » se corrompraient de maniere a rendre dangereux » l'air que respireraient les vivans. S'abandonnés » point cet usage, et que la terre australienne » puisse sans peine être remuée sans offrir

a nos yeux l'aspect aussi désagreable que mal Sain d'une croute encombrée de cadavres.

Ayant ainsi parlé, il mit le premier le feu au bucher. Les apistons suivirent son exemple, après quoi chacun retourne a ses occupations accoutumées.

Pendant que mon attention est encore fixé Sur les ministres de la morale, il ne sera pas hors de propos de dire que leur censure n'est pas bornée à la Seule époque des funerailles: Ils ont en tout tems une espèce de droit d'excommunication, de Sorte que Si quelque citoyen commet habituellement des actions notoirement déraisonables, les ministres dont je parle interdisent leur fréquentation aux autres citoyens pour un tems fixe, mais Sans qu'il Soit permis a personne ~~autre~~ de faire le moindre reproche a ceux qui ont encouru cette peine. Ainsi l'exemple des mauvaises mœurs n'est jamais autorisé par une coupable indulgence, et le Roi Seul auroit le droit de Sévir contre un Ministre de morale qui auroit abusé de Ses fonctions.

Les forces militaires qui dépendent

du Roi, et dune partie des quelles les autres autorités civiles peuvent aussi disposer dans les cas fixés par la loi, ne sont autre choses quune gendarmerie nombreuse uniquement employée au maintien de la tranquillité interieure, attendû que les Australiens n'ont aucuns voisins dont ils puissent craindre l'invasion.

Si le motif de rendre les embarras de l'élection moins fréquens a fait établir en australie le pouvoir monarchique habituellement héréditaire, il n'en est pas ainsi des autres dignités de l'état, ni même des distinctions particulieres qui peuvent être accordées a quelques individus pour des services signalés rendus à la patrie. les descendans des hommes en place ou de ceux illustrés par de grandes actions ne sortent pas pour cela de la classe ordinaire des citoyens, et le pouvoir du Roi lui même vient recemment d'echouer contre cette regle invariable. Ayant pénétré seul et trop avant dans des forets épaisses ou il se plaisoit a oublier les soucis inséparables de la Royauté, il s'étoit vu pret a devenir la proye d'un ours affamé lorsquun chasseur attiré par ses

cris l'avoit heureusement delivré en coupant le jarret de l'animal féroce. Dans les premiers mouvemens de sa reconnoissance Le Roi se permit de tracer un ordre en vertu du quel Ivarus, C'est le nom du chasseur, devoit jouir ainsi que sa posterité de tous les honneurs attachés aux premieres places administratives, voulant que pour perpétuelle mémoire, Ce rescrit fut enrégistré et scellé du grand sceau de l'état. Le conservateur de la Constitution chargé du grand sceau n'eut pas plutot vu ce commencement de distinctions héréditaires que couvrant ses habits d'un crêpe funebre, il faudra donc dit il que les ~~loix~~ loix résistent au Monarque; Allés lui rendre comptes que j'ai deja pris les Couleurs lugubres du deuil de sa personne si les loix triomphent, ou du deuil des loix si sa volonté peut, contre mon attente, obtenir un avantage qui deviendroit bientot la perte de l'etat; Car aucune classe distinguée ne peut y prendre naissance sans produire bientot l'orgueil de cette classe, et par la suite l'avilissement des autres parties du peuple. Le Roi peut ~~Le Roi peut~~ cependant encore retirer

„Son ordre et vous combler de faveurs personnelles ;
Mais si vous l'aimés autant que je l'aime ~~moi même~~, engagés le a ne pas violer des loix fondamentales dont la Garantie rentreroit dans les mains du peuple au même instant que mon Zele seroit devenu insuffisant — Ivarus se hâta d'aller Solliciter lui même la révocation d'un ordre dicté par l'enthousiasme d'un Sentiment Vertueux, mais abusif dans Ses conséquences. Il en rapporta un ~~autre~~ autre qui n'avoit rien de contraire aux loix australiennes, et le Conservateur quitta les couleurs de Deuil dont un usage antique l'obligeoit a Se couvrir toutes les fois que la constitution ~~australienne~~ du païs paroissoit en danger.

C'est d'après les régles établies par cette même constitution que les Sénateurs sont nommés tous les dix ans par le peuple. ils nomment le Conservateur, et même le Roi en cas de Vacance de ces places pendant la durée de leur Mission. Le Conservateur nomme a toutes les fonctions de juge, et le Roi a toutes celles administratives et militaires. quant aux emplois de finance, les premiers Régisseurs sont nommés par le Sénat, et

ceux la nomment sous leur responsabilité personnelle leurs differens Subordonnés. Les emplois des tribunaux civils sont les seuls qui ne soient pas payés par le trésor public. Ils ne sont retribués que par les parties interessés en raison d'un droit fixe que le Greffier percoit par chaque jugement.

La répartition des impots qui fournissent aux depenses de l'état ne se fait pas dans une proportion égale, mais en proportion croissante des fortunes. Le journalier, et même ceux des proprietaires qui ne possédant precisement que ce qui faut pour vivre ne payent rien. Les propriétés au delà du necessaire doivent une contribution d'un dixieme pour celui dont les revenus annuels pourvoient suffire a son existence pendant deux ans, de deux dixiemes pour celui dont le superflu feroit double et ainsi de suite. De sorte que les richesses ne peuvent jamais etre accumulés d'une Maniere trop colossale. Elles ont un terme d'après lequel tout le reste deviendroit le profit de l'état. Les gains du Commerce etant plus difficiles a Constater que les profits territoriaux, il est sur que les Négocians peuvent éprouver quelqu'avantage

dans ce mode de répartition. Mais on a considéré les risques inséparables du Commerce et la gêne imposée aux négocians australiens par une loi aussi ancienne que bien observée. Cette loi ne leur permet d'exporter en gros que dans les lieux où la denrée dont ils commercent abonde, pour la revendre ensuite dans ceux où elle est rare. Tout autre procédé de leur part seroit réputé accaparement et donneroit lieu à des peines très grâves.

Le métal marqué par le Gouvernement pour faciliter le Commerce comme Signe représentatif des Valeurs en denrées ou en marchandises est un des grands objets de l'attention du Monarque et du Senat, et quiconque voudroit tirer de ce Signe représentatif un profit plus grand que ceux usités sur les denrées ou autres marchandises seroit réputé Criminel envers toute la nation; Premièrement parce que de pareilles Spéculations détourneroient du Commerce et de la Culture, et feroient du Coffre des capitalistes un gouffre dans le quel s'absorberoient bientôt toutes les fortunes particulieres. Secondement parce que leur fortune échappant toujours aux Contributions de l'état pourroit

au contraire tournes a sa ruine par la facilité
qu'elle leur donneroit de jetter les suffrages et les
bras d'un peuple trop appauvri pour rester
incorruptible. Aussi le Système general du
gouvernement australien est-il de montrer peu
de Consideration pour les Seules richesses; et
dernierement le Millionnaire Alvinton s'étant
presenté au Senat pour une réclamation aussi
juste attendit toute une journée laudience du
Commissaire rapporteur, tandis que celui ci
affectoit d'ecouter de preference plusieurs ~~travailleurs~~ ouvriers
australiens. Lorsqu'enfin toutes leurs affaires furent
expédiées Alvinton qui cent fois avoit frappé du
pied avec impatience s'avança vers le Commissaire
en lui disant qu'il n'auroit jamais cru devoir
attendre si longtems — Vous vous etes trompé
repondit le Commissaire. Vous n'avés de droits que
la justice, et les malheureux ont celui d'etre
ecoutés les premiers, parce qu'ils n'ont pas le
moyen d'attendre. Vos facultés au contraire
sont si grandes que s'il venoit encore cent
pauvres ~~ouvriers~~ australiens dans la Salle, a coup sur ils
devroient tous passer avant Vous.

De pareils traits, le disai-je, m'empêchoient de regretter ma patrie ou j'avois vû la dépravation publique montée a un tel point que le plus avéré fripon obtenoit tous les honneurs et tous les privileges des le même instant qu'il étoit riche.

La police australienne ne m'a pas paru moins bonne; et ses soins pour la salubrité de l'air m'ont singulierement frappé. On ne dit pas ici aux hommes des villes d'aller respirer le bon air des campagnes; car si tous les citadins suivoient ce conseil inconsidéré, les campagnes ne seroient plus campagnes, elles deviendroient des villes et perdroient par conséquent toute la pureté de leur air. Mais on a le plus grand soin que des eaux amenées dans les parties les plus hautes de chaque ville puissent de la se répandre dans chaque rue a la volonté du Magistrat; d'ailleurs les rues sont fort larges, et les places publiques très multipliées.

La Culture et l'extraction des matieres premieres qui alimentent les manufactures et le commerce ne sont soumises a aucunes loix générales, mais seulement a quelques réglemens particuliers suivant les localités

Différentes.

Quant à la morale publique et à l'instruction qui en est la base, je dois ajouter ici que dès l'instant où les australiens réunis en corps de peuple voulurent que la tranquilité sociale fut fondée sur des bases inébranlables (et à cette époque elle est très ancien.) ils chargerent les plus vertueux d'entr'eux de composer un catéchisme de morale propre à fixer d'une maniere avantageuse au bien public, les opinions de la génération alors présente, ainsi qu'à diriger invariablement pour la suite celles des générations futures.

Ce Catéchisme qui ne contient pas six pages ayant été sanctionné par une adhésion générale aux principes qu'il énonçoit, a été remis entre les mains de tous les instituteurs et de tous les ministres de la morale avec défenses d'y faire aucune innovation, aussi depuis plus de dix mille ans, les mêmes sentimens moraux sont inculqués à tous les habitans du païs. cette simple connoissance des loix de la nature modifiées par les convenances sociales est devenue le fondement de l'honnêteté générale

des mœurs australiennes et mérite à monarsis une juste préférence sur le Koran des Turcs, le Zendavesta de Parsis, les vedes, chastres et Pourrans des indiens, et tant d'autres inepties du même genre, que leurs contradictions trop palpables empêchent d'être jamais une regle solide de conduite; aussi les mœurs sont elles Généralement parlant, très douces parmi les Australiens et tout ce qui approche de la férocité excite leur indignation. J'en citerai pour exemple la réponse d'une jeune fille à un officier principal de Gendarmerie dont dont l'injuste Sévérité venoit de causer la mort d'un de ses hommes d'armes, la jeune fille étoit promise à l'officier que jusqu'alors ~~alors~~ elle avoit aimé véritablement, mais la sensibilité de compassion n'étoit pas absorbée chez elle par la sensibilité de l'amour, et lorsque Koustroff, c'est le nom de l'officier vint pour lui rendre ses hommages accoutumés, elle lui fit dire qu'elle n'étoit pas à la maison. Cependant l'oeil percant de l'amant l'avoit déja apperçue, et le dépit se joignant à son impatience, il exhala hautement les reproches qu'il se croyoit en droit de faire,

assurant que Cindalise ne pouvoit être absente puisqu'il venoit de la voir à l'instant.

Il est vrai s'écria alors Cindalise, mais je n'y serai jamais pour vous et vous pouvez aisément en deviner la cause. Non répondit Rustaff, à moins que vous ne me reprochiez la mort d'un misérable homme d'armes, mais le Roi ne peut il pas en avoir cent autres pour moins de métal qu'il n'en tiendroit dans ma main.

Monstre que tu es, répartit la jeune fille tu parles du peu de métal qu'il en coûte au Roi pour acheter un soldat, et tu comptes pour rien les vingt ans de peines et de soins qu'il coûte à ses parents avant d'en faire un homme. Puis refermant brusquement sa porte, elle congédia Rustaff pour la vie.

Cette réponse sublime d'une fille à peine adolescente peut donner une idée générale de la sensibilité des cœurs autrichiens, et je crois que c'est cette même sensibilité qui engage les maris à ne pas abuser de la fécondité naturelle de leurs femmes pour les exposer aux soucis, aux veilles, aux soins

incalculables, que donne une multitude d'enfans;
Ceci, il faut l'avouer, ce Sexe que l'Asiatique
et l'Africain adorent en le rendant esclave,
ce Sexe gaté par l'européen, qui semble en
idolatrer les foiblesses au lieu d'en admirer
les vertus, fut toujours celui qui prodigua les
soins les plus pénibles à nos enfans, et comme
le dit un Proverbe Australien, l'amour des
mères est de l'amour, celui des pères est
amitié et celui des enfans est à peine
respect. La reconnoissance même n'y est
jointe que lorsqu'ils ont eû des enfans à
leur tour.

Les charités ou aumones particulieres ne sont
point connues en Australie, parceque les
fonds du gouvernement y rendent cette
bienfaisance inutile. L'excédent des
contributions sur les dépenses est un fonds sans
cesse disponible pour secourir ceux qui ont
éprouvé des revers extraordinaires dans
leurs fortunes, ou ceux qui n'ayant rien, ont
perdu la faculté de travailler. Ceux ci
sont nourris aux frais de l'état; les autres,
~~les autres~~ reçoivent des avances qu'ils doivent
restituer dans un tems ~~libre~~ limité en y

Joignant des interests dont l'emploi Sert à alimenter les pauvres. Mais Si ces empreunteurs desquels on exige ni caution ni garantie, manquoient Sans légitime excuse à leur engagement, ils Seroient employés aux travaux publics, pendant un espace de tems Suffisant pour désintéresser l'état. Telle est la loi invariable qui en ouvrant de Stables moyens aux Australiens malheureux, Sert en même tems de préservatif contre la négligence ou la mauvaise foi.

La peine de Mort est très rare, elle a cependant lieu pour les grands délits et attentatoires au Salut public ou pour les crimes atroces dont la férocité annonceroit une âme d'une Scélératesse incorrigible. Les autres délits Sont punis par des travaux forcés plus ou moins pénibles dont la nature et la durée Sont fixées par la loi. L'usage alors est de changer le nom de l'individu criminel pour lequel on ne connoit pendant la durée de Sa peine point d'autre appellation que celle du numéro Sous lequel il est inscrit Sur les régistres du Géolier gardien de tous ceux qui Sont

condamnées aux travaux. ce registre heureusement n'est pas considérable.

Mais laissons de coté ces dispositions pénales qui malgré leur humanité laissent toujours dans l'âme une empreinte de tristesse, et pour en effacer l'impression trop sombre, entrons un moment dans une école Australienne. Là ne sont point des soldats, ni des pédans pires que les chatimens dont ils menacent. la plupart des leçons s'y donnent sous des charmilles ou dans les allées d'une immense jardin botanique distribuées de façon que chaque classe puisse avoir son allée particulière. des Tables et des bancs sont placés dans la charmille pour les exercices ou les explications qui l'exigent. toutes les autres instructions sont l'objet d'une simple conversation. ainsi la jeunesse australienne s'instruit dans un local égayé des beautés de la nature, en même tems qu'elle s'accoutume sans s'en appercevoir aux diverses intempéries de l'air; car les leçons orales et la promenade qui les accompagne ne sont interrompues que dans les tems les

plus rigoureux.

L'habillement des deux Sexes consiste ordinairement en une culotte longue et un surtout fermé dont les basques plissés et au dessous de la ceinture descendent à moitié cuisse seulement pour les hommes et jusque aux talons pour les femmes. L'espèce de pantalon qu'elles portent a aussi quelques legeres différences et leur ceinture attachée plus haut que celle des hommes se distingue encore par la plus grande longueur de ses bouts flottants, ordinairement terminés par des franges plus ou moins précieuses suivant les conditions. Quant à la Coëffure on peut dire qu'elle est nulle. les femmes se contentent d'avoir la totalité de leurs cheveux rassemblés dans un nœud derriere leurs épaules, et les hommes ont la tete entierement rasée. ils ne boivent habituellement aucunes liqueurs distillées ni fermentées, parcequ'ils prétendent que leurs fibres naturellement fermes, n'ont pas besoin d'une plus grande tension, et que d'ailleurs les liqueurs fortes coagulent le Sang. L'usage modéré de ces boissons

Je permet plutot aux femmes dont le Syst. nerveux est plus relaché, et le Sang ordinairement plus raréfié que celui des hommes. cet usage m'a Surpris: mais du moins on m'en a donné les raisons dont je rends compte sans prétendre les apprécier.

la jeunesse d'australie chante aussi + fréquemment que celle des autres païs. Mais à l'exception des Couplets amoureux que l'amant compose exprès pour Sa maitresse, toutes les autres chansons qui circulent sont des poésies historiques destinées à conserver la mémoire de quelques Vertus extraordinaires, et la police ne permettroit pas la publicité de celles qui lui paroitroient propres à abrutir ou à corrompre l'esprit du peuple.

La danse est ici une exercice amusant que les filles Seules ou les jeunes femmes prennent entr'elles. on n'en donne jamais de Leçons aux garçons, qui peuvent tout au plus y etre admis comme spectateurs. Cette faveur n'est même accordée qu'aux jeunes gens reconnus pour etre les plus

honnêtes. Je laisse à nos moralistes européens le plaisir de deviner si ils veulent la raison de cet usage. il n'y auroit jamais assez de place dans ma bouteille si je voulois tout dire et dans le cas très possible ou j'aurois quelques lecteurs, ils aimeront mieux sans doute me voir revenir au catéchisme austratien dont la première partie suffira pour leur donner une idée de toutes les autres. La voici telle qu'on l'enseigne dans nos écoles de morale.

„La terre sur laquelle nous habitons, les astres qui nous éclairent et les régles invariables qui en dirigent les mouvemens, l'organisation même des plus petits animaux et des plantes les plus communes, en un mot tout ce qui éxiste, offre à nos regards un ouvrage merveilleux et immense qu'aucune force humaine n'a pu produire. on ne sçauroit donc s'empêcher de reconnoitre pour premier auteur de toutes choses une intelligence supérieure, éxistante par elle même, qui à tout crée, c'est à dire tout produit avec rien et par sa seule volonté. cette intelligence infinie

éternelle et toute puissante est ce qu'on appelle la divinité, l'être Suprême, ou plus ordinairement Dieu.

„ Autant la raison nous force à reconnoître un Dieu, autant elle nous dit de ne pas chercher à le comprendre, par ce que n'ayant rien de matériel, il ne peut être saisi par aucun de nos Sens.

„ C'est s'écarter entièrement de la profonde vénération qu'un être aussi Supérieur doit exciter en nous, que de vouloir en juger par quelques rapports avec nous mêmes et surtout de vouloir lui prêter nos malheureuses passions et nos petites vues, nous ne pouvons que croire et adorer.

„ Non seulement tout a été créé par la puissance divine, mais tout se conserve par sa providence, et pour cela il y a lieu de croire qu'en créant l'Univers Dieu l'a soumis à des regles générales dont l'ordre, la succession et l'ensemble forment ce Système de choses que nous appellons la nature. Ainsi, par exemple, les tiges des arbres s'élevent, les pierres détachées du sommet des

d'un rocher tombent, et toutes les parties d'eau qui se touchent cherchent à se mettre de niveau par une suite des lois naturelles établies pour les corps inanimés. C'est aussi par une suite de ces mêmes loix que tous les astres ont depuis tant de siècles le même cours et le conserveront aussi longtems, qu'une puissance supérieure à celle même de la nature n'en aura pas changé les mouvemens. La Nature ouvrage et ouvrier tout ensemble est donc une puissance secondaire, vive et immense, qui anime et perpétue tous d'après la Volonté du créateur. C'est la seule partie de Sa puissance qui se manifeste assez à nos regards pour que nous puissions l'examiner et quelquefois la comprendre.

« L'avantage que nous avons sur les autres animaux de pouvoir comparer nos idées, perfectionner nos connoissances et apprendre une multitude de choses hors de leur portée manifeste en nous une intelligence supérieure à la leur, que l'on appelle âme, pour la distinguer de l'instinct des bêtes.

« Si comme on est fondé à le croire, notre

âme est une émanation de l'intelligence divine,
un voile impénétrable est également répandu
sur son essence, et nous ne pouvons la
connoître que par ses effets qui nous font
penser, vouloir, comparer nos idées, et
choisir même entre diverses volontés.

„ Il en résulte également que la décomposition
de notre corps n'opérera jamais la destruction
de notre âme, mais que dégagée alors des
entraves grossières qui l'altèrent et la modifient
elle conservera ses facultés d'une manière
encore plus éminente. Alors elle pourra
jouir ou souffrir suivant qu'elle aura
fait de ces facultés pendant cette courte
vie un usage plus ou moins conforme
aux règles que Dieu lui même a gravées
dans nos cœurs.

„ La première de ces règles, celle qui suffit
à l'homme en état de pure nature, est
celle ci ; fais tout le bien avec le moindre
mal d'autrui que tu pourras. elle est
évidemment le résultat de deux autres
sentimens inséparables de notre existence,
l'amour de soi d'un côté, et de l'autre
la sensibilité qui nous fait compatir
aux peines de tous les êtres, que nous savons

« Sensibles comme nous.

» La Seconde règle n'est autre chose qu'une extension de la première. Elle nous est dictée par la raison et par les convenances de l'état Social. En effet il est sûr que si chacun dans la Société, pouvoit contrebalancer son amour pour le bien être avec le mal qui en arriveroit à d'autres hommes, les passions souvent dépravées que la Société produit feroient oublier à chaque individu l'avantage des autres pour ne le laisser songer qu'au sien propre. De là naîtroient les haines les vengeances et par conséquent le trouble de l'état Social, dont l'existence paisible exige que nul ne fasse à autrui ce qu'il ne voudroit pas être fait à lui même.

» Si comme on le doit on étend cette règle à la Société entière, il en résulte également que tout ce qui peut la maintenir honnête et paisible est un bien, et que tout ce qui peut en déranger l'ordre est un mal.

Lorsque nous manquons à ces Loix émanées de l'auteur même de notre nature et de notre raison, nous sommes en discordance avec Sa Volonté, le remords ou regret que nous éprouvons après avoir fait sans nécessité

du mal aux autres nous avertit assez que nous meritons une peine pour cette infraction aux loix divines. Nous craignons naturellement la justice de Dieu, parceque nous ne saurions lui refuser cet attribut sans en prendre une idée défavorable incompatible avec l'intelligence et la puissance que nous sommes forcés de lui reconnoitre. Cette même idée de justice dont nous avons tous le sentiment intérieur nous doit aussi faire espérer une récompense des souffrances et privations auxquelles peut nous exposer l'attachement à nos devoirs, lorsqu'il se trouve en pleine contradiction avec nos penchans ou nos besoins.

„Mais comme on voit quelques hommes vicieux sans remords, jouir tranquillement de leurs forfaits pendant cette vie, et que le témoignage de la bonne conscience n'empêche pas les privations et les souffrances qu'un grand nombre d'hommes vertueux éprouve dans ce même intervalle, la justice divine a sans doute réservé ses punitions et ses recompenses pour une autre vie, c'est à dire pour celle ou notre âme survivra à nos corps. Quant à la maniere dont les bons seront récompensés et les

méchants puisse. c'est ce que ~~la Seule raison~~ ne nous apprend point et ce que nous ne pouvons sçavoir ~~qu'autant que Dieu même l'auroit expressément révélé~~. il nous Suffit de penser que notre âme immortelle pourra se réunir à Dieu ou en être Séparée Suivant quelle aura bien ou mal dirigé notre conduite. Si nous sommes bons et justes espérons. Si nous ne le sommes pas nous devons craindre. Vouloir pénétrer plus loin Seroit un vain effort pour notre foible raison.

[Les autres parties parties de ce catéchisme ne Sont que des conséquences et des applications de la premiere. L'homme de bon Sens ~~ne~~ pouvant Suppléer, je me dispenserai de les analiser ici et d'ailleurs il est tems que je parle un peu de moi.

Chacun connoit la malheureuse issue du Sameux voyage entrepris par Mr. de la Perrouse, je me rappelle confusément qu'à la Suite du naufrage qui fit périr les vaisseaux destinés à Son entreprise, je restai Seul connoissance au milieu des flots. j'étois encore dans cet état mitoyen entre la vie et la mort lorsque deux canadiens s'appercurent

que la marée ne pouvoit sur leur rivage.
Tout mon corps étoit meurtri par les pointes
des rochers parmi lesquels les flots m'avoient
sans doute balotté depuis un long intervalle.
Ma peau s'allongeoit par filements
à l'extrémité de tous mes membres, et
suivant ce que l'on m'a dit depuis, mon
sang paroissoit entièrement figé dans mes
veines et ma respiration étoit nulle. Les
deux Australiens ne voyant donc en moi
aucun signe de vie, proposèrent à quelques
autres habitans de les aider à me faire
un bucher et déja la flamme alloit
consumer mes dépouilles mortelles, lorsque
la fumée picotante du mélèze, du bouleau
et du pin résineux me firent éternuer: au
même instant on se hâta d'écarter les bois
qui s'embrasoient et de me transporter
à quelques distance du bucher. Je commençai
alors à respirer d'une manière assez sensible
pour annoncer que mon sang avoit repris
de la circulation, on me frotta d'eau
spiritueuse tirée de différens fruits; on
m'enveloppa ensuite des plus douces fourures
et l'on me fit avaler quelques liquides
restaurans; après quoi l'administrateur de

la bourgade fut consulté sur mon sort.
„ Cet homme ne nous paroit pas australien
„ dit-il, et son arrivée soudaine peut nous
„ faire craindre que beaucoup d'autres hommes
„ comme lui, n'ayent peut être tenté de venir
„ troubler la tranquilité dont nous jouissons.
„ Mais il n'importe, un seul ne sçauroit
„ nous nuire et vous avés bien fait de lui
„ donner les secours que l'humanité réclame.
„ qu'il soit nourri sur les revenus publics jusqu'au
„ moment ou sachant notre langue, il pourra
„ subsister de son travail ou de ses talens,
„ car une ancienne tradition nous apprend
„ qu'il y a d'autres terres très éloignées qui
„ renferment des hommes instruits dans
„ beaucoup de sciences et d'arts.
Ce discours a peine fini, les deux Australiens qui m'avoient déja soigné réclamerent le droit de me garder chez eux, ainsi que les dédommagemens assurés par la parole de l'administrateur: cela leur fut accordé et pendant un an, je fus habillé de la peau des animaux qu'ils tuoient, nourris de legumes du pais et surtout d'oeufs d'oiseaux et enfin traité comme si j'eusse été de la famille.
Elle consistoit dans les jeunes gens dont j'ai

parlé, et dans une Soeur qui n'avoit pas encore atteint ses quatre lustres. Les soins qu'eut de moi cette aimable fille qu'on nommoit Nahandové ne sortiront jamais de ma mémoire; Elle m'aprit bientot la langue du païs; et le globe de la terre n'avoit pas encore exposé toutes ses faces au Soleil que déja je pouvois m'énoncer comme les autres australiens. alors l'administrateur me fit paroitre devant lui pour être interrogé. — D'où venés vous ~~D'où venez vous~~ me dit-il, avec qui étiez vous avant que d'aborder ici, et quels peuvent être vos moyens de vivre? — j'étois lui répondis-je ~~J'étois je lui répondis je~~ sur une immense pirogue chargée d'hommes avides de Sciences plutôt qu'ambitieux de conquêtes, et ces hommes venoient ainsi que moi d'une autre terre extrêmement éloignée, située dans le nord ouest de la vôtre. La grande pirogue ~~la grande pirogue~~ s'est abimée dans les gouffres de la mer sans que je puisse vous dire à quel distance, ni comment j'ay pu seul être transporté ici, ou j'ai trouvé des moeurs hospitalières que je prie le grand être de recompenser, en ne permettant jamais que des étrangers viennent pervertir vos institutions

et vos usages. Quant à mes moyens d'existence ils consistoient auparavant dans mes talens pour construire une pirogue ou d'autres ouvrages en bois. C'est ce que ma nation nomme le metier de charpentier. on m'a ensuite appris d'autres arts qui vous seroient inutiles et peut être funestes, tels que celui de conduire les plus grandes pirogues en pleine mer. j'exercois cet état et au terme de ma premiere langue j'etois pilote, lorsqu'un naufrage à la fois funeste et favorable m'a entrainé jusques sur vos côtes, que nuls navigateurs n'ont encore abordées. Mais ne craignez pas ô Sage administrateur, que j'employe une Science au préjudice de ceux qui m'ont prodigué des soins bienfaisans; occupés moi seulement comme charpentier. Ce talent peut me faire vivre d'une maniere utile à mes futurs concitoyens, car j'espere que vous ne me repousserez pas loin de vous, et je veux oublier mon pais pour me conformer en tout aux loix qui regissent le votre.

Ce discours ayant été bien accueilli, je fus inscrit dans le régitre de la bourgade sous le nom d'Hydeopak que j'avois eu devoir me donner plutôt que mon nom véritable pour

avoit moins d'occasions de me rappeller ma
patrie et une famille à laquelle je désespérois
n'être jamais rendu.
Il suffisoit je crois que je fusse étranger pour
attirer sur moi les regards et peut être
l'amour des jeunes filles. bientôt le charpentier
Hyderpak devint même un objet de jalousie
pour quelques maris, et de toutes parts on me
prioit de faire un choix. Mais la pitié qu'avoit
d'abord été pour moi la sensible Nabandoré
s'étoit convertie en un sentiment plus vif, et
je m'étois apperçu de ses inquiétudes toutes
les fois qu'on me proposoit d'unir mon sort,
soit à la belle Kaléba aux cheveux d'ébène
et aux yeux bleues, soit à la jeune Soubiré
au teint de rose et à la chevelure dorée,
soit à la riche Candiouo qui possédoit un lac
poissonneux au milieu d'un canton de forêts.
J'éprouvois de mon coté une secrète sympathie
pour ma chère Nabandoré, et je craignis
d'autant moins de m'en expliquer avec ses
freres, que toute cette famille étoit peu
fortunée, tandisque j'avois déja une cabane
remplie de meubles curieux et surmontée
d'un grenier plein de pelleteries et de poissons
secs, indépendamment de mes profits

journaliers. Nous n'aurions jamais esperé me dirent-ils une union aussi avantageuse pour notre Sœur, qui Certainement vous aime. Plus maîtresse de ses actions que si elle possédoit encore les auteurs de ses jours, elle peut accepter vos soins, et même aller à votre cabane. Mais elle deviendra malheureuse si elle s'aperçoit que vous l'ayiés choisie par un sentiment de reconnoissance plutôt que par un sentiment d'amour.

Il suffit répondis-je, elle n'aura pas à regretter d'aimer seule. je fus ensuite auprès de Nahandové et je lui dis, Parmi toutes les australiennes vous êtes celle que mon cœur préfere, et il ne tient qu'a vous de lui donner la vie que le soleil donne à la nature; déja vos frères approuvent mon choix; mais vous seule pouvez le confirmer. ——

puisque vous avez parlez à mes frères, dit-elle en rougissant, je ne crains pas que vous me trompiez. ce soir vous aurez ma réponse au bosquet d'acacias qui termine votre jardin. vous y verrez un de mes frères ou moi. — oh vous vous même ——

~~oh vous, vous même~~ répartis je avec vivacité; mais la promptitude de son départ la dispensa

de me rien promettre. elle vint cependant,
et ne sachant plus comment exprimer
mes transports, je traduisis pour elle en langage
australien une chanson Madécasse analogue
à tout ce que j'avois ressenti.

Du rendez vous l'instant est arrivé;
déja la lune éclaire le bocage
et le Sereine humecte le feuillage
hâtes, tes pas belle Nabandoré.

Un lit de fleurs est pour toi préparé;
viens l'embellir ma charmante maîtresse
viens partager mon amoureuse ivresse,
Nabandoré, belle Nabandoré.

Mais elle vient et son pas redoublé,
de son amour est la marque certaine
Le bonheur va succéder à ma peine.
C'est elle même, ah! c'est Nabandoré.

---

repose toi près d'un objet aimé
que la fatigue est pour moi ravissante!
que ton regard et m'enflamme et m'enchante!
Nabandoré, belle Nabandoré.

Je devais mourir de trop de volupté
tes doux baisers pénétrent jusqu'à l'ame.

. ah! c'en est trop, je sens que je me pâme.
Arrête donc belle Nabandosé.

Mais quoi ton œuil semble Nôtre fermé
et tu n'en es que plus intéressante;
Reviens à toi ma trop aimable amante
Nabandosé, belle Nabandosé.

Que le Sommeil près de Nabandosé
me Serait Doux; ne pars point, reste encore;
plus que jamais je sens que je t'adore,
Nabandosé belle Nabandosé.

Jusqu'a demain je Serai donc privé
de te revoir et mon cœur en Soupire,
Demain, demain apaisant mon martyre
reviens à moi belle Nabandosé.

Nabandosé convaincue de mon amour
m'avoua qu'elle le partageait et dès le
lendemain elle avertit les jeunes gens de la
Bourgade, afin de donner à notre union
toute la publicité d'usage. Depuis ce tems
je vis heureux avec les australiens, auxquels
je me garde bien d'apprendre les dangereuses
Sciences de l'Europe. Un travail aussi facile

que modéré suffit à mes besoins qui ne sont plus que ceux de la nature ; et mon naufrage m'a ainsi procuré les vrais biens de la vie, la nourriture, une bonne femme et le repos. J'en souhaite autant à tous les habitans du monde. Mais pour goûter de pareils biens, il leur faudroit les mœurs australiennes, ce qui est incompatible avec leurs institutions comme avec leurs habitudes. Ils ne viendront pas non plus habiter près du pôle, car indépendamment des dangers d'une pareille navigation, les terres australes n'offrent rien qui puisse tenter l'ambitieux conquérant, ni le négociant avide. un Sage seul pourroit s'y plaire, et le Sage reste volontiers où il est.

Chapitre 4ème

Vrai commencement de l'histoire de Dubois

Lorsque Dubois eut dévoré d'abord et ensuite copié la relation qu'on vient de lire, il la

répondit à Nelson en lui faisant des remerciemens.
Ne croyez pas en être quitte à si bon marché
lui répondit Nelson, mon ami Vanespen
soutient qu'ayant entendu son histoire vous
ne saurez décemment refuser de nous
dire quelque chose de la votre. de mon côté
je sollicite la même faveur. C'est d'ailleurs
~~C'est d'ailleurs~~ un usage assez constant
parmi les navigateurs. Mon histoire, dis
alors Dubois ne contient pas encore de grands
événemens, mais qu'importe, elle ne contient
rien, non plus, que je doive cacher; et au risque
de vous causer plus d'ennui que de plaisir,
je vais la raconter avec toute la franchise
qui me caractérise.
J'avois dix Sept ans lorsque ma mère
devenue veuve, m'envoya à Paris pour y
finir les études de droit que j'avois commencées
à Besançon, je ne connoissois presque
rien que par théorie, et ma curiosité jointe
aux penchans de la nature pouvoit me faire
commettre bien des sottises dans les premiers
instants où j'allois être livré à mon propre
jugement. Mais je n'étois pas riche et
j'avois déja assez de raison pour voir
dans l'insuffisance de ma fortune, la

nécessité d'être prudent et laborieux; de sorte que si les aventures ne m'avoient pas poursuivi malgré moi, je n'aurois jamais osé en chercher aucunes. Je devois d'ailleurs être sous les yeux d'un frère qui étoit alors placé chez un conseiller d'état en qualité d'instituteur de son fils. M. B.xx. C'est le nom de ce conseiller, ne tarda pas à m'employer pour faire les extraits des procédures dont le rapport lui étoit confié, et j'eus dès lors l'avantage de trouver dans sa maison, la table le logement et un appointement honnête.

Très peu de tems après ma fortune redoubla. Mde. B.xx. me fit appeller pour me dire qu'elle écrivoit souvent à des parens, à des amis, mais qu'elle n'aimoit pas écrire, qu'il lui paroissoit que j'aurois encore le tems d'être son secretaire, que même elle le désiroit, à condition que j'employerois sa voiture pour les courses que j'aurois à faire, la lingère et le Cailleau de son fils pour le soin de mon vestiaire, et son valet de chambre pour ma toilette. Ainsi cette Dame en ne donnant aucun argent, me faisoit un cadeau annuel de six

considérable, et j'allois encore avoir le plaisir de lui être utile, plaisir qu'ambitionnoient sincèrement tous ceux qui avoient le bonheur de la connoître.

C'est ici le moment de tracer le portrait de cette femme incomparable qui a si fort influé sur le reste de ma vie; Mais que le bien que j'en pourrois dire ne fasse pas croire que jamais Mde de B. xx. ait été pour moi ce qu'on appelle une maîtresse. Nous étions bien loin d'y songer, et notre attachement mutuel n'étoit autre chose que l'accord de nos pensées, la sympathie de nos sentimens, enfin une amitié si pure, si confiante et si tendre que nous aurions perdu à l'échanger contre d'autres jouissances. Cette explication préalable étant donnée, je dirai maintenant que Mde de B. xx sans être belle avoit une physionomie douce et des traits réguliers. Son esprit pétilloit dans de grands yeux bleus qui faisoit singulièrement ressortir de cheveux et des sourcils bruns. Sa taille étoit petite et la grace de son maintien suppléoit en elle aux formes arrondies que la nature lui avoit refusées ainsi qu'à presque toutes les

parisiennes. quant au moral. Rousseau n'eut pas pu inventer un caractère meilleur, pour celui de Sa Sophie, et la culture de son esprit ajoutoit encore aux qualités de son Coeur. En un mot unissant au bon ton du monde dans lequel elle vivoit, tous les principes d'une profonde philosophie et le coeur le plus sensible, possédant tous les talens agréables sans chercher même à les faire connoître, elle pouvoit suffire au bonheur d'un époux digne de l'apprécier mais son mari ne l'ayant épousé que par convenance, leur union étoit depuis longtems bornée aux honnêtetés extérieures et à la décence publique.

Quant à moi j'étois enchanté d'avoir obtenu l'accueil d'une femme de lettres dans les conversations de laquelle je puisois sans cesse une nouvelle instruction. j'en profitai d'une maniere si sensible qu'elle s'attacha tous les jours de plus en plus à son élevé qui de son coté la payoit du plus affectueux retour.

C'est pendant cette situation réciproque de nos âmes que le mariage du C.te d'Artois se fit, il falloit lui former une maison

et Mr. B. xx. fut nommé chancelier
sur intendant des finances du prince.
Son épouse profita des visites d'un vieux
Ministre qu'on nommoit alors le comte
de St. Florentin pour lui obtenir la place
d'avocat du Comte d'Artois, pendant que
le mari à qui elle n'avoit pas eu occasion
d'en parler, usant d'un droit de nomination
attaché à sa charge, me fit donner le
titre de Maitre des requêtes du Conseil.

A la honte du Siecle on lisoit dans mes
brevets que j'étois dispensé de payer aucune
finance à cause des grands et Signalés
Services que j'avois rendus au petit fils du
Roi, tandisque réellement je ne l'avois
jamais connu, ni même vu. ainsi pourvu
de deux titres honorables auxquels je ne
m'attendois pas, je me hatai de partir
pour Versailles afin d'être présenté à
Monseigneur en mes nouvelles qualités.

Les Dames d'honneur, les dames d'atour
et une foule d'autres devoient aussi être
présentées à la Comtesse. Elle attendoient
Elles attendoient depuis longtems dans les
secondes Salles, lorsque le prince fit annoncer
qu'il étoit visible. alors le Chancelier entra
Alors le chancelier entra le premier croyant

être suivi des membres du conseil. Mais, point du tout, ceux ci avoient cédé l'honneur aux dames qui marchoient à la suite du chancelier sans qu'il s'en apperçut. De sorte qu'après les premières révérences il commença son compliment, en disant « Monseigneur j'ay l'honneur de vous « présenter votre conseil dont les membres « icy présens, et alors il se retourna pour les montrer, mais quelle fut sa surprise lorsque au lieu de Conseillers et de maîtres des requêtes, il vit d'aimables dames qui les avoient dérangés. le Cte. d'artois se mit à rire, les dames à rougir et a se ranger de coté. et le chancelier confus rattroupa comme il put ses auditeurs pour recommencer ensuite les mêmes phrases, pendant lesquelles je lorgnois de bon cœur le charmant conseil dont je n'étois pas membre. Cependant ainsi élevé en dignité je ne pouvois plus être le Secretaire de M. B***. et je me trouvois dans le cas de prendre un logement hors de sa maison. il fut le premier à m'en prévenir avec tant d'honnêteté que je crus à la sincérité des regrets qu'il paroissoit avoir, tandisque

réellement, il voyoit déja avec plaisir cette occasion de m'éloigner de Sa femme pour laquelle, hélas! il étoit jaloux sans l'aimer. je fus alors m'adresser à un vieux Suisse du palais royal qui possédoit une maison auprès de la comédie Française, et avec lequel je m'arrangeai d'un logement convenable.

Mon changement de domicile faillit à réveiller en moi des dispositions trop naturelles à l'age que j'avois alors. une jeune voisine, la fille d'un machiniste de la comédie italienne, venoit souvent s'ébattre dans ma chambre, assez voisine de la sienne, un petit chat qu'elle avoit l'adresse de perdre quand elle vouloit, mais tout cela ne fut que passager. Mon ame étoit heureusement livrée à l'amitié et lorsque je voyois Mde. B** je puisois dans ses yeux et dans sa conversation des goûts plus épurés et des principes de morale plus sages. elle étoit cependant plus indulgente pour les autres que pour elle et je peux dire que sa conduite avec moi étoit absolument celle d'une tendre mère, qu'il m'étoit impossible de mêler à mon attachement la moindre des prétentions. Tout ce qui l'environnoit

me paroissoit également, Sa cœur, Sa Sœur et
Sa fille peuvent encore le témoigner. Si
elles existent, et lorsque leur mère innocente
me sollicitoit pour aller en cachette jouer
au volant dans le grenier à foin, je m'y
refusois tristement sans oser leur faire
connoître les motifs de délicatesse qui
me contraignoient à ce refus.
C'est au milieu d'une Société aussi
aimable que j'ay passé les plus belles
années de ma vie. mes jours étoient
occupés, mes nuits étoient tranquilles, et
grace aux soins de la femme adorable qui
me servoit de Mentor, je m'étois si
fort accoutumée à sacrifier à ses leçons
toutes les passions inconsidérées dont la
jeunesse est presque toujours victime,
que je m'chorquellissois de ma sagesse
avec plus de plaisir que les libertines
n'en peuvent trouver dans leurs fréquentes
avantures. Mais le tems ne tarda pas
de voir ces fleurs sans cesse renaissantes
de notre attachement mutuel n'ont se
changer en noirs Cyprès. une duo exil
va succeder aux premieres douceurs de
ma vie, et je n'aurai effleuré la coupe
du bonheur que pour en sentir plus

Divement la ~~privation~~ perte.
Mde. Bxx. ayant envie d'aller à Strasbourg pour y voir sa sœur qui venoit d'être mariée avec ~~[illegible]~~, Mde. D'Axxx. preteur de cette ville; le voyage fut fixé pour le tems ou Mde. B.xx. iroit à fontainebleau, mais comme il vouloit qu'elle eût une compagnie décente indépendamment de la femme de chambre et des autres domestiques, il imagina de lui donner pour compagnon de route un viel officier qui ne parloit jamais que des guerres de Bohème. ce choix bizarre convenant très peu ~~ne convenoit guères~~ à son epouse, elle crut cependant devoir dissimuler son ~~projet~~ repugnance et aussitot que son mari fut parti pour fontainebleau, elle vint chez moi, m'avoua qu'elle alloit s'ennuier à la mort avec les guerres de bohème et qu'il falloit absolument ~~moi que~~ que je l'accompagnasse, sauf à elle a dédommager le viel officier en lui envoïant une boëte d'or avec ses excuses, je fis d'abord quelques difficultés motivées sur l'insuffisance de ma bourse, mais la sienne me fut à l'instant remise entre les mains, et toutes mes autres objections furent également détruites aussitot que présentées; de sorte qu'enthousiasmé

moi même de la confiance que me montroit cette femme intéressante, et ne songeant plus qu'au plaisir de respirer l'air qu'elle respireroit, je fus le premier à presser les préparatifs du Voyage. enfin nous partons, elle sa femme de chambre et moi dans une grande berline, Son Valet de chambre et Son cocher à bidet près des portieres, et un Seul postillon Sur les chevaux.

Du vin, de l'eau, des poulets rotis renfermés dans des pains longs garnissoient le coffre de la voiture, parceque nous ne devions arrêter nulle part. un livre de poste et un dictionnaire de Géographie nous Servoient aussi de compagnie. cependant Mde B. px me dit à la Seconde nuit qu'elle ne Vouloit pas arriver le lendemain avec un Visage altéré par la fatigue, et cela nous fit reposer quelques heures dans une auberge Située à peu de distance de Strasbourg. Nous y dormions déja dans des appartemens Séparés lorsque les volets Sans doute mal accrochés Souvrirent avec fracas la frayeur lui fit jetter un cri qui m'éveilla bien vite, je courus à la porte

de la chambre qui fut ouverte à mastoc, et la terrible fenêtre qu'on me montra d'abord, excita toute mon attention; Mais je ne vis en dehors qu'un pêcheur dont l'épaule étoit chargée d'un filet et d'une longue gaule à laquelle nous attribuames l'accrochement et par conséquent l'ouverture du volet, de sorte que la Dame et sa femme de chambre furent bientôt tranquillisées. D'ailleurs j'étois là; et c'étoit assez pour faire cesser toutes les craintes. aussi fus-je invité à rester d'un ton si ingénu et si confiant, que j'acceptai avec les mêmes sentiments d'innocence, Et fier d'avoir sous ma protection une personne aussi chère, je ne fus me reposer que quand je la vis elle même entre les bras du Sommeil. Voila une belle occasion perdue me dira-t-on. cela se peut répondrai-je, mais je n'ai jamais su abuser de la confiance, et nos coeurs qui se devinoient auroient eu bien d'autres occasions de s'entendre. Si le plaisir de la jouissance fut entré pour quelque chose dans notre attachement mutuel.

Enfin nous arrivames le lendemain à Strasbourg et nous descendimes à l'hotel

De Mr. D'Hxxx. Les jeux, les fêtes, les compliments, les visites occuperent pendant longtems nos journées. Les matinées étoient encore employées par deux professeurs célèbres, l'un de droit public, l'autre de droit Canonique, auprès desquels Mr. B. xx. voulut que j'étudiasse afin que nul reproche de tems perdu, ne put être fait par Son mari.

Je revenois de prendre des leçons de droit public chez l'excellent professeur Braun lorsque j'appris que Mr. B. xx avoit employé le tems de mon absence à faire une promenade en voiture jusque au fort de Kell. je Savois que l'on ne pouvoit y arriver qu'en traversant l'esleuve du Rhin Sur un pont d'une extrême etendue, balotant au gré des vents, et n'ayant aucunes pieces cloüées ni chevillées afin qu'il fut plus facile de le jetter à l'eau en cas d'apparition des ennemis Sur l'autre rive. je Savois aussi que les pieds trépignants des chevaux pouvoient aisément deranger les poutrelles qui forment le dessus de ce pont, et que plusieurs cochers de Strasbourg

s'etoient vu forcés de couper à la hate, les traits des chevaux pour empêcher leur voiture d'être entrainée dans le fleuve. toutes ces idées jointes à mon extrême attachement pour Mde B.xx. frapperent mon imagination. Cependant j'entrai dans ma chambre ou la lassitude et la chaleur me livrérent au sommeil aussitôt que je fus assis près d'une table sur le bord de laquelle j'appuyai ma tête entre mes mains. les pensées sinistres qui m'avoient occupé précédemment revinrent alors en foule, et il me sembla voir Mde B.xx et sa voiture ~~ensemble~~ tomber dans le Rhin, je m'éveillai en sursaut, mais si affecté de mon songe que ma tête se perdit entierement. Je sortis au même instant sans aucun dessein bien formé, et dirigeant mes pâs du coté du pont de Kell, je demandai aux sentinelles si il n'étoit point arrivé d'accident à une voiture que je dépeignis. Non, me dit un d'eux à moins que ce ne soit à l'autre extrémité, ou je viens d'entendre quelques bruits. Alors éperdu et ne consultant que mon imagination éffarouchée, je rétrograde à toute course le long du fleuve, ~~et bientot j'apperçois quelque chose~~ je dépasse la rapidité de ses ondes, j'observe en même tems

tout ce qui peut paroitre ~~sur le flot~~, et bientot j'apperçois quelque chose de bleu accroché aux buissons d'un petit ilet situé au milieu des eaux. je crois reconnoitre une partie de l'habillement de Mde. B.xx; je me précipite à la nage sans réfléchir que je ne sçais pas nager, sans même oter mes habits, mais que vois je en m'aprochant vers les Buissons? de malheureux chiffons d'indique abandonnés par des lavenses. à cette vue décourageante, mes forces, m'abandonnent je coule à fond, et sans des bateaux qui descendoient alors de mon coté, mes maux alloient finir avec ma vie. Les bateliers qui me sauverent, conduisoient des caisses de contrebande desorte que ne voulant pas arriver à la ville avant que la nuit fut plus obscure, ils me mirent à terre dans un endroit fort éloigné.

j'etois encore tout étonné et n'avois pas proferé un seul mot. mais le refroidissement causé par l'eau avoit un peu calmé mes sens, je remontai tristement le fleuve pour retrouver mon chemin vers Strasbourg, ou je présumai que Mde. B.xx. seroit revenue, car mon rève à son égard ne me paroissoit plus qu'un rève. En effet arrivé à

l'hotel vers les dix heures du soir, j'appris du portier que cette Dame en revenant du Spectacle avoit demandé de mes nouvelles et qu'on m'avoit longtems attendu pour souper. trop heureux d'en être quitte pour la peur et ayant plus besoin d'habillement sec et de repos que de tout autre chose, je me hatai de gagner ma chambre, ou je me couchai avec une joye indicible. il fallut le lendemain raconter ma folie à Mad.e B.xx. elle me gronda en me remerciant et me fit de son coté une bien plus triste confidence.

„L'attachement que vous avez pour moi (me dit-elle) est bien payé de retour, et malgré toute la délicatesse qui à toujours accompagné notre tendre amitié, je l'ai sans doute trop laissé paroitre a des yeux peu faits pour en connoitre l'innocence. lisez la lettre que mon mari m'écrit. Elle respire une forte jalousie. mais je scai bien que vous voudrez toujours que tous les torts soient de son coté. Déja même je crois que nous avons trop fait durer notre voyage, il faut retourner à Paris, il faut partir et vous, gardez vous bien au retour de me voir moins souvent qu'a

ordinaire. Ce Seroit accréditer plutôt que de détruire les fausses idées que l'on a pu donner à mon mari, Cachez également d'oublier la lettre que je vous ay montrée pour qu'il n'y ait jamais aucune différence dans votre conduite avec lui.

Je promis d'obéir, et nous primes dès le même jour, congé de Mr et de Mde. D'Axxx le lendemain matin tout fut prêt pour notre départ et Deux jours après nous arrivames à Paris.

Mon premier devoir fut d'aller rendre compte au chancelier de l'arrivée de Son épouse, il étoit alors avec Son Secrétaire Le Bon qui se hata d'accumuler diverses plaisanteries piquantes sur le Voyage que j'avois eu de rester trois mois avec une jolie femme, et il ne cessa de me répéter que je n'avois Surement pas employé tout mon tems a enfiler des perles. je vis avec étonnement que le chancelier lui même ne cherchoit point à lui imposer Silence, et présumant dès lors qu'ils s'entendoient tous deux pour examiner mon maintien, je me contentai de repondre avec ce ton de persiflage qui ne Signifie Rien, et qui dans de pareilles circonstances est

préférable à une défaite sérieuse. Mais ma colère étouffée n'en étoit pas moins vive et de même que on le raconte de Sully lorsqu'il étoit obligé d'user de réserve avec Bellegarde et Concini ses ennemis déclarés, je sentis gonfler ma poitrine et craquer presque tous les boutons de ma veste. Cependant Mr. B** se leva pour me renvoyer, et ferma sur moi la porte avec une brusquerie si marquée que je restai long tems à y réfléchir le long des rampes de l'Escalier. J'y pensois encore lorsque le B**. descendit à son tour. Je l'arrêtai et lui reprochant vivement ses propos déplacés, je lui témoignai combien ils pouvoient compromettre la femme qui le méritoit le moins, en même tems qu'ils étoient capables de me détruire dans l'esprit du chancelier. Tant mieux, me répondit-il, je ne sers pas mes gens à plat couvert, et si ce que j'ai dit peut contribuer à vous perdre, c'étoit aussi mon intention; et sur le champ il entra dans un bureau voisin de l'appartement que nous venions de quitter. Je ne me possédois plus, je le suivis et malgré la présence de plusieurs commis, j'eus l'imprudence de lui dire qu'il y avoit des moyens de me perdre plus excusables

que n'est-ce la Calomnie et que s'il ne les connoissoit
pas je les lui apprendrois.
D'où donc un commencement de
provocation duël, Mais ce duël ne
compromettra-t-il pas Mde B.xx dès
l'instant qu'on pourra l'en croire
l'objet? ce seul motif m'empêcha de
m'expliquer davantage et je sortis bien
résolu d'éviter toutes les occasions de
revoir le B.n. Ce fut au contraire lui
qui m'attaqua deux jours après sous l'arcade
de la Rue Colbert. Dès le premier
instant je songeai moins à parer ou à
rompre qu'à riposter et je le fis avec
tout d'impétuosité que l'ayant vu
tomber je le crus blessé mortellement,
tandis que j'ai su depuis qu'il n'avoit
fait que perdre l'équilibre. je m'éloignai
alors, et ne voyant personne aux environs,
je crus pouvoir aller sans risque jusques
au nouveau logement que j'avois pris
hotel de Vic, rue St. Martin. mais un
maudit cocher de fiacre me suivit avec
une affectation plus que suffisante pour
me donner de l'inquiétude, cela m'engagea
dès le lendemain à prendre conseil
sur cette aventure auprès de Dxxxx, à

avocat accrédité et que j'eus la foiblesse de croire un de mes amis, parceque je l'avois vu plein d'égards pour moi lorsqu'il venoit dans la maison B. xx.

Cet avocat ne songéa sans doute qu'a faire sa cour à M.r B xx. en m'éloignant de paris. Il feignit d'être singulierement affligé des risques que je courrois, disoit-il dans une ville de parlement. il appuya beaucoup sur le serment que le Roy venoit de faire à son sacre de ne pardonner aucuns duëls; et me vantant les ressources de l'isle S.t Domingue, il me promit une lettre de recommandation pour un de ses frères membre du conseil supérieur de cette isle. Enfin voulant m'offrir un moyen de prompt départ. il me balbutia le nom d'un certain Dagobert, rue coq S.t jean en Grève, qui, expédioit disoit-il des vaisseaux pour les colonies; je n'étois cependant point déterminé à ce voyage et je crus devoir visiter une autre personnage puissant dont j'implorai la protection en cas d'~~une~~ malheur dont je n'étois pas encore bien sur, je l'engageai sans doute par un étalage des principes délicats, qui avoient toujours dirigé ma

conduite, il me plaisanta au lieu de me consoler et finit par me donner de si affreux conseils que je ne pus m'empêcher de le gronder dans mes réponses de manière à m'en faire un ennemi dangereux, ce fut alors que me décidant tout d'un coup et me rappellant × Dagobert je fus sur le champ lui demander quand et comment un de mes amis près d'aller à St Domingue pourroit trouver un embarquement pour s'y rendre. Dagobert me répondit avec un sang froid plein de finesse, qu'il seroit charmé de m'obliger, que le premier embarquement se feroit à la Rochelle, et que si la chose me regardoit personnellement, il pourroit même m'offrir un grade avec lequel je serois là route de terre et de mer sans aucuns déboursés. alors il m'expliqua qu'il étoit chargé du départ d'une recrue pour St Domingue et que si je voulois, j'en serois incessamment le conducteur avec le titre postiche de Lieutenant de route. on peut à peine imaginer combien de pareilles offres me flatterent quoiqu'elle ne fussent pas aussi désintéressés

× le nom et la dignité

qu'elles le paroissoient. En effet ils ne songeoit qu'a ajouter à sa recrue un homme dont l'engagement ne lui coutoit rien, et pour le quel il supposeroit même de d'autres dépenses, que le gouvernement lui passoit en compte, telles que fournitures d'habillement et de sac, nourriture à paris et autres accessoires. mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. j'acceptai donc ces offres avec une reconnoissance qu'elles ne méritoient pas et je promis de revenir dès le lendemain afin de prendre ses instructions pour le départ. j'eus le tourment dans le court intervalle de temps qui me restoit de m'arranger de mes emplois avec un nommé Jubert natif d'auvergne qui me paya comme il voulut ma procuration ad résignandum, et de trouver un libraire et un fripier qui me donnerent un prix assez honnete de mes meubles et de ma bibliotheque. je fis seulement partir une petite malle pour rester à mes ordres au bureau des douanes à la Rochelle, et je pris congé de mon hotesse sous quelques prétextes.

vâgues qu'elle ne contesta point, parceque le plus intérressant pour elle étoit d'être bien payé ainsi qu'elle le fut.

Dès le même soir j'eus l'attention d'écrire à ma mère que profitant d'une occasion favorable pour les isles antilles, je m'embarquois et la priois de n'être pas inquiète sur mon compte. j'écrivis à peu près dans le même sens à Mde. Bxx en lui laissant seulement soupçonner les motifs qui pouvoient nécessiter un pareil voyage, par un empressement digne de cette véritable amie, j'en ~~reçus~~ eus aussitot ~~d'elle~~ une réponse que sa femme de chambre me remit à l'instant même ou sortant pour promener mes rêveries, je m'exposois à perdre une des plus douces consolations dans le malheur, celle de savoir qu'on est plaint par des êtres bons et sensibles. Cette femme de chambre fut la premiere à m'appercevoir dans la rue, et m'arretant par mon habit, écoutez donc me dit elle, j'ay quelque chose à vous communiquer. trop occupé de mes chagrins pour la

reconnoître d'abord, et croyant répondre à une de ces filles publiques accoutumées à provoquer les passans, je la renvoyai sechement, en l'assurant qu'elle s'adressoit fort mal. Mais au moins, dit elle regardez moi et par égard pour Mad.e B.rr. à ces mots je me retournai, je l'embrassai avec attendrissement et elle me mit en main une boëte dans laquelle elle me dit qu'il y avoit un billet, mais qu'il lui étoit défendu d'attendre la réponse, après quoi elle me laissa tout émerveillé de la force de mes distractions. Cependant je rentrai pour voir ce que l'on m'écrivoit, et je me hatai de lire le billet qui étoit conçu en ces termes „ je ne puis ni blamer ni applaudir à votre départ, j'avoue „ Seulement qu'il me cause une peine infinie; „ Mais dans quelque endroit que vous alliez „ et quelque soit le sort qui vous est „ destiné, songez toujours que vous avez „ à Paris une amie qui souffrira de vos „ peines et qui s'enorgueillira de vos succès.

Cette assurance de souvenir de Mde. B.rr. fut un baume pour les plaies de mon cœur et m'inspira un nouveau courage

pour me rendre aussi digne de son amitié qu'elle étoit digne de la mienne, je conservai soigneusement ses dons dans l'espérance que quelques jours je pourrois les lui représenter.

Le lendemain matin je fus averti d'aller joindre à Montrouge, à une demie lieue de Paris, la recrue de Dagobert qui s'y trouva rassemblée. je ne sais quelle commissaire en papa la revue et me proclama lieutenant de route; Aussitôt après nous partîmes.

Je m'efforçai d'entretenir la joye parmi mes compagnons de voyage dont aucun ne songea à déserter, et lorsque nous fûmes arrivés à La Rochelle, nous y trouvâmes des chaloupes portées qui nous conduisirent à l'île de Ré où des navires plus considérables devoient ensuite servir à nos transports plus loin.

une observation qui auroit été bien capable de me faire suspecter la conduite de Dagobert, mais que je ne fis point du tout pendant la durée de la route, c'est que le contrôle ni les premiers ordres de départ n'avoient point été remis entre mes mains. ils étoient au contraire au pouvoir des

sergens qui commandoient sous moi, de sorte qu'ayant l'air d'être le conducteur, j'étois plutôt conduit que je ne conduisois les autres. La subordination des sergens et mon ardent désir de m'éloigner d'une ville où je ne prévoyois plus que des chagrins m'avoient empêché de prendre garde à cette circonstance sur laquelle je devois réfléchir quelques temps après, c'est à dire lorsque je me suis vu contrarié à l'isle de Rhé dans les espérances que j'avois conçues.

Ce fut moi qui présentai la recrue au commandant de l'isle. Mais ce fut un des sergens qui lui remit le contrôle et les dépêches de Dagobert. Le commandant me félicita sur ce qu'il n'y avoit point eu de désertion pendant mon [illegible] route, et me dit que toute la recrue alloit apprendre le service en attendant des ordres ultérieurs sur sa destination; Ensuite ~~après quoi~~ il la conversation avec quelques officiers du dépôt et je me retirai.

Peu curieux de rester dans les casernes de la citadelle, je voulus aller chercher

un autre logement en ville, et je me présentai en conséquence au pont levis où la Sentinelle me dit que toute la recrue étoit consignée. Mais je ne suis pas de la recrue, lui répondis-je, je n'en sçai rien reprit-il, en tout cas, apportez moi un billet du commandant. — Je retournai et le commandant pour toute reponse me fit voir le contrôle de la recrue sur lequel j'étois inscrit sans aucune apostille. je lui racontai alors la maniere dont j'avois quitté Paris sous les auspices de Dagobert et je lui dis que n'ayant jamais été engagé je devois être libre et non pas consigné. Mais il persista à m'assurer que jusqu'aux réponses de Dagobert à qui il alloit écrire, je serois reputé ~~Soldat tambour de ronde, mais~~ Simple fusilier, et qu'il falloit que j'apprisse à faire tête à droite et tête à gauche, si je ne voulois pas courir le risque de l'avoir appris; que cependant pour me donner une preuve de ses bonnes intentions, il me remettroit sous cachet volant, la lettre qu'il alloit écrire.

il le fit et je joignis à cette lettre que je mis moi même à la poste, une autre lettre de ma part, bien persuadé que l'un des deux au moins recevroit quelque réponse. je me trompai bien lourdement. Dagobert avoit ses bonnes raisons pour ne rien dire ~~répondre~~. Je fus donc cloué à l'isle de Rhé pendant près d'une année qui me parut ~~dura comme~~ un siecle, et comme le nom de soldat y étoit abhorré, je ne pus trouver ni occupation ni amusement. enfin le dépot se trouvant assez grossi pour fournir un embarquement pour le cap francois ville principale de l'isle St Dominque, j'eus le bonheur d'y être compris et toujours sous une qualité postiche. Mais je scais maintenant à quoi m'en tenir, et je ne serai point surpris, lorsqu'arrivé au cap je rentrerai dans la classe des autres fusiliers. j'espère cependant que mon sort ne sera pas longtems le même.

Chapitre 5.me

Histoire de Nelson.

Dubois ayant ainsi terminé la narration de sa vie jusqu'à l'instant de son embarquement, je crut en droit de demander à son tour l'histoire de Nelson, et comme celui ci faisoit les plus grandes difficultés, je ne m'étonne pas de son embarras d'il y a un peu, c'est comme si le trop parfait Grandison avoit éxisté, et qu'on lui demandat de raconter sa vie; la modestie l'en empêcheroit; Mais moi qui connoissois ce qu'a fait Nelson, d'après les récits détaillés de ses compagnons de jeunesse et de voyages, je le remplacerai dans une tache qu'il évite et vous saurés d'abord qu'il s'appelloit Eugène. —
Alors Nelson prétexta le besoin de dormir pour se retirer dans sa cabane et un peu continua ainsi.
Ses père et mère d'Eugène Nelson n'avoient rien épargné pour l'éducation

de leurs fils. qui dès l'age de Sept ans
lisoit, écrivoit, comptoit un peu et étudioit
la grammaire, l'histoire et la géographie.
D'autres études occupèrent ensuite sa
jeunesse. quand aux principes de religion
on se contentoit de lui en fournir les
livres élémentaires Sans entrer avec
lui dans aucunes explications que
l'on supposoit toujours qu'elle n'étoit pas
en état de comprendre. On se permettoit
cependant en sa présence quelques
conversations faites pour rester gravées
dans sa mémoire.

" Si l'état de Société a de véritables
avantages disoit un jour Nelson père,
Si même il est devenu nécessaire en quelques
pays pour y arracher l'empire de la terre
aux bêtes féroces, ou pour braver l'intempérie
des saisons à l'aide des Secours mutuels
qui facilitent la culture et la bâtisse, ou
enfin à cause du long espace de tems
qu'exige l'accroissement des enfans des
hommes, il n'en est pas moins vrai
de dire que cet état de Société rend les
Sentimens de la nature insuffisans, et
force à y joindre les modifications enseignées

Sa la raison, autre flambeau émané de même auteur de tout ce qui existe. Mais comme ce flambeau n'éclaire pas également tous les individus il a fallu que divers législateurs attachassent les hommes à l'amour de ce qui est juste et honnête en fixant leurs idées innées mais trop vagues de la divinité et en les retenant dans la pratique de ce qui est généralement utile par les sentiments de crainte et d'espérance qui résultent nécessairement de l'existence de ce souverain pouvoir. il a fallu aussi frapper les sens de la multitude par des cérémonies extérieures faites pour leur rappeller avec plus de force qu'une volonté supérieure à tout ce que nous connoissons a établi des loix dont elle punira l'infraction, et récompensera l'observance. Sans doute il y a quelques âmes privilégiées qui n'ont pas besoin de ces motifs, mais c'est une exception trop rare pour détruire la nécessité d'une religion entourée par un culte. il est donc essentiel de connoître les pratiques de la religion du pays que l'on habite, afin de les suivre toutes

d'une manière servile, au moins pour ne pas être regardé comme un homme sans croyance par la foule de ceux qui font consister la Religion dans ses cérémonies.

De pareilles conversations n'amusoient pas notre jeune homme, il les écoutoit cependant et y puisoit raisonnablement les grands principes qui devoient servir à diriger sa conduite.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt et un ans et que son éducation fut à peu près finie, son père crut pouvoir lui confier quelques affaires de commerce qui exigeoient un assez long voyage. Il ne recevoit point de réponses de ses correspondans à Batavia, et trop âgé pour se résoudre à s'aller lui même il avoit résolu d'y envoyer son fils.

Après lui avoir fait part de ses projets et de ses préparatifs, après lui avoir remis un pouvoir en règle et des instructions sur les affaires qu'il auroit à traiter, ainsi que sur les personnes avec lesquels il traiteroit, son père lui

dit d'un ton solemnel ~~qu'il n'avoit jamais pris~~, écoute moi mon fils, c'est peut être pour la derniere fois. ~~Ta~~ Confiance en tes parens etoit naturelle. Mais vis avis tous les autres hommes ~~Confiance est un écueil qu'il faut maintenant que tu redoutes~~. il faut malheureusement perdre l'habitude d'un aussi doux sentiment.

Les hommes sont tous disposés par la nature à être bons; mais ils ne sont pas tous comme toi; le plus grand nombre employe la fausseté pour réussir aux dépens des autres. Il faut donc en estimant la nature humaine que tu apprenne à craindre la dépravation presque générale que la mauvaise organisation des sociétés à produit. Mais comme la ~~défiance même~~ plus juste défiance a toujours quelque chose d'injurieux, tu te garderas bien de la manifester. Ce genre de dissimulation loin d'être un vice devient une qualité nécessitée par la prudence. Cependant tu dois te rendre utile aux autres autant que tu le pourras sans trop de risque pour toi même, et lorsqu'un sentiment intime te montrera quelque bonne action a faire, sans qu'aucun motif raisonnable s'y oppose, suis toujours ce sentiment en vüe du grand être qui est

la perfection de la bonté et de la justice.
C'est dans l'idée seule de Dieu et dans le bon témoignage de toi même que tu trouveras la récompense. Autrement l'attendrois ou de la gratitude ou de la justice des hommes.
quand je parle des hommes en général, je parle aussi des femmes. Ce Sexe charmant est, il est vrai le plus sensible, mais c'est aussi celui qui se cherit personnellement le plus; et quoiqu'il y ait des femmes estimables, il y en a beaucoup de trompeuses parce qu'elles sont accoutumées de bonne heure à déguiser les secrets de leur coeur. Si la nature te fait quelques jours cedes à la puissance de leurs charmes, promets moi, de ne contracter aucun lien que je ne connoisse. du reste sois honnête et poli avec toutes. leurs défauts mêmes proviennent moins de leur faute que de celle de leur éducation.

" Songes aussi que les divertissemens ne doivent être que le délassement des travaux, et n'oublie pas que tu voyages pour l'intérêt de ton père, aussi bien que pour le tien propre.

Respectes partout les opinions qui y seront reçues, et ne cherches point à réformer celles que ta raison n'adoptera pas; la vaniteuse gloire que tu croirois y trouver, ne te feroit que des ennemis, et il faut être bien puissant pour jouer le rôle dangereux de réformateur, rôle qui d'ailleurs ne convient ni à ta situation ni à ton âge. Les autres hommes aiment ceux qui sont modestes, et leur amour propre s'offusque de la supériorité même qu'ils trouveroient dans autrui, ainsi n'ambitionnes point une autre gloire que celle des talens et des vertus; car le grand art de vivre est de sçavoir cacher sa vie, et désormais ne vit plus pour soi même ou est sûr de vivre malheureux. Voilà mon ami ce que je te prie de ne jamais oublier. Tu vas partir incessamment, embrasse pour nous.

Effectivement l'embarquement du Jeune Nelson étoit prêt et l'on ne tarda pas à l'avertir que le vaisseau alloit mettre à la voile. il quitta donc ses parens et encore tout oppressé de cette

séparation, il se rendit à bord. il y fut aussi étonné de la grossièreté des matelots que de la politesse du capitaine à qui son père l'avoit recommandé. Un des matelots surtout semblait avoir pris à tâche de le brutaliser toutes les fois que le capitaine ne pouvoit pas s'en apercevoir. Tantôt c'étoit des coudoyements en passant, Tantôt c'étoit un gros cordage qu'il tiroit brusquement au risque de pousser Nelson à la mer, ou de lui casser les jambes. Celui ci patienta deux ou trois jours. Au quatrième il lui dit, Matelot, vous me devriez au moins les égards que tout homme doit à un autre homme, et si nous étions partout ailleurs qu'ici je répondrois à vos procédés de la manière qu'ils méritent, Mais le capitaine seul doit rendre justice à son bord. et je me plaindrois à lui de la répugnance que j'ai toujours à vous faire punir pour mon seul intérêt. — Le Matelot plus enhardi que corrigé recommença de plus belle. Un jour que la mer étoit très agitée il colleta Nelson sous prétexte qu'il

embarassoit le passage; Mais un roulis du Vaisseau fit tomber ce malhonnete assaillant ~~homme~~ depuis le passavant dans la mer. il s'y débattoit vainement lorsque celui même qu'il avoit insulté se précipita dans les flots et eut le bonheur de le retirer. chacun s'extasoit sur cet acte vertueux, envers un homme qui ne le méritoit pas. il est vrai dit Nelson qu'il m'a grièvement offensé, mais je connoissois mes forces à la nage et j'aurois cru me rendre coupable de sa mort si pouvant le sauver je n'avois pas essaié de le faire. d'ailleurs s'il m'a chagriné souvent, il n'en est pas moins ~~un homme~~ utile au Navire et je n'ay du songer qu'à l'avantage ~~l'utilité~~ commun. Cette conduite généreuse rendit le matelot honteux pour le moment sans pour cela changer son caractère.

Cependant la tempête augmentant pendant la nuit, sa violence ainsi que le mauvais état du Navire contraignirent de relacher à Cadix.

Pendant l'espace de tems très considérable qu'il fallut pour radouber

le navire très maltraité par les vents contraires, Nelson eut le loisir d'observer le mélange bisarre de Supperstitions et de crimes qui fait l'apanage du bas peuple d'Espagne. Mais il sçut se taire, se conformer même à l'usage en baisant la manche des padres les plus dissolus. Aussi réussit-il à se faire aimer dans toutes les maisons qu'il pouvoit fréquenter. De son coté il ne put s'empêcher d'idolatrer une jeune veuve Espagnole qui paroissoit jouir d'une assez grand bien. Dona catharina, C'est le nom de cette dame, n'eut pas de peine à l'enlacer dans des filets d'autant plus forts, que c'étoit pour la premiere fois qu'il ressentoit l'amour. L'instant du départ arrivant, elle redoubla ses caresses, fit couler ses larmes, et employa pour le retenir les aveux les plus flatteurs comme les promesses les plus séduisantes,, je vais mourir disoit-elle si tu m'abandonnes, pour aller encore risquer le passage des mers. que vas-tu chercher? ~~ma fortune~~ Une fortune; la mienne ~~la mienne~~ est à toi; ~~quelques~~ Tu m'as parlé de quelques recouvrements pour ton

Père, ~~eh n'y a-t-il pas~~ Eh bien assez d'autres voyageurs ~~qui~~ se chargeront de les faire pour quelques leger profit. ~~[illegible]~~ Et la moindre maladie supposée peut te servir d'excuse, laisses donc partir le navire et restes pour t'unir à l'amoureuse Catharina. — C'est ainsi qu'elle amollissoit le cœur déja trop tendre de Nelson qui ne put s'empêcher de lui promettre tout ce qu'elle voulut. elle en profita pour faire apporter chez elle tous les coffres et effets qu'il pouvoit avoir à bord, cependant il hésitoit à se lier irrévoquablement ainsi qu'elle paroissoit le vouloir. Catharina qui avoit ses raisons pour presser un tel Mariage eût l'adresse de faire disparoitre une nuit tous ses effets et lui conta le lendemain les larmes aux yeux, qu'étant étranger à Cadix il avoit été suspecté par l'inquisition; que des alguasils avoient tout enlevé pour visiter ses coffres et malles, mais que tout lui seroit rendu dès qu'il se seroit en quelque sorte naturalisé dans le païs ~~Espagne~~ par son mariage avec une Espagnole. qu'a tout hasard elle étoit assez riche, et pour donner plus de poids à ses paroles, elle fut chercher une

cassette de prix qu'elle voulut le forcer d'accepter. Quel écueil pour le coeur de notre bon jeune homme! d'une part il aimoit ardemment, d'autre part son navire fendoit déja les mers, enfin la générosité apparente de catharina etoit prête à le determiner lorsqu'il se rappella les dernières paroles que son pere lui avoit dites avant son départ. — Je suis trop affecté, répondit-il pour prendre aucune détermination subite. laissez moi le tems convenable pour une affaire aussi majeure. Je veux du moins y réfléchir dans l'azile que vous m'avez donné. Vos charmes m'y poursuivront encore assez. la belle espagnole n'osa pour le moment le presser davantage et lui permit de se retirer dans sa chambre. la nuit vint, il ne dormit point, mais voici quelles furent ses réflexions — si Catharina m'aime autant qu'elle le fait paroitre je la retrouverai dans un an et pendant ce tems je remplirai les intentions de mon père au lieu de mériter ses reproches, mon devoir est de fuir Dussé-je m'engager pour simple

Matelot sur les premiers navires allant aux indes, plutôt que de risquer une Séduction funeste pour moi dès que la peut être funeste pour mon père; Partons: il Sortit en effet quoiqu'au milieu des ténèbres, après avoir laissé pour catharina une lettre qu'on se doute bien n'avoit pas eu le Sens commun. A peine fut-il au milieu de la rue qui conduit au port, qu'il fut arrêté par le Sergent du prévot des hommes Vagabonds qu'on envoye travailler aux mines. Cependant il avoit en poche un portefeuille qui contenoit les lettres, commissions et procurations de son père. Cette circonstance et ses air jeunes attendrirent le Corrégidor à qui il fut conduit, et ce magistrat lui donna un ordre Spécial d'embarquement comme Matelot sur un Navire qui devoit être expédié sous peu de jours pour Batavia. Nelson remercia le corrégidor, et se rendit sur le champ au bord qui lui étoit indiqué. Là quelques autres matelots s'amusoient à conter mutuellement leurs aventures. Eugène invité à dire

les jeunes à Soubaya, répondit qu'il n'étoit trop jeune pour avoir rien d'intéressant à raconter que cependant il avoit avoit à Cadix une dona Catharina dont il emportoit le Souvenir. Alors on lui donna les preuves les plus fortes que cette belle étoit entretenue par un padre, et que de concert avec lui, elle cherchait à cacher sous le voile du Mariage, les enfants que le padre la mettoit souvent dans le cas d'avoir. Ce fut un coup de foudre, mais une leçon bien forte pour Nelson qui s'efforça d'oublier la sottise qu'il avoit été sur le point de faire.

Le dépit augmenta sans doute sa résignation et son courage. il supporta sans mot dire les fatigues et les humiliations de l'état de Matelot, et arriva sain et sauf à Batavia, Quoique cette ville soit située dans l'isle de Java dépendante du royaume de Bantam, les hollandais s'en sont rendus souverains et y commercent avec toutes les nations; C'étoit à des hollandais que les lettres portées par Eugene étoient adressées, et il eut le bonheur de n'éprouver

de leur part que Loyauté et Bonne foi.
de sorte qu'avec les recouvrements faits
pour le compte de son père, il en soldoit
exactement toutes les dettes ainsi qu'il l'avoit
en étoit expressément chargé.

Pendant qu'il attendoit les vents
favorables pour repartir pour quelqu'un
des navires anglais qui étoient en rade,
il fut plusieurs fois invité à jouer, toujours
il s'en défendoit sur le motif qu'il ne
sçavoit aucun jeu. Mais cette excuse n'étant
pas de
recette pour plusieurs jeux de hazard
qui n'exigent absolument point d'usage,
il n'osa refuser d'y exposer peu de chose
pour faire la partie d'un négociant
chinois. Le hazard lui ayant fait gagner
quelques petites sommes, il s'étoit retiré
plus encouragé du jeu qu'encouragé par son
gain, et se promettoit bien de ne plus
fatiguer son attention sur des objets
aussi insipides que les cartes.

Le lendemain d'autres joueurs voulurent
aussi l'engager à jouer, mais à très
gros jeu, puisque chaque tasse étoit au
moins aussi forte que tout son jeu de

~~la veille~~. Je ne crois pas dit-il qu'il me soit permis de perdre ainsi ce qui pourroit servir à mon père dans son commerce ou me faciliter les dépenses de mon voyage. Si au contraire je gagnois des sommes dont la perte seroit capable de déranger vos affaires, j'aurois toujours à me reprocher l'abûs que j'aurois fait de votre passion pour le jeu, en un mot, je ne veux pas jouer. j'ay même regrêt de l'avoir fait, et je ne recommencerai pas. ~~parceque je vois que cela vous autorise à m'entrainer encore~~. Il en fut quitte pour cet acte de fermeté, et on ne l'importuna plus sur cet objet.

Cependant un des joueurs ayant beaucoup perdu, sortit avec tant d'humeur que rencontrant Nelson il lui dit beaucoup de choses dures et malhonêtes. „ je vois que vous avéz perdu lui dit le jeune Anglais et je vous pardonne tout ce que vous pouvéz me dire. Oui-j'ay perdu reprend l'autre, et il faut me prêter l'argent que tu n'as pas voulu jouer, sinon je scais couper les oreilles de ceux qui ~~ne scavent~~ timent a ~~que~~ prêcher autrui sans obliger personne-

Monsieur, répondit alors Nelson, on n'obtient rien de moi par les menaces et vous pouvez en prendre acte auprès de vos amis de jeu — Ah! bien nous nous reverrons à l'épée dit l'autre et pas plus tard que ce soir vers les avenues du parc appartenant au gouverneur. — Je m'y trouverai répondit Nelson, emporté par une indignation bien légitime. Mais à peine eut-il quitté son agresseur qu'il sentit combien la colère avait égaré sa raison. je ne croyais pas tout à l'heure se disait-il à lui même qu'il me fut permis d'exposer ma fortune ou de détruire celle d'autrui, et maintenant j'irais de sang froid risquer ma vie ou arracher celle d'un autre, compromettre la tranquilité de mon père ou m'exposer à l'animadversion des lois. non, je ne m'y déciderai jamais volontairement: — alors il entra chez lui pour écrire le billet suivant qu'il fit parvenir au joueur par un commissionnaire affidé.

„ Monsieur, je ne m'expose à tuer un homme ou à périr moi même que lorsque je suis attaqué. Trop de

Sincérité m'avoit fait accepter votre rendés
vous. apprenés que tout duël m'inspire
l'horreur qu'il doit causer à un honnête
homme et que je révoque ma parole à
cet égard. je saurai cependant me défendre
lorsque vous m'attaquerés dans quelque
rencontre, et pour que vous n'imputiés
pas ma conduite à la crainte, je vous
préviens que je sortirai tous les jours
pour mes promenades ordinaires. je
préférerois cependant votre amitié comme
je vous offrirois la mienne, si je pouvois
espérer qu'elle vous fut agréable.

Le tour de la réflexion avoit aussi
calmé les sens de notre jeune, et lorsqu'il
eut le billet, il ne put qu'applaudir
à la conduite de Nelson qu'il ne
provoqua plus.

Les vents étant devenus favorables
Nelson s'embarqua sur un navire
dont le capitaine l'avoit déja pris en
amitié. Ce Capitaine tomba malade
et mourut à la moitié de la traversée.
Mais avant sa mort il avoit remis en
secret à Eugène une petite boëte remplie
de diamans de l'inde, en lui disant —

Voila ce que je portois à des enfans bientôt
Orphelins, car ils ont depuis longtems
perdu leur mère et sous quelques heures
sans doute ils n'auront plus de père.
cette Coëte leur parviendroit plus surement
par vos mains que de toute autre manière.
prenés la — je n'en veux d'autre reçu que votre
parole. — il avoit cessé de vivre en
achevant ces mots. Le premier lieutenant
qui le remplaçoit de droit dans le
commandement du navire ne tarda pas
à s'emparer de la chambre, et se hâta
d'en faire sortir Nelson qui heureusement
avoit serré la Coëte. L'inventaire des malles
du Capitaine étoit à peine fait en présence
du chirurgien et du maître d'équipage,
qu'une planche inclinée servit pour y glisser
à la mer le corps du décédé, et quelques
coups de canon suppléèrent aux autres
honneurs funèbres. La marche du navire
n'en fut pas même interrompue et deux
mois après on arriva à Douvres.

Le père et la Mère de Nelson étoient
morts pendant cet intervalle et leur
fortune se trouvant malheureusement
absorbée par diverses banqueroutes il ne

restoit à leur malheureux fils que sa jeunesse
et sa vertu. C'est alors qu'elle fut
éprouvée, car songeant aux diamans
d'environ cent mille francs de valeur
que personne ne savoit qu'il possédoit,
il balança sur ce qu'il devoit faire; et
commença par s'informer si les enfans
du Capitaine Servitz étoient riches ou dans le
besoin. Chacun lui dit qu'ils étoient
riches, parceque leur père avoit à chaque
voyage acheté des propriétés territoriales.
Cette assertion rendoit plus glissant le
pas difficile où il se trouvoit. Cependant
sa conscience lui reprochoit ses incertitudes
et il n'eut pas plutôt élevé son ame vers
l'être Suprême, qu'il sentit que la
propriété du riche n'en est pas moins
une propriété sacrée. Il se hâta de
demander la demeure des enfans du
capitaine mort, et de s'y rendre avec
les diamans. Il y trouva un jeune
homme de quinze ans et une fille de
seize, tous deux vêtus de deuil et
profondément affligés, je ne vous dis pas
il augmenta encore d'ailleurs par des
compliments de condoléance inutiles. je

ne crois pas non plus vous consoler par quelques Diamans que votre père m'a chargé de vous remettre. alors il présenta la boëte à la demoiselle qui la reçut avec les remerciemens les plus gracieux. le frère qui avoit appris les malheurs de nelson et la mauvaise situation de sa fortune proposa d'abord à sa sœur d'offrir une partie de ses diamans à ce fidele dépositaire. „Non dit aussitot celui ci, votre jeune âge se porte à une générosité qu'il n'est pas dans mes principes d'accepter. de quelque façon que nous puissions faire ~~dit~~ répondit la demoiselle en rougissant, Nelson aura toujours été le plus généreux. en parlant ainsi l'aimable Adele le regardoit avec des yeux qui porterent le trouble dans son âme, ~~émotion extraordinaire~~ déja son coeur blessé pour elle gémissoit de n'oser concevoir aucune espérance, et il prit bientot un prétexte pour se dérober à de nouveaux remerciemens.

Si l'immensité de l'éternel peut s'occuper des actions particulieres des hommes, ce devoit, lui, être un spectacle agréable que celui de Nelson luttant contre

l'adversité, sans rien faire d'indigne de son éducation et de sa conscience. Mais pour cette fois il devoit en être recompensé dès ce monde. Car Adèle ne put s'empêcher d'avouer à son frère que si elle croyoit faire le bonheur de ce charmant jeune homme; elle lui donneroit sa fortune et sa main. Ce frère qui étoit vif et étourdi en eut bientot rendu compte à notre infortuné qui dès lors ne le fut plus. L'année de Dœuil se passa dans des espérances flatteuses pour les deux amans, dont la sympathie s'étoit déclarée dès la premiere entrevue. Le délai qu'exigeoit la bienséance ne servit qu'à les mieux convaincre qu'ils se convenoient parfaitement et l'hymen succédant à leur amour, ne fit encore que l'augmenter.

Voila donc Nelson riche, uni avec une femme aimable autant qu'aimée, et par conséquent aussi heureux que le puisse comporter notre foible nature. Il ne continua pas moins de travailler dans le commerce, parceque le travail nous met à l'abri de l'ennui qui produit le vice et du besoin qui souvent

y peut conduire. Mais comme s'il ne devoit jamais exister ~~devoit y avoir jamais~~ de félicité parfaite ~~sur la terre~~ l'impitoyable mort, ne tarda pas à lui ravir son épouse et c'est pour faire diversion à ses ~~chagrins~~ regrets qu'il a pris le parti de voyager. Penseur profond et souvent aimaible, il espère du tems une consolation que les plus spécieux raisonnemens ne scauroient lui donner. L'habitude de la modération s'est convertie, chez lui en une seconde nature. ~~Les~~ Si ses plaisirs en sont moins vifs, il n'éprouve pas non plus des affections trop pénibles, et lorsque son ame qu'il a toujours élevée vers l'auteur de toutes choses, abandonnera ses dépouilles mortelles, ce sera sans chagrins, sans regrets, sans craintes et sans remords. /.

Chapitre 6.

Suite de l'histoire de Dubois.

Les conversations de Dubois avec ses compagnons de voyage sembloient abréger les longueurs de la route en même tems qu'elles versoient un baume salutaire sur les playes de son coeur, les autres distractions qu'ils trouvoient parmi

des Marins instruits, et le Spectacle
nouveau pour lui des manœuvres d'un
navire l'empêcherent de s'ennuier pendant les soixante cinq jours que dura
la traversée, de sorte que la vûë du Cap
François ou il aborda le 5e janvier 1766,
lui fit peut être moins de plaisir qu'il
n'éprouvat de peine en songeant qu'il
alloit être séparé des hommes les plus
francs et les plus vertueux qu'il eut encore
trouvés.

A peine le débarquement fut-il
effectué et les troupes de recrues arrangées
sur la place d'armes qu'il en fut séparé
par un commandant d'artillerie qui
avoit droit de choisir le premier les
hommes qui lui manquoient pour
completter sa compagnie. Ce fut pour
lui une satisfaction, parceque l'artillerie
plus considérée dans les isles que toutes
les autres troupes y offroit aussi plus de
resource à celui qui possède quelques
talens. il avoit étudié les premiers élémens
des mathématiques et plusieurs officiers
de la compagnie ou il entroit, n'en avoient
pas la moindre teinture. Dès qu'ils

s'apperçurent qu'il y étoit invité, ils lui demandèrent delui en donner des le cous qu'ils payerent Suivant l'usage Sans avoir besoin de délier leur bourse; c'est à dire qu'ils ne lui refusèrent aucune des permissions qu'il demandoit Soit de logeo en ville, Soit d'y porter l'habit bourgeois, Soit même de faire faire Son Service. Mais on ne Soupçonnera pas à l'aide de qui il trouva ensuite un travail plus avantageux; ce fut par le protecteur d'un brave cavalier qui avoit fait la traversée avec lui et qui le vanta beaucoup à un notaire dont il racommodoit les chaussures. il lui rendit en cela un Service d'autant plus grand que le prétendu protecteur pour qui Dubois avoit des lettres étoit mort depuis plus de dix ans. il fut parfaitement accueilli chez Mr. Cach, c'est le nom du notaire à qui il fut présenté. Sa paye militaire qui étoit déja celle de Sergent artilleur restoit alors à cause de Ses collègues qui faisoient Son Service. Mais il ne profita pas longtemps de cette premiere amélioration de Son Sort. La protection que la fausse

donna bientôt après aux anglo-américains qui cherchoient à se rendre indépendans de la métropole anglaise, occasion d'une guerre, et il fallut prendre les armes.

Ce contretemps fut d'autant plus sensible à notre apprentif héros, que déjà il espéroit mille avantages de la bienveillance de Mde Dugré épouse du lieutenant de Roi. cette Dame agée, mais dont le bon cœur n'avoit point vieilli, possédoit un hotel trop vaste pour quelle put l'occuper entièrement de sorte qu'elle en louoit habituellement un quartier que Dubois fut visiter. L'habit avec l'habit bourgeois que l'on lui permettoit de porter, jlne fit aucune objection sur le prix, mais ne voulant point tromper cette Dame, il lui déclara qu'il étoit Soldat et que peut être Mr. le commandant ne se soucieroit pas d'avoir un hôte aussi peu recommandable, pour quoi cela! répondit la Dame et n'est il pas évident que si il n'y avoit point de Soldats, il ne pourroit point y avoir d'officiers. Ainsi le marché fut bientôt conclu; Comme Dubois avoit soin d'emporter tous les mois le prix à la Dame, il se procura

une connoissance qui lui fut très utile.
par la suite, ~~en effet~~ insensiblement elle
~~cette dame, ne tarda pas à~~ remarqua
que Dubois ayant reçu tous les
principes d'une bonne éducation, ne juroit
jamais ~~et~~ préferoit le ~~beau sexe à la table~~ la compagnie des dames aux orgies que
font la plupart des militaires,
et ne fréquentoit que des camarades aussi
honnêtes que lui, ~~aussi~~ Bientot elle lui ~~promettoit~~ permit de ~~plus~~
~~fréquenter~~ déterer ses ~~de jusqu'à~~ visites et ~~semblant prendre~~ leur liaison s'augmentoit de
jour en jour ~~plaisir à sa conversation~~, lorsqu'il fallut
abandonner les douceurs de l'état de paix
pour aller chercher au loin les tristes lauriers
de la guerre.

~~Ce ne fut~~ ~~Malheureusement pas~~ ~~par seulement l'intention d'aider de soutenir~~
~~les justes prétentions des~~
~~sentiment de justice qui détermina le~~
~~ministère français, mais la seule intention~~
l'espoir de diminuer la prépondérance des anglois
avoit comme je l'ai dit fait promettre du secours aux anglo-americains
~~dans la balance politique de l'europe~~
trop maltraités par le ministère brittanique, mais il falloit un prétexte. En conséquence
La fregate la belle poule commandée
par le capitaine la clochetterie eut
ordre de passer devant les vaisseaux
anglais sans assurer son pavillon par
le coup de canon ordinaires elle fut aussitot
~~en conséquence~~ attaquée et ~~de~~ prise de la s'établirent
les représailles sous le nom desquelles on fit la
~~déguise une vraie guerre avec les anglois~~

guerre. ~~Deja~~
~~en même tems qu'on s'unissoit avec~~
~~l'espagne pour favoriser l'indépendance~~
~~des anglo-américains~~ La déclaration de
ces représailles ~~étant faite~~ fut à peine publiée que l'artillerie de
St Domingue reçut l'ordre d'embarquer par moitié
pour aller disoit-on faire radouber des
vaisseaux dans les bassins de la havanne,
ville Espagnole assez forte et capitale de
l'isle de Cube. Mais à ~~peine fut-on~~ quelque distance en mer
~~en mer que~~ le chef d'escadre Monteil
ouvrit d'autres paquets par lesquels il
lui étoit enjoint de se rendre à la rade
de Pensacol dans la floride pour y
opérer un débarquement et y renforcer
le général Espagnol Don galver qui
bloquoit depuis longtems cette ville.
On caréna cependant à la havane, parceque
les vaisseaux françois en avoient besoin
et surtout celui nommé le destin sur
lequel Dubois se trouvoit avec le
commandement de deux cents cinq
hommes, par une suite de quelques
erreurs commises dans la distribution des
officiers. On n'entrera dans aucun détail
sur les opérations de ce Carénage ni sur
la traversée qui fut assez heureuse jusqu'à

Pensacole. les vaisseaux jetterent l'ancre à environ cinq lieux de cette ville et la troupe opéra son débarquement pendant la nuit à l'aide des chaloupes, des canots et des radeaux. elle se rassembla à l'embouchure de la rivierre de Mobile près la baye de St Rose, où un Espagnol aux ordres de don Galvez étoit chargé d'attendre les françois et de leur servir de guide jusqu'au camp. On y arriva dès la pointe du jour, et au lieu de se reposer et de manger ainsi qu'on en avoit grand besoin, il fallut encore attendre assez longtems l'ordre de placemens des tentes. Enfin elles furent dressées et dès le lendemain les françois partagèrent le service avec l'armée Espagnole. ~~bientot~~ Alors une tranchée fut ouverte, et des batteries furent conduites a portée d'attaquer avantageusement la ville. On essaya même de l'emporter d'assaut, mais cette opération peu convenable au flegme et à la lenteur des espagnols ne put leur réussir et il fut décidé qu'on s'en ~~sou~~tiendroit au bombardement ainsi qu'a de fortes patrouilles dirigées contre

les sauvages Chachtas alliés avec les Anglois, et dont la maniere de se battre eut dérouté la tactique des meilleurs Généraux. Ils s'avançoient en corps d'armée à travers les bois en se couvrant le corps de ~~en portant chacun devant soi un~~ branchages bien feuillés qui les empêchoient d'être vus ~~cachoit à nos yeux~~. desqu'ils étoient à la lizière du bois ils plantoient leur feuillage dans le sable qui forme le sol de ce pays; et après avoir tiré touts ensemble sans que l'on ait pu les appercevoir, ils se dispersoient aussitôt dans la forêt, où les décharges des patrouilles ne pouvoient les atteindre. heureusement qu'un nommé Bonnemain françois d'origine, leur prisonnier depuis longtems et sachant par conséquent leur langue, parvint à les quitter pour venir joindre dom Galvez et réussit ensuite à en gagner un grand nombre par les présens qu'il fut leur proposed. Jamais intelligence avec des ennemis ne couta si peu, un baril de Taffiat ou d'eau de vie des Antilles, un autre Baril de gros vermillon, un panier de Tabac à fumer et un autre rempli de quincaillerie commune, voila tout ce qu'il

salut pour déterminer environ quinze Cents Sauvages Chactas à quitter le parti des anglois pour se joindre à celui des françois et des Espagnols. on avoit aussi donné un habit rouge à Galons faux pour le chef de ces Guerriers qui vint diner avec le général Espagnol affublé de ce bel habit sans chemise et sans culotte. les ordres étoient donnés de ne point rire parcequ'on avoit besoin de ce chef pour la discipline des sauvages ses subordonnés, il montra d'ailleurs dans le reste de sa conduite tant d'intelligence et de fierté qu'on fut obligé de finir par admirer son Esprit naturel. il demanda par le moyen de bonnemain, qui servoit d'interprète qu'on lui donnat le signe, de commandement des officiers françois c'est à dire le haussecol afin d'être respecté par les soldats. Ensuite il témoigna que les sauvages qu'il amenoit ne se battroient pas volontiers contre les autres sauvages de leur nation, mais qu'il sçauroit les rendre aussi utiles en les employant à la chasse du daim, du chevreuil et du boeuf sauvage pour l'approvisionement de l'armée, ce qui fut accepté et exécuté. on lui établit

ensuite un camp, séparé de celui de l'armée françoise et espagnole par la petite rivière de Mobile, et il étoit défendu aux soldats sous des peines capitales de fréquenter le camp de ces sauvages parcequ'on craignoit les disputes sanglantes qu'auroient pu occasioner les femmes qu'ils avoient amenées avec eux.

Tous les hommes de cette nation étoient grands bien découplés et cependant imberbes. ils avoient les cheveux taillés en rond, et la peau d'un rouge brun, à cause du Rocou et de l'huile de palmachristi dont ils la frottoient. Tout leur habillement consistoit dans une ceinture à laquelle pendoit un couteau, une petite hache à main nommé Casselete et quelques bourses ou petits sacs de cuir dans lesquels étoient leurs provisions les plus précieuses. Les femmes plus petites mais de larges équarrure avoient les cheveux retroussés en catogan. leur peau abandonnée, à sa couleur naturelle étoit d'un Jeanne d'ocre; Mais elle portoient une petite chemise de peau de daim. les hommes comme les femmes avoient tous à la cheville du pied une jarretière rouge et traînante.

qu'on dit être de leur part une précaution contre les Serpens dont la première morsure se portant presque toujours sur cette jarretière y filtre tout leur venin. Il fut aisé à Dubois de s'instruire par lui même de tous ces détails, parceque ses fonctions lui donnoient droit de sortir du camp, et que d'ailleurs il avoit lié connoissance avec l'interprète Bonnemain.

Cette liberté de sortir du camp faillit à lui coûter cher parceque une fois il s'égara de manière à ne savoir pendant la nuit d'autres asile que chez ceux des chactas qui étoient restés attachés au Parti des Anglois, et s'il vit encore pour le raconter il le doit sans doute à quelque présence d'esprit, ainsi qu'à son habit de nankin jaune qui malgré ses parements rouges et galonnés ne ressembloit véritablement à aucune uniforme. L'envie de tuer quelque gibier l'avoit fait enfoncer trop loin dans le bois et la nuit s'approchoit lorsqu'il apperçut deux chactas armés de fusils et qui l'examinoient avec une attention scrupuleuse. Connoissant leur adresse extraordinaire et prévoyant qu'au moindre

mouvement de défense ou de fuite ils ne manqueroient pas de l'atteindre de leurs balles, il prit droit devant lui sans aucun signe de frayeur, et même avec son fusil en bandoulière ainsi qu'il ne le prirent pas pour un soldat ennemi. en effet ils s'y méprirent et se contentèrent de leur demander ce qu'il faisoit. Ne les comprenant que par leurs gestes il répondit de même en leur montrant les arbres, son fusil, et son estomach. En même instant il s'en vit abandonné, entendit deux coups de fusil, et se croyant sérieusement attaqué, il ne revint de sa première émotion qu'en les voyant apporter deux gros oiseaux qu'ils le forcèrent de prendre. Ensuite ils élevèrent une main fort haute vers le dessus de leur tête comme pour indiquer le Soleil, ils la rabaissèrent aussitôt vers l'horizon pour exprimer sans doute que ce même Soleil étoit couché, ensuite ils appuyèrent la tête contre leur main gauche en montrant l'intérieur du bois, comme pour inviter Dubois à s'aller reposer dans leur demeure. il étoit trop tard pour espérer de retourner au camp et d'ailleurs Dubois craignoit en

n'acceptant pas leurs offres, de rencontrer d'autres Sauvages, moins honnêtes que ceux là. il les suivit donc à tout hazard, et après un quart d'heure de marche assez forcée il trouva quatre à cinq cents ajoupas composés chacun de quatre écorces d'arbres attachées en parassol sur un piquet et servant de tentes à autant de chactas. Ses deux hotes parlerent un moment aux premiers qu'ils apperçurent, puis lui ayant apporté un morceau de chevreuil assez mal cuit, et du jus de palmier dans une enveloppe des feuilles de cet arbre, ils le laisserent tout seul sous un des ajoupas ou l'on ne pouvoit se tenir qu'étant assis comme les Turcs ou comme les tailleurs. il mangeoit machinalement et sans gout, tant il étoit occupé d'autres idées. Mais leur prévenance s'étendit plus loin et lorsqu'ils crurent que Dubois pouvoit avoir fini son repas, ils le conduisirent près d'une jeune Sauvagesse qui couchée plus mollement que les hommes avoit une peau d'ours pour lui servir de lit. Quelques signes de leur part expliquerent qu'on pouvoit le partager, et l'aprentif

héros se coucha tout habillé sur la peau d'ours sans que la ~~maîtresse~~ Landrousse qui en occupoit la moitié parut seulement l'appercevoir. les idées bisarres que cette avanture amonceloit dans sa tête firent cependant place au sommeil dont il avoit besoin. Le lendemain matin ne voyant personne s'inquiéter de lui il prit congé de son hotesse après lui avoir fait présent de deux grosses éguilles enfilées et de l'étui qui les contenoit. elle accepta le tout et fit au même instant usage de l'éguille en piquant un bord de sa chemisette de peau de daim; cet instrument valoit en effet mieux que les arrêtes de poisson quelle employoit auparavant. quant au fil elle le jetta préferant de coudre avec des filamens d'écorce de Bois Pitre.

L'habitude qu'avoit Dubois de s'orienter au Soleil lui servit beaucoup pour retrouver le camp françois; les fumées qui le couvroient le lui indiquerent encore mieux, et il se rendit à la tente de Bonnemain afin de ne rien raconter de cette avanture aux Camarades qui étoient restés dans la Sienne.

Le Siège de Pensacol duroit alors depuis près de vingt jours. les batteries françaises avoient fait brecher toutes les fortifications, et le tour de Service de Dubois lui en faisoit diriger une composée de dix huit pièces de canon et quatre mortiers, lorsqu'un violent orage accompagné d'une pluye encore plus forte éteignit toutes les mèches et inonda la poudriere. Ceux qui eûrent le courage de rester à leur poste eurent bientôt de l'eau jusqu'a la ceinture. C'est dans cette Situation réfroidissante et penible que Dubois tint bon pendant quatorze heures avec un officier nommé le Roche chouart. ils furent les seuls qui purent résister aussi long tems, grace au Cassiat sans lequel les genoux amollis n'auroient plus eu la force de les soutenir. Dubois but pour sa part près de la moitié d'une mesure d'eau de vie qui servoit à mesurer quatre livres de poudre, et cette quantité de liqueur capable de le tuer dans un autre tems ne lui fit point de mal.

De retour au camp dont toutes les tentes étoient renversées, il lui fallut s'abriter

sous des feuillages arrangés à la hâte. L'extrême lassitude l'y tint endormi près de vingt quatre heures, après lesquelles il fut réveillé par l'explosion de la poudriere du fort anglois. une aubuse des françois venoit d'y mettre le feu. Aussitot la générale se fit entendre; toutes les troupes partirent avec le sac sur le dos et quelques détachemens prirent possession du fort brulé ou l'on conduisit d'autres canons et des poudres. Car l'explosion avoit envoyé à plus de soixante pas les mortiers les plus lourds, c'est à dire ceux dont les supports sont en fonte et qui pesent environ dix mille. On pense bien que tous les hommes qui gardoient le fort furent ou morts ou estropiés, ceux à qui il restoit encore un souffle de vie furent achevés par le fer des espagnoles, et il n'y eut de sauvés que ceux qui tomberent entre les mains des françois, ~~ou les~~ Ceux-ci furent mis sur des brancards et pour les porter aux ambulances ou ~~un très grand nombre par~~ les soins des chirurgiens en guérirent un très grand nombre.

Lord Thompson Gouverneur de Pensacol ne tarda pas a faire hisser pavillon blanc à mi-mat pour avertir

qu'il devoit à sa piété. On parlementa pendant quatre heures après lesquelles il fut convenu que la garnison anglois a Sortiroit avec les honneurs de la guerre, que la ville seroit exempte du pillage moyennant une rançon de cinq cens mille livres et que tous les navires de la rade seroient cédés à l'exception d'un seul réservé pour conduire à new york ceux des anglois qui ne voudroient pas vivre sous la domination Espagnole au profit de laquelle ~~on devoit faire la conquête~~ devoit rester la ville de Pensacol.

Les habitans déjà instruits de la maniere differente dont les malheureux échappés à l'explosion avoient été traités par les Espagnols et par les françois, affecterent pour ceux ci des caresses et des démonstrations d'amitié extraordinaires, tandis qu'ils ne craignirent pas d'employer publiquement les marques du mépris le plus visible pour les Espagnols. Du reste il ne faut pas juger des mœurs actuelles du peuple d'Espagne d'après l'immoralité ~~Espagnole~~ crapuleuse, et les autres défauts que on pourroit lui reprocher il y a vingt ans. il paroit aujourd'hui ~~se~~ le mieux souverain de son ancienne splendeur.

Les pertes éprouvées de part et d'autre ne tardèrent pas à être connues et le sensible Dubois gémissoit de voir combien d'hommes avoient péri par obéissance aux caprices ou à la politique de leur gouvernement. Bonnemain lui observoit alors que les peuples sauvages n'étoient pas non plus exempts de la guerre parceque à mesure qu'une peuplade sanguinaire, il faut qu'elle participe sur la chasse ou la pêche dont un autre peuplade est en possession; qu'alors celle ci défend ce qu'elle appelle son territoire, et que partout les hommes qui coutent tant de soins à former n'ont besoin que de peu de moments pour s'entre détruire.

A peine la ville de Pensacol fut elle rendue que les chactas alliés des anglois se rapprocherent de ceux qui avoient préféré de s'allier aux français. La sauvagesse Kelidoart Dubois avoit partagé la peau d'ours le reconnut alors et parut prendre plaisir à le revoir malgré la difficulté de se faire entendre. Mais celui ci étoit trop occupé pour profiter des visites

de cette fille, il avoit ordre de faire embarquer à bord du vaisseau le Languedoc un très grand nombre de caisses, contenant chacune trois mille piastres gourdes, et destinées à payer une gratification considérable que Don galvez avoit promise aux françois de la part du Roi d'Espagne; malheureusement M.r de Monteil chef de l'escadre françoise, prétendit que les matelots pourroient se plaindre si on ne les y faisoit pas participer à cette gratification, et pour éviter toute dispute préféra de ne rien donner à personne pour éviter toutes disputes. Du moins il est certain qu'aucun Soldat n'a rien eu, et qu'un officier du Régiment du Môle nommé de grésille qui avoit réclamé pour eux a été mis aux arrêts. Ainsi l'on voit que de tous temps les gros ont impunément mangé les petits.

Ce vol manifeste affecta moins Dubois que plusieurs injustices qui lui furent faites relativement à l'avancement qu'il croyoit avoir mérité.

Les mémoires que nous abrégeons ici n'entrent dans aucun détail sur les diverses actions d'éclat, que les amis de

Dubois ont peut être exagerées. On y voit seulement que dès lors un peu de dépit lui fit ~~dès lors~~ songer à employer tous les moyens possibles pour obtenir son congé aussitot qu'il seroit arrivé à St Domingue.

On remit bientot à la voile, Mais l'orage dont on à parlé avoit tellement maltraité le navire le destin commandé par le capitaine Goimpis qu'il fallut en remplacer les voiles et le gouvernail.

Dubois se plut a seconder ses ouvriers et apprit avec étonnement qu'il entroit dans un gouvernail six cens livres de fer pour ses garnitures, environ autant de plomb pour le faire câler, et un poids à peu près égal en bois; qu'enfin la totalité des voiles employoit trois mille aunes de toile. toutes ces réparations furent faites en peu de tems, et dès qu'elles furent terminées il ne fallut plus que huit jours pour arriver à la havanne.

Cette ville remplie de couvens, et bordée de fortifications à beaucoup plus de commerce que son extérieur ne l'annonce, Mais l'isle entière est médiocrement cultivée,

fort pau une Suite naturelle de la paresse naturelle de Ses habitans, soit pau le mauvais gouvernement des Nègres de culture qui étoient presque tous à la chaine, tandisque ceux de la Ville jouissoient d'une Sorte d'egalité avec les Blancs. Du reste l'inquisition empêchoit ceux ci d'être beaucoup plus libres que les nègres. Ils ne pouvoient pas même faire apprendre à lire à leurs enfans Sous une permission Spéciale des padres ou Moines du pais. Les femmes encore plus malheureuses ne pouvoient Sortir qu'avec un voile, et toutes les fenêtres des maisons étoient grillées comme celles des confessionnaux enfin il n'y avoit que les portes des boutiques qui ne fussent pas fermées à la clef en dedans.

Ayant cependant fait la Gageure d'entrer chez les Dlles Solano filles de l'amiral, Dubois y réussit en demandant un pauvre d'aguardiente pour l'amor de Dios. Mais comme il n'avoit d'autre dessein que de gagner le pari, et que d'ailleurs il etoit avec des Demoiselles estimables à tous égards, Sa visite n'aboutit qu'aa verre d'eau qu'on lui donna et au plaisir de leur faire quelques complimens honnêtes qu'il

avoit appris dans une Grammaire Espagnole.

Pendant que le besoin d'approvisionnement retenoit encore le navire dans la rade de la Havane, Dubois se permit aussi d'entrer dans le couvent des Dominicains, pour y demander la demeure du Préset ou intendant, près duquel il avoit quelques réclamations à faire. C'étoit précisément l'heure du dîner et pénétrant jusqu'au réfectoire sans que personne l'eut arrêté il y trouva tous les visiteurs ayant chacun une Cortezana pour voisine. il commença par baiser l'usage du païs les Salles manches de plusieurs padres en leur disant quelques mots de Latin dont le sens étoit, que ne sachant pas assez l'espagnol pour se faire indiquer la demeure du préset il avoit hazardé de venir s'informer chez des religieux qu'il présumoit devoir entendre la langue Latine. Le Rector Magnificus se levant alors, lui répondit qu'heureusement il étoit le seul qui put comprendre cette langue, et qu'il en profitoit pour le prévenir à l'insçu de ses confrères, de tous les risques qu'il couroit d'être traduit comme impie à l'inquisition

pour avoir violé l'azile des élus du Seigneur, que la moindre indiscretion le pouvoit perdre, et qu'aussitot qu'il auroit terminé ses affaires avec l'intendant dont il lui indiqua la demeure, il feroit très bien de rester sur les vaisseaux francois s'il ne vouloit être arrêté par les alquasils.

Dubois le remercia en s'excusant sur sa qualité d'étranger et sortit en observant du coin de l'oeuil l'indignation de tout le reste de la ~~mo~~ canaille.

Deux officiers principaux de l'escadre furent beaucoup moins heureux et pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une statue de saint ~~[illegible]~~ ils auroient infailliblement été victimes de l'inquisition si la garde de M. de Monteil ne les eut tirés des mains de la S.t hermandad. cet évenement désagréable fit presser les approvisionnemens de l'escadre francoise ainsi que son retour au cap.

Un honnête francois qui s'étoit enrichi à la havane, dans le commerce de la chapellerie, crut devoir profiter de cette occasion favorable pour retourner en france, déja il avoit secretement

brocanté tout son bien contre des lettres de change sur Paris et Bordeaux et pour déterminer le capitaine du vaisseau le languedoc à le recevoir à son bord, il lui raconta que toutes les fois qu'il avoit surpris quelque moine Jacobin ou dominicain fesant de trop près la cour à son épouse, on avoit scu prévenir ses justes plaintes en le dénonçant à l'inquisition comme ennemi des devoirs de piété quelle étoit supposée remplir avec les padres; et ce qui m'humiliant le plus, ajoutoit-il c'est que pour sortir de prison, il me falloit encore demander pardon de mes pretendues fautes, implorer la miséricorde des moines, ainsi que de mon épouse et promettre de ne plus gêner à l'avenir ses éxercices de dévotion. Tels sont les motifs qui me font désirer de quitter la havanne, et soit que ma femme se corige ou ne se corrige pas, du moins ne trouvera-t-elle pas en france des moines assés puissans pour me faire incarcérer. - je compatis à vos maux, lui dit le Capitaine, et comme je mets à la voile demain à neuf heures du matin, c'est à vous de

trouvé les moyens d'engager votre femme à venir avec vous sur mon bord; Mais je crains bien qu'elle ne soupçonne votre projet. Don Bonnet espère qu'il s'y prendroit avec adresse, et de retour à la Havanne, il commença par acheter deux aulnes de superbe dentelle qui lui coûterent soixante Piastres et trois ou quatre aulnes de beaux rubans également très chers; puis en rentrant chez lui, il présenta ces deux objets comme les ayant achettés à bon marché sur un des vaisseaux français, feignant que l'aulne de dentelle ne lui avoit coûté qu'une piastre gourde, et l'aune de Ruban un demi Escalin - c'est pour rien s'écria la dame et je veux que tu me conduises à ce navire pour que j'y fasse moi même mes emplettes. Le Mari s'y attendoit, mais il laissa paroître quelques répugnances et eût l'air de se promettre qu'avec peine. Le Lendemain Dona Bonnet fut levée avant jour et pressa si fort son mari qu'enfin ils partirent. Le Mari étant monté le premier à bord raconta en deux mots au capitaine de quelle manière il s'y étoit pris. La dame

n'eut rien de si pressé que de s'informer du Marchand de Dentelles et de rubans; il est actuellement à bord d'un autre Vaisseau Répondit le Capitaine, Mais il ne tardera pas à revenir. en attendant Vous nous ferez l'honneur ~~d'accepter~~ de partager avec nous quelques rafraichissemens.

Dom Bonnet ayant accepté pour elle tous trois entrerent à la grande chambre ou la table fut bientot servie. le maître d'équipage eût en même tems l'ordre de mettre à la voile. D'immenses et fortes toiles suspendues aux vergues se déployent en peu d'instants, l'anchre est levée, le gouvernail agit et un vent favorable pousse le navire au large. Cependant la dame éprouve quelques maux de Coeur causés par le bercement du navire. elle veut à toute force aller prendre l'air sur le pont; on finit par y consentir, et elle croit être encore plus malade, en voyant fuir loin d'elle les fortifications du goulet de la havanne. j'éprouve un terrible éblouissement, dit elle, tout remue à mes yeux, et je n'apperçois qu'à peine les clochers de notre ville. sous peu d'heures lui répondit son mari, vous les verrez encore moins, car le vaisseau qui

nous a reçus est en route pour France où j'espere que vous vous conduirez mieux que dans un pais ou la devotion sert de sauvegarde au vice, c'est à cette condition que j'oublierai le passé. Ces mots furent pour la dame un coup de foudre. Mais vainement se fut-elle lamentée ou étranouïe. il lui fallut se résigner à son sort, et douze jours suffirent pour amener le navire au cap français.

Chapitre 7.e

Anecdote franco-Americaine.

En arrivant au Cap, Dubois y trouva une lettre de van Espen qui étoit reparti pour la hollande aussitot après les annonces de la guerre. Ce bon hollandois en lui témoignant l'amitié la plus franche, le prioit de lui adresser à Leyde une relation exacte des affaires dans lesquelles il se seroit trouvé. On ne copiera pas la réponse qui lui fut aussitot envoyée parce qu'elle contenoit les memes choses que l'on a déja lues dans le chapitre 6; mais on en extraira une anecdote que Dubois y avoit jointe comme faisant la nouvelle du jour.

Le Mari joueur et la Femme officier

La fille d'un Statuaire de Paris, avoit reçu de la nature un visage si parfait et des formes si accomplies que dès l'âge de douze ans elle servoit de modèle à son père toutes les fois que celui ci vouloit sculpter une Vénus. Cette extrême beauté fut sa dot et à treize ans elle épousa un jeune homme aussi beau qu'elle. il étoit le fils naturel du Ministre de la marine et l'on sait que les enfans de l'amour ont ordinairement la figure la plus gracieuse que ceux du Mariage. Tout paroissoit donc annoncer le couple le mieux assorti; aussi leur amour étoit-il excessif. l'ardeur qui les animoit auroit fait croire qu'au lieu de sang c'étoit du vitriole qui circuloit dans leurs veines, et cependant l'époux, c'est le nom de l'époux, étoit dominé par une passion encore plus forte; c'étoit celle du jeu. il la poussoit si loin que quoique toujours épris des charmes de sa jeune épouse, il lui enleva pièces à pièces ses bijoux et ses robes pour s'abreuver aux pertes assez fréquentes que lui occasionnoit cette

fatale passion. Le ministre instruit d'une aussi mauvaise conduite épuisa d'abord les moyens de douceur, mais voyant toutes ses soins inutiles, il le fit passer à l'Isle St Domingue où cependant il lui ménagea des moyens d'existence en le recommandant au gouverneur général, homme assez juste, mais très dur. Le Gouverneur donna à Fraval un emploi dans ses bureaux, et le menaça d'un abandon absolu si jamais il s'avisoit de jouer. Mon jeune homme n'en tint compte; il joua ~~tout~~ et perdit tout qu'il avoit plus de responsabilité que dans une mince Garderobe. Il crut pouvoir se remonter en la risquant contre cinquante portugaises. une tournée de cartes la lui fit encore perdre, et dans son dépit il proposa même de jouer les culottes qu'il portoit sur lui; Non seulement il les perdit, Mais celui qui les avoit gagnées eut la barbarie d'exiger son gain; Fraval fut donc réduit à s'en retourner chez lui en simple caleçon, heureusement que la nuit étoit déjà fort noire, de sorte qu'il rentra dans sa chambre sans avoir été bafoué dans les rues. Mais le gouverneur Général eut besoin de lui le lendemain

matin et l'envoya chercher. L'emissaire instruit par ses propres yeux des raisons qui retenoient franval dans son logis ne ~~prit plaisir à ne rien~~ cacha point au General.

Celui ci outré de colère fit aussitot prendre dans son armoire une culotte à son usage et qui se trouvoit deux fois plus ample et plus longue qu'il ne convenoit au postérieur de franval; N'importe il l'a reçuit à l'un des porteurs d'ordre qu'on nomme à St Domingue des hoquetons,, amenés moi cet étourdi, lui dit-il; et bon gré malgré, j'entends qu'il vienne sur le champ puisqu'il aura une culotte à mettre. Le hoqueton fit sa commission à la rigueur, et le pauvre franval fut contraint de l'accompagner accoutré de l'énorme haut de ~~chausses~~ chausses qui lui descendoit d'autant plus bas ~~qu'une excessive~~ qu'une très grande ampleur le feroit sans cesse retomber. C'est ainsi qu'il arriva au Bureau ou sans autre explication, le général lui donna de l'ouvrage pour toute la journée. Mde franval pleuroit pendant cet intervalle; car malgré l'affreux défaut de son mari elle ne pouvoit s'empêcher de l'aimer, elle gémissoit de son humiliation

elle se plaignoit, tandisque l'inconnu projettoit à son égard un dessein aussi abominable qu'étrange.

Il s'étoit apperçu qu'un nommé Berdieu riche apothicaire du port au prince et encore célibataire étoit amoureux de sa femme, et il songeoit à la lui vendre.

Il le fit donc venir au gouvernement, et l'ayant conduit dans un cabinet à part, il lui déclara que ne pouvant vivre sans jouer, il vouloit abandonner une ville où il étoit trop surveillé; que sa femme l'embarrassoit en voyage et qu'il préféroit de la lui céder moyennant quelques portugaises. Berdieu s'étoit semblant de ne pas croire à la réalité du marché qu'on lui proposoit et de ne sacrifier ses portugaises que pour obliger Rauval, à qui il en compta vingt cinq.

Celui ci n'eut pas plutôt son argent qu'il partit pour les Cayes du sud, et écrivit à sa femme, "vous êtes mal portante et "sans aucuns moyens d'existence dans la "maison que j'avois louée, je n'y reviendrai "pas moi même pour des raisons "inutiles à vous dire. Mais j'ay pris des

„arrangemens pour votre pension chez
„Mr. Boudier à qui vous pourrez montrer
„ma lettre. il ne vous laissera manquer
„de rien. quant au propriétaire de notre
„ancien logement il a son hypothèques sur
„les meubles et vous les lui laisserez. — il
ecrivit ensuite à Boudier en ces termes.
„j'ay dit à ma femme que sa pension
„étoit payée chez vous pour quelques tems, et qu'elle
„n'avoit rien de mieux à faire que d'y aller
„demeurer. Comme je ne lui ai laissé ni
„provision ni argent, il faudra bien qu'elle
„prenne ce parti. ainsi je vous l'ay livrée
„et je me crois pour le moins quitte avec
„vous. si elle n'entroit pas tout de suite
„dans le but de notre arrangement, ~~vous~~
„~~pourriez lui montrer~~ ma lettre, ~~et~~ lui
„prouveroit ~~ainsi~~ qu'elle vous appartient
„très légitimement.„

Mad.e Franval, se trouvoit, comme on le voit, forcée par son entier dénuement d'accepter la prétendue pension que lui annonçoit son mari; et quoi qu'elle y soupçonnat de la fraude, elle se crut autorisée à se présenter chez Boudier, avec sa lettre, ne fut ce que pour avoir quelques renseignemens sur un départ.

aussi précipité. L'amoureux Pharmacien la reçut de la manière la plus honnête, l'installa dans l'appartement que son mari, disoit-il, avoit loué pour elle, et lui demanda quelles étoient les heures de ses repas. quant au mystérieux voyage il déclara n'en connoître ni le but ni la durée.

La jeune personne pleuroit amèrement, et mille soins n'étoient épargnés pour lui procurer des distractions. Plusieurs jours se passèrent ainsi dans des petites fêtes réciproques, après lesquelles Boudico devenu plus libre avec la dame lui manifesta tous ses désirs, mais il la trouva bien éloignée d'y répondre. Lorsqu'il lui eut enfin montré la lettre de Granval, croyant terminer par là tous ses scrupules, „Vous „et mon mari s'écria-t-elle, vous êtes deux „monstres, et je ne passerai sûrement pas „la nuit dans le domicile de celui qui croit „m'avoir achetée„. à ces mots elle se précipita vers la porte et sortit sans que Boudico que l'étonnement rendoit immobile eut fait la moindre tentative pour la retenir.

A peine fut-elle dans la rue qu'elle sentit la nécessité de composer son

Maintien pour ne pas donner lieu à la curiosité publique, elle affecta donc un calme qu'elle n'avoit pas, et fut louer une chambre garnie chez une Mulatresse de sa connoissance ; elle envoya ensuite deux esclaves de cette mulâtresse pour faire rapporter de la maison de Bourdieu le peu d'effets qu'elle y avoit encore et qui lui furent rendus.

D'autre côté le gouverneur général instruit du départ de Frauval et de l'abandon qu'il avoit fait de son épouse donna ordonnance en faveur de cette femme délaissée le payement de tout ce qui pouvoit être dû à son mari, et le trésorier se fit même un plaisir de le lui porter dans le nouvel azile qu'elle avoit choisi. Voilà quelles furent ses premières ressources.

Cependant la solitude augmentoit encore le chagrin qui la consumoit. La conduite atroce de son mari la plongeoit dans le plus violent désespoir, et plusieurs fois elle fut tentée de terminer sa vie par quelque moyen violent. elle l'eut fait sans doute si un incident qu'elle n'attendoit pas n'eut donné un autre cours à ses idées.

Le ministre de la Marine avoit depuis longtems reçu des nouvelles peu satisfaisantes sur la conduite de son fils naturel et pour dédommager la jeune épouse des privations qu'elle devoit éprouver avec un mari joueur, il lui envoya un ecrin contenant en bijoux une valeur assez considérable. Les anglo-américains sollicitoient alors l'alliance de la france contre le gouvernement britanique de sorte que ce fut un officier Angletterrien qui se chargea de transmettre le présent du ministre. Il étoit aussi porteur d'une lettre fulminante adressée à franval; mais n'ayant trouvé que la dame, il lui remit et la lettre et l'écrin en annonçant qu'il devoit partir le lendemain pour Philadelphie. Ces derniers mots furent un trait de lumiere pour Mde. franval; elle prit sur le champ le parti de s'expatrier et après avoir exhalé ~~exalé~~ ses plaintes ~~amères~~ sur tous les maux auxquelles elle venoit d'être en proye „ je veux dit-elle à l'officier, fuir pour jamais un endroit qui me rappelleroit des souvenirs trop douloureux

~~Je vous supplie~~ faites moi, * je vous ~~supplie~~ supplie embarquer sous quelques déguisement sous celui de soldat s'il le faut; j'en remplirai les fonctions avec joye et je servirai comme un autre, la cause des anglo-américains. L'état l'habillement même de femme ~~m'est~~ me sont actuellement en horreur et mon prompt eloignement d'ici pourra seul me reconcilier avec la vie. — Soit par complaisance, soit qu'il eut du penchant pour les choses extraordinaires, l'officier ne combattit point ce projet. ~~la Maîtresse fut payée de son logement;~~ une petite malle fut arrangée pendant la nuit et Mad.e Franval s'étant embarquée le lendemain, on arriva sans accident à Philadelphie.

Loin de quitter son déguisement pendant le voyage M.de Franval qui avoit pris le nom de Bedfort, continua de se faire passer pour un volontaire qui cherchoit de l'avancement dans le metier des armes, et ce que l'on aura peine à croire, c'est que tel étoit réellement son dessein. elle vouloit devenir homme et prenant pour exemple cette fille célèbre qui est devenue officier de dragons sous le nom d'Eon de Beaumont

elle ne se promettoit pas moins que d'avoir
un régiment. L'officier Anglettérien
applaudissoit et lui montroit quelquefois
l'exercice de l'infanterie ou les manœuvres
de l'artillerie, ce qui faisoit encore moins
soupçonner à l'équipage de quel sexe
étoit ce joli volontaire. Il est bon de dire aussi
qu'une veste artistement matelassée pour
cuirasse, et toujours bien fermée servoit à
dérouter l'œuil le plus inquisiteur
et que l'officier avoit eu le crédit de faire
coucher Mr. Bedfort dans une des
cabanes de la grande chambre.

Lorsque notre apprentit héros fut débarqué
à Philadelphie, son premier soin fut de convertir
en argent tous ses bijoux et autres effets de
femme; l'officier Anglettérien s'y employa
et le recommanda ensuite à Lord Hervé
Capitaine d'un vaisseau qui devoit faire
croisière dans le golfe du Mexique à cause
des flottes Anglaises dont on craignoit l'approche
à chaque instant. On ne sait si Lord Hervé
fut mis dans le secret; Mais en ce cas il
le garda tellement pour lui seul qu'après
avoir éprouvé en différentes occasions, la
subordination, le courage et l'intelligence
militaire de Bedfort, il lui fit obtenir une

lieutenance dans les troupes qui devoient être à son bord. voila donc notre volontaire devenu officier et se félicitant tous les jours d'avoir renoncé à son sexe. un mois de croisiere étoit déja expiré lorsque lord hervey dont le batiment louvoyoit à vingt lieues de la baye de Ste Rose apperçut un vaisseau de guerre Anglois qui dirigeoit sur lui à toutes voiles. L'avantage du vent étoit tout entier pour l'ennemi qui s'approchant à la portée du Canon, envoya une bordée dont presque tous les boulets porterent sur les mats, les haubans et les poulies, et dont plusieurs ayant fracassé le gouvernail mirent le vaisseau anglo-américains hors d'état de manœuvrer. Le capitaine hervey fit aussi lacher une bordée mais pour la forme seulement, et comme le mauvais état du gouvernail ainsi que des voiles l'empêchoit non seulement de virer de bord pour continuer le combat, mais encore de pouvoir trouver son salut dans la fuite, il fut contraint d'amener le pavillon. Les hostilités cesserent alors. La chaloupe du vaisseau Anglois vint le prendre ainsi que les officiers principaux qui rendirent en gémissant leurs épées. Les canons de leur vaisseau ~~Angleterre~~ furent désemparés

et le batiment remorqué, c'est a dire attaché par des cordages à la poupe du vainqueur qui se préparoit à le conduire à la jamaïque.

Bedfort étoit au désespoir de voir échoüer si promptement ses belles esperances, il déguisoit néanmoins son dépit, et sans sçavoir encore ce qui en résulteroit, il cherchoit à surprendre l'amitié du capitaine Anglois. Nos insurgens lui disoit-il quelquefois peuvent être bien enragés: mais leurs soldats ne partagent pas ce délire, et j'ay cru m'appercevoir d'une espece de joye lorsque vous les avez forcés à se rendre. — Tout de bon? disoit le vieux Capitaine qui ne croyoit pas en effet qu'un soldat put servir le congrès américain avec le même zéle qu'il auroit eu pour le roi d'angleterre et les deux chambres. — C'est comme je vous le dis répondit Bedfort qui tachoit de lui inspirer une dangereuse sécurité. il y parvint et je ne sçais que le charme opérant de plus en plus, c'étoit lui que le capitaine Anglois préferoit d'envoyer pour l'examen et les differens soins qu'exigeoit le vaisseau remorqué. il en profita, pour proposer aux prisonniers le coup de main le plus rare, comme le plus hardi, se fesant aider dans

cette intrigue par quelques uns ~~qui~~ de ceux qui sçavoient le mieux les deux langues, je puis leur dit-il vous rendre libres sous peu de jours. Vous êtes tous désarmés. Mais un coffre d'armes parfaitement garni est sur le tillac du vaisseau anglois. j'espere y faciliter votre introduction sous un prétexte controuvé. Courés alors au coffre ~~d'armes~~ placé au devant de la grand-chambre, et comme personne ne sera sur ses gardes, une victoire facile aura bientot retabli l'honneur de votre pavillon.

L'enthousiasme de la liberté bruloit alors les âmes de tous les anglo-américains. ils promirent d'autant plus volontiers qu'ils s'attendoient à n'éprouver que des mauvais traitemens de la part des agens d'un gouvernemens barbare.

Bedfort de retour auprès du capitaine anglois fit tomber la conversation sur les combats à l'abordage. Le batiment que vous avez pris lui dit-il recèle cinq ou six hommes fameux dans cette manoeuvre trop peu usitée maintenant. Vous seriez étonné de voir avec quelle adresse ils entrent par les sabords ou grimpent sur les vergues d'où ils retombent à volonté sur toutes les parties d'un navire. je vous en donnerois

le Spectacle si vous vouliez me promettre d'employer ces malheureux à votre service au lieu de les confiner dans les prisons de la jamaique. Cette maniere adroite de ne parler que de cinq à six hommes à introduire dans le vaisseau, et de demander même une récompense pour eux écartoit toute défiance. aussi le capitaine n'eut-il que de la curiosité. il le chargea de préparer cette comédie pour leur tenir lieu de celles dont ils étoient sevrés. Bedfort ne se le fit pas dire deux fois. Cependant afin d'éloigner jusqu'au moindre soupçon, il conduisit avec lui plusieurs anglois sur le vaisseau qui contenoit les prisonniers. „ amis criât-il ~~t'il~~ ou sont les hommes qui sçavent si bien les manœuvres de l'abordage, et il appella les six hommes qui lui servoient à propager ses désseins, je ferai leur dit-il virer au cabestan sur les cordages qui vous tiennent remorqués jusqu'à ce que vous soyez assez près du navire Anglois pour pouvoir donner des preuves de votre adresse au Capitaine. j'ose vous promettre d'avance que vous aurés lieu d'etre contents si vous y mettez tout le

zèle dont vous êtes capables. Ensuite il leur glissa secrètement un billet qui contenoit les instructions plus détaillées dont on verra bientot le résultat, et partit en ajoutant qu'un coup de canon qu'il feroit tirer seroit le signal qui les appelleroit.

Le soleil n'étoit pas encore à la moitié de sa course et les deux équipages achevoient de diner lorsque notre audacieux officier proposa son dessert qu'on accepta avec joye. Le coup de canon fut tiré, le vaisseau anglo-américain rapproché, et six des matelots les plus adroits s'élancerent depuis leur mat de beaupre jusques sur la poupe du vaisseau vainqueur, puis ils grimperent au vagues d'artimon. leurs habits chamarrés à dessein de toutes sortes de rubans n'anoncoient qu'une fête, ils gagnerent de cordage en cordage jusqu'aux hunes ou galeries du grand mat sur lesquels ils firent parade de leur élégance et de leur adresse. Pendant que l'attention se fixoit ainsi de leur coté, le véritable abordage se préparoit à la poupe. Déja plus de cent hommes entrés par la fenêtre de la grande chambre et

par les cordages se ~~saisirent~~ saisissent des sabres et des ~~epees~~ pistolets du coffre d'armes. Bedfort s'elance au milieu d'eux, s'arme à son tour et appelle à grand cris le reste des américains. Les pierriers du grand mat étoient chargés à Mitrailles. nos six hommes à rubans en profitent pour faire feu sur le pont à l'aide de mèches allumées à leur pipes, une terreur panique s'empare au même instant des anglois en désordre. les prisonniers presque tous armés fondent sur eux, et menacent de tout immoler si on ne reconnoit Lord hervé pour maître du vaisseau. Lord hervé jusqu'alors ne scavoit rien du complot. il n'y eut sans doute pas consenti puisqu'il avoit donné sa parole; mais l'évenement de cette journée tournant à la gloire, ainsi qu'au profit de son païs, l'interêt de sa patrie leva tous ses scrupules. il prit le ton de l'autorité, et faisant cesser le carnage, que ceux des anglois qui ne voudront pas m'obeir passent sur l'autre vaisseau, dit-il qu'ils le démarrent et s'en aillent. ils y trouveront encore assez de vivres; et d'ailleurs le calme leur permet de

la commande de leur gouvernail — ce parti fut accepté par tout ce qui restoit encore de l'équipage anglois, et hardi faisant voile de bord regrit la route de Philadelphie avec un vaisseau deux fois meilleur et deux fois plus riche que le sien, duquel nous avions dit qu'on avoit enlevé les poudres, les canons et les autres objets les plus précieux.

L'espece d'humanité qui lui faisoit ainsi abandonner son ancien vaisseau aux anglois étoit aussi un acte de prudence. il savoit qu'il avoit souvent utile de faire un pont d'or à ses ennemis, et craignoit que ralliés par le désespoir il ne lui arrachassent de nouveau la victoire — Du reste la Métropole anglaise ne tarda pas à être forcée de reconnoitre l'indépendance des anglo-américains, ce qui termina entierement cette guerre.

Mais revenons à Bedford dont l'adresse et l'audace alimentèrent pendant quelques jours la conversation de presque tous les habitans de philadelphie — à peine y étoit il arrivé que toutes les femmes du grand monde voulurent avoir le jeune et célèbre guerrier; dont la froideur leur

étoit incompréhensible. Une seule nommée Miss Dorset ne lui faisoit aucune agacerie et c'étoit celle qu'il voyoit le plus volontiers. Comme elle étoit d'une extrême franchise, elle ne cacha point au charmant officier que son cœur il étoit déjà plus à elle, et qu'un mariage prochain avec Lord Hervé alloit mettre le comble à son bonheur. Ainsi la seule amitié fut la base de leur Société. Le mariage annoncé eut bientôt lieu, et l'on ne voulut pas que Bedford prît un autre logement que celui qu'il avoit déjà dans la maison du Capitaine. Là il voyoit les deux époux se prodiguer les soins les plus affectueux. Le matin les yeux moins vifs de l'aimable Lady décéloient l'emploi fait des nuits de l'hyménée. Le soir ces mêmes yeux brilloient d'un nouvel éclat, et l'empressement de Lord Hervé faisoit voir combien cette douce provocation lui étoit agréable. Lorsque Bedford comparoit une pareille Situation avec la sienne, il ne trouvoit plus d'attraits dans la gloire cruelle des combats, il n'en voyoit que les affreux périls, et la voix impérieuse de la nature

lui parloit avec d'autant plus de force qu'il l'avoit plus longtems bravée. Vainement vainement recourut-il aux distractions que peut procurer une grande Ville. Rien ne pouvoit étouffer le Sentiment intime qui lui rappelloit la destination des femmes. il éprouvoit qu'elles sont faites pour aimer comme pour être aimées et que tout cela lui manquoit, il se disoit en lui même qu'une Vie douce et tranquille est la seule qui convienne à leur constitution et il gémissoit d'avoir dans son dépit voulu troquer les penchans, les besoins même de son Sexe, contre un état qui leur est diamétralement opposé. Cependant une fausse honte le retenoit encore lorsque Mad.e Hervé l'ayant entraîné au Spectacle, il y vit dans les loges en face un cavalier dont la figure plus mâle et plus interessante que celle de Granval lui parut encore plus séduisante. mille tendres souvenirs se retracent alors à son imagination égarée; ses yeux se troublent, l'éclair n'est pas si prompt que le feu subtil qui vient porter le désordre dans ses sens, il tremble, il balbutie pour demander qui est cet inconnu et

sa voix expire sur ses lèvres,, je n'en puis plus dit-il à Mad.e hervé, sortons ensemble je vous prie. oh! Ciel, femme foible que je suis,... oui je vous dirai tout, mais sortons. — Mad.e hervé ne comprenoit rien à des discours aussi étranges. elle crut que Bedfort avoit l'esprit aliéné et se hata de sortir avec lui. Lorsqu'il furent rentrés dans la voiture qui les avoit amenés, Bedfort ou plustot M.de frauval cachant sa tête dans le sein de M.de hervé encore plus surprise, lui avoua en peu de mots son sexe, la cause de son déguisement, et le trouble violent qu'elle avoit ressenti ~~avoit ressenti~~ à la vue d'un homme dont le seul aspect venoit de lui inspirer l'amour, le plus excessif comme le plus imprévu; puis elle répandit un torrent de larmes. M.de hervé dont le coeur étoit tendre pleura aussi, mais reprenant bientôt le calme convenable,, ma chere amie répondit-elle, car je ne veux plus vous appeller, Monsieur, la nature ne vous a pas faite pour jouer le rôle d'homme, et j'aurai trop de chagrins de vous y

voir encore exposée. je crois connoître celui qui a fait sur vous une si forte impression; et si vous etiez libre, on croit qu'il l'est aussi. il s'appelle Charles c'est le commis associé d'un riche négotiant chez lequel il est placé depuis près de deux ans, et son excellente conduite est citée pour modèle. mais avant de prendre aucun parti, songez à quitter un déguisement dont les inconvéniens m'effrayent. je me charge de votre garde robe ainsi que de colorer la disparution de l'officier Bedfort qui m'aura dédommagé de son absence en me confiant sa soeur Mde. Franval. car il me semble que vous avez articulé ce nom. un autre habillement fera mieux valoir vos charmes, et au lieu d'inspirer aux dames un amour sans succès, vous pourrez du moins jouir de l'adoration des hommes. cette ~~finale semblait~~ dernière phrase étoit propre ~~ce~~ ~~peu faite pour~~ flatter la coquetterie, et je n'oserois assurer que ce dernier motif n'ait pas servi à terminer les incertitudes de Mad. Franval. ce qu'il y a de ~~sur~~ certain c'est qu'elle ne rentra chez Mad. Hervé que pour y cacher son habit d'officier dans une malle et se revêtir de la parure

sous laquelle elle fut ensuite présentée comme Sœur de l'officier absent. Mais ce changement d'habit n'étoit encore qu'une distraction insuffisante et ces mots, Si vous étiez libre, lui rappelaient sans cesse que malgré l'abandon de son mari elle n'étoit pas Maîtresse de former de nouveaux nœuds. Cet obstacle enchaînoit un amour qu'elle s'efforçoit en vain d'éteindre.

Cependant le prétendant de Besfort et l'arrivée de Mad.e Franval firent bientôt sensation dans la ville. Charles en entendit parler, et peu s'en fallut que ce ne fut à lui tout de perdre la raison, car Charles n'étoit autre chose que Franval lui même qui plein de l'image de son épouse, ne l'avoit jamais plus adorée que depuis qu'il l'avoit perdue. La honte et le désespoir lui avoit aussi fait passer la mer pour mieux réussir à [illegible] lui même en se fixant dans d'autres climats. La petite Nérole qu'il avoit eu en route avoit un peu changé ses traits qu'une fonds de tristesse servoit encore à rendre plus méconnoissable. Le tems de la maladie lui ayant fait faire de sérieuses réflexions

Sur son ancienne inconduite, il s'étoit promis de ne plus jouer et avoit tenu sa parole, mais son pécule non lui paroissant un opprobre, il l'avoit changé contre celui de Charles, pour se prêter auteo cher le négotiant dont il avoit ensuite mérité la confiance. —

Maintenant que l'on sçait comment Franval se trouvoit à Philadelphie sous le nom de Charles on s'imagine aisément qu'il employa tous les moyens possibles pour s'assurer si l'étrangère qu'on nommoit Franval étoit ou non l'épouse regrettée, après laquelle son cœur soupiroit, et qu'il avoit si mal traitée lorsqu'il étoit en proye aux fureurs aveugles de la passion du jeu. il avoit appris de Boudier même, la façon dont elle étoit sortie de chez lui, mais personne n'avoit pû lui en donner d'autres nouvelles. Le hazard la lui fit encore reconnoître un jour qu'elle reflechissoit à ses maux auprès d'une fenêtre entr'ouverte. Un trouble égal bouleversa tous leurs sens, et la dame en revoyant son inconnu jetta un cri, se retira aussitôt puis se rapprocha machinalement sans savoir à quelle

parti elle devoit s'arrêter. Quant à Fraval lorsque ses yeux l'eurent bien assuré qu'il ne se trompoit pas, il eut la prudence de commencer par faire demander une audience particulière à Mad.e Hervé à qui il raconta naïvement ses torts avec son épouse et l'amour qu'il avoit toujours pour elle. Cette Dame vive autant que sensible lui répondit qu'il étoit payé de retour et qu'elle se chargeoit de les réunir à l'instant. elle n'attendit pas même la réponse de Charles pour envoyer chercher mad.e Fraval dont l'âme encore remplie de desirs et de chagrins ne demandoit qu'à s'épancher dans le sein d'une amie. elle entre et l'aspect de son inconnue la rend d'abord immobile; Fraval lui parle et sa voix entre coupée de sanglots devient le nouveau trait qui achève de percer le coeur de notre intéressante héroïne. A cette voix qu'elle reconnoît pour celle de son mari, ses forces l'abandonnent entièrement, elle tombe dans un fauteuil comme si l'impitoyable mort l'eut déjà désignée pour sa proye. Mad.e Hervé veut appeller des domestiques; Fraval s'y oppose, mais tous deux lui

prodigue et les soins les plus empressés. Elle reprend enfin connoissance, et alors son mari lui peint en traits de flamme le désir ardent qu'il a de se réunir avec elle. je n'oserois vous le proposer ajoute-t-il, si j'étois encore le Fauval dont vous avez tant à vous plaindre. Mais le témoignage de tout Philadelphie peut vous rendre certaine que charles en quittant son premier nom a quitté tous les défauts qui déshonoroient Fauval. — je le sais répondit-elle après un long silence. je désire seulement que nous restions à philadelphie. — C'est bien comme je l'entends répliqua Mde. Hervé; il ne faut pas que j'aye à me reprocher de vous avoir réunis et je me trouverois certainement punie si j'étois privée de votre Mde. Fauval. Peut-être même seroit-il dangereux pour Charles de retrouver les mêmes sociétés qui ont fait le malheur de sa vie.

Les deux époux s'embrassèrent avec une effusion de Coeur que nulle plume ne pourroit décrire. ils ne trouvoient point d'expressions assez tendres pour

je témoignerai leurs sentimens mutuels, point de termes assez énergiques pour peindre leur reconnoissance à Mad.e Hervé. Cette Dame elle même ne résistoit plus à une scène aussi attendrissante „ heureux époux leur dit-elle. Vos nœuds déjà bien purs n'ont besoin d'aucune formalité, et je pense qu'après une séparation aussi grande, vous devez éprouver le besoin d'être ensemble, que Charles emmène donc chez lui sa charmante moitié, je la lui abandonnerai même toutes les nuits pourvu qu'elle m'accorde une partie des journées.

Tous deux rougirent et prirent congé. Franval n'eut plus de passion que pour son épouse et ses enfans à qui il s'efforça d'inspirer la plus grande horreur pour le jeu. Mad.e Franval éprouva de son coté que le véritable état d'une femme est d'être épouse et mère, et lorsqu'elle s'entretenoit auprès de Mad.e Hervé, celle ci la plaisantoit sur l'habit d'Officier qui moisissoit dans une malle. je savois bien ajoutoit elle Dame que vous ne le regretteriez pas. C'est en vain qu'on voudroit combattre la nature. Lorsqu'on lui ferme la porte elle rentre par la

fenêtre.

Telle fut la fin de cette étrange avanture: quant à moi qui ne fais que la raconter je dirai toujours aux demoiselles de ne jamais épouser un joueur, car si Franval s'est corrigé, un pareil miracle n'arrive pas ~~dans mille~~, une fois dans mille ans.

Chapitre 8.^e

Continuat^on de l'histoire de Dubois.

Van Espen en remerciant Dubois le prioit instamment par une seconde lettre de lui faire parvenir la suite de son histoire. Ne m'y cachez rien disoit-il pas mêmes vos fredaines, car votre âge me dit que vous avez dû en faire, et vous savez que je n'ay pas le droit d'être intolerant sur cet article. Si votre fortune est meilleure je m'en réjouirai, si elle étoit mauvaise on tacheroit d'y rémédier: Dubois n'avoit besoin de rien alors, mais sensible à l'amitié que lui témoignoit Van Espen, et naturellement confiant, il lui envoya des détails qui véritablement ne pouvoient ~~guère~~ intéresser

qu'un ami. quoiqu'il en soit les voici tels que Dubois les écrivit, car c'est lui même qui va parler.

Mes premiers soins en arrivant au Cap furent d'employer la protection de Mde. Dugré auprès de Mr. de Lillancour alors gouverneur Général afin d'en obtenir le congé que j'ambitionnois depuis longtems. Mais le Général ~~prétendoit~~ qu'un Congé de réforme étoit le seul ~~d'autres~~ moyen de me rendre la liberté en tems de guerre ~~qu'en me donnant un congé de réforme~~ et comme il falloit un motif apparent, il écrivit ~~à~~ lui même a Baradat médecin du Roi pour me faire avoir le certificat d'une foiblesse d'yeux d'après laquelle je n'étois plus propre au Service militaire. C'est avec ce précieux billet que je me transportai chez le Médecin ~~du Roi~~, celui ci commença par m'examiner scrupuleusement, et finit par me dire que j'avois les plus beaux yeux du monde=

„Tant pis lui répartis je, ce compliment bon pour une jolie femme ne me flatte point du tout. regardez encore avec un peu plus d'attention, et en disant ces mots, je mis sur le coin de la table une double portuguaise dont j'~~augurai~~ espérai plus de

Succès que de la recommandation du général. cela me réussit et mon terrible examinateur voulut bien me trouver dans la vue des vices inhérens et radicaux dont il m'expédia un certificat en bonne forme. alors je volai plein de joye chez ma protectrice qui se chargea de remettre mon certificat à Mr. le général. dès le lendemain j'obtins un soit communiqué à Mr de foultrier, brigadier des armées, lieutenant colonel d'artillerie, la commandant en chef à St Domingue, Mais ce foultrier étoit un homme de la vieille roche qui sans considération pour ma vue affoiblie par le Certificat de Baradat, écrivit en marge qu'il n'estimoit pas qu'un artilleur exercé et qui avoit fait Campagne put être renvoyé si légerement, et qu'étant Sergent je pouvois toujours commander et diriger le Service malgré la foiblesse de ma vuë, n'étant pas obligé disoit il, de pointer moi même les canons.

Ainsi mes espérances les mieux fondées s'évanouissoient presque aussitôt qu'elles étoient conçues. en vain la femme du lieutenant de Roi plaidoit-elle en ma faveur. il fallut encore bien du tems pour ramener

le Brigadier foultrier par un autre biais. ce fut celui de proposer deux hommes de remplacement qui enfin furent acceptés moyennant que je les engageasse et équipasse à mes frais. Cela me conta près de vingt portugaises ou environ trente sept Louis. j'eus le bonheur de trouver deux déserteurs des troupes espagnoles, qui s'enrolèrent pour moi sauf à déserter ensuite et qui n'y manquerent pas. Mais j'avois mon congé en bonne forme et chaque jour en entendant battre la caisse de rappel, je jouissois du plaisir de penser que cette caisse ne battoit plus pour moi.

On eut bientôt lieu à St. Domingue d'y regretter l'intendant Mr. de Vaivres passé en france et provisoirement remplacé par le commissaire ordonnateur la Rivierre, l'avocat Moreau de St. Méry chés qui je travaillois se proposoit aussi de retourner dans son ancienne patrie et m'avoit trouvé lui même une place plus avantageuse au port au prince. je m'embarquai alors sur un petit navire appartenant à des négociants françois, mais commandé par un capitaine Danois

afin que sous cette apparence de neutralité il put échapper aux attaques des anglois, heureusement que mes effets n'y furent pas tous placés et que ma dernière malle fut laissée dans la maison de l'ordonnateur la Rivierre pour partir avec lui sur un autre embarcation, car une quinzaine de vaisseaux anglois embusqués derriere le fort picolet nous ayant apperçus et arrêtés, nous fumes regardés comme très bonne prise malgré toutes nos expéditions danoises. Me voila donc prisonnier de guerre avec tous les autres passagers du navire, mais comme on ne trouvoit point de prosit à nous nourrir on nous relacha sur une pointe déserte de la même ile à environ soixante lieues du port au prince. Je chacun de nous chercha à joindre quelqu'habitation francoise. Moins malheureux encore que tous les autres, j'avois sauvé du pillage général une portugaise valant quarante quatre livres argent de France qui s'etoit par hazard trouvée dans mon gousset de montre on l'on n'avoit point fouillé. cette faible somme me mit dans le cas de coucher quatre fois

dans des auberges pendant le trajet de soixante lieues que je fis le long du bord de l'eau, et au bout de quatre jours de marche j'arrivai au port du prince à l'auberge du Cadran, où ma premiere affaire fut de souper et de dormir. dès le lendemain matin j'appellai Chole dans ma chambre pour lui raconter succinctement ma détresse et lui demander s'il voudroit bien me garder chez lui sans payement jusqu'à l'arrivée d'une malle qui viendroit peut être sous quinzaine et qui me fourniroit alors les moyens de le satisfaire. Ce brave homme y consentit sans peine, mais non pas sans détail ce que j'ay su depuis. il porta néant-moins l'honnêteté jusqu'à me fournir son linge pour changer, et quatre gourdes ou vingt deux livres de france pour me faciliter quelqu'autres menues dépenses. j'acceptai, et profitant de tous les renseignemens qu'il me donna lui même je fis visite à divers gens d'affaires chez lesquels je trouvai sous peu de jours à m'occuper. Ma petite malle

arrivà ensuite, je payai mon hôte pour lequel j'ay toujours conservé de l'attachement, et je pris ailleurs une chambre plus apportée de mes travaux je ne me rappelle pas à présent les noms de l'avocat et du procureur qui m'occupèrent successivement au port au prince et ensuite au fort dauphin, et à qui je dois d'autant plus de reconnoissance qu'ils m'employoient moins pour le besoin qu'ils avoient de moi que par égard pour le besoin que j'avois moi même.

Il y eut une singularité particulière au fort Dauphin le nombre des garcons y étoit quatre fois moindre que celui des filles. Cela me donna occasion de plaisanter quelques jeunes gens sur leurs soins empressés et leurs cadeaux à des mulâtresses. Je leur observai que d'après le petit nombre des garcons du fort Dauphin en comparaison de celui des filles elles feroient bientôt les premières avances si les jeunes gens n'avoient l'esprit d'user de leur avantage. enfin je les engageai à se réunir toutes en un banquet dont je fixai le jour, et là je fus nommé grand surveillant du serment qu'ils prêterent sous des peines maçoniques de ne faire ni accepter

prévenances aux Mulatresses pendant une espace de tems convenu.

Les Mulatresses s'apperçurent d'un changement aussi malheureux pour elles. quelques jaux frère éventa notre Secret et elles prirent le parti de se convoquer comme nous en un Banquet pour y délibérer sur le coup terrible qui leur étoit porté. Mirza la plus Séduisante d'entre elles fut d'avis qu'il falloit diriger tous les efforts contre l'auteur du complot. Mais elle combattit le projet déja formé d'employer d'autres armes que celles de la Séduction, et s'offrit à être le ministre plénipotentiaire chargé de traiter avec moi. Cela fut accepté et aussitôt notre ambassadrice vint me prier de me rendre au Banquet où elle avoit promis de m'amener. Là des plaintes intéressantes me furent portées, je fus supplié de fermer les yeux sur l'inexécution du Serment que j'avois sollicité, et pour prix de ma complaisance on m'offrit de choisir dès le même instant la récompense qui pourroit me convenir. il le faut avoüer à mon déshonneur je me laissai corrompre, et donnant la main à Mirza „ Voila dis-je à toutes les autres celle qui sera la caution

de mes promesses. j'ay pensé que l'aimable personne qui avoit commencé notre reconciliation devoit la conduire à son terme, et je sens en vous voyant qu'il n'y a point de bonheur à être craint.

Cette grande affaire ainsi terminée m'avoit donné la vogue. je me trouvai plus favorisé des dames, qu'il ne convient à la foiblesse humaine, et comme ma gloire auprès d'elles etoit prête à décliner je sollicitai et obtins de l'emploi chez le vérificateur général des comptes de la colonie nommé Le grand, lequel avoit sa résidence au port au prince ou je me hatai de retourner.

La plus belle femme de cette ville qu'on nommoit Mde. F. xx. se trouvoit précisément logée dans la même maison ou j'avois pris une chambre. cette dame abandonnée par son mari sçavoit en trouver d'autres à rechange qui tous étoient également trompés par l'extérieur qu'elle savoit prendre ainsi que par sa phisionomie de vierge. je ne tardai pas à lui rendre visite en qualité de nouveau voisin et comme elle étoit ce jour là citée

à comparoître en personne pour un procès qu'elle me raconte, je me fis un plaisir de la conduire à l'audience ou son procès fut gagné. ce fut pour elle une occasion de m'inviter à souper, et pour moi un motif de l'accepter plus librement. Mais le soir, une pluye horrible et continue nous força en quelque sorte à renouveller l'histoire de didon avec Enée. Les rues étoient autant de torrens débordés, et comme l'on dit quelquefois, c'étoit un tems à ne pas mettre un chien dehors. il fallut donc s'arranger. La dame voulut me donner son lit et coucher sur un canapé. j'exigeai comme de juste le contraire, et à peine fumes nous à nos places convenües qu'une conversation fort animée s'engagea de ma part, l'envie de la continuer de plus près devint réciproque. j'y cédai le premier, et quelques caresses placées à propos m'ayant fait pardonner cette ~~premiere~~ témérité, nous ne tardames pas a oublier ensemble l'orage et la pluye. Le lendemain Mde. F xx. me fit des confidences qui sembloient anoncer l'amitié la plus intime. un roman artificieux et fait pour m'amouracher

d'avantage me fut raconté avec des graces infinies. Plusieurs Brouilleries menagées de sa part augmenterent encore mon fol attachement, et elle eût même la finesse de refuser differends dons que je lui offrois, de sorte qu'ayant à faire à la plus belle je crus aussi avoir trouvé la plus aimable et la plus désinteressée. Mais j'acquis sous peu de tems la preuve convainquante du contraire.

Un jour qu'elle feignit d'être embarassée pour le payement de son loyer, je me hatai de lui offrir deux ou trois portugaises qui paroissoient lui manquer. elle les refusa d'une maniere précise et prenant ensuite le ton le plus ~~séduisant~~ fait, mon bon ami me dit-elle vous n'êtes pas encore placé d'une manière assés avantageuse pour que je puisse user de votre bourse sans craindre de déranger vos affaires. Ce tems viendra bientôt sans doute, et alors je me gênerai moins. Cependant ajoutat-elle en rougissant, il ne seroit pas juste que j'aye passé sans nul espoir toute ma jeunesse avec vous.

Faites moi seulement un billet de mille écus payable sous trois ans. Ce traité ne me paroissoit point déraisonnable et j'allois le signer sans l'idée qui me vint tout d'un coup que l'engagement ne seroit pas réciproque, et qu'il ne tiendroit qu'à elle de s'arranger avec un autre aussitôt qu'elle auroit mon billet. C'est ce qui me fit lui répondre que nous terminerions cette affaire le lendemain. je revins en effet et je la trouvai occupée à faire les enveloppes de trois lettres qu'elle donna précipitamment à une servante chargée de les porter à la poste. Curieux et peut être jaloux, je projettai de les lire et après avoir parlé de choses indifferentes pendant quelques instans je pris congé de la dame et courus vers le bureau de la poste, je rencontrai la servante en chemin. Dernière avis vos paquets lui dis-je je les remettrai avec les miens, elle ne demanda pas mieux et à peine eûje les trois lettres que je me hatai d'aller dans ma chambre pour les ouvrir, bien déterminé cependant à les envoyer à leur destination, aussitôt que je les

auroient lûes. C'est ainsi que transigeant avec le devoir, je commencois déja a y manquer. mais j'en fus assez puni par la lecture des trois mistérieuses épitres. l'une étoit adressée a un riche marchand des cayes du fond, l'autre au receveur des octrois de cette ville et la troisieme a un capitaine de navire, La chere dame ecrivoit à chacun d'eux quelle l'aimoit uniquement, et qu'elle n'étoit retenue dans le dessein de l'aller joindre que par le manque de fonds nécessaires, pour le transport de ses meubles et le payement de quelques dettes, qu'une lettre de change de ~~cinq~~ quinze cent livres lui suffiroit, qu'il la lui envoyat et qu'aussitot elle iroit en personne l'assurer de son tendre attachement, et par apostile il étoit mis n'ayez aucune inquiétude sur les visites de Mr. Dubois, vous pensez bien que je ne puis aimer un tel animal et que si je souffre ses importunités c'est uniquement par bienséance, n'aimant et ne pouvant aimer que vous. Bonne leçon pour les curieux, me dis-je alors,

~~en moi même~~ : mais au moins faut-il en profiter et se guérir de l'envie de retourner sacrifier au même autel. Cependant ajoutons-je ~~disois-je quelquefois~~, par un retour dont je n'étois pas le maître, fripoñe pour fripoñe, celle là est si jolie que je la préfererois encore à d'autres; Mais recachetons les lettres, envoyons les, et si nous voyons cette perfide, qu'elle ne sache jamais par quels moyens nous avons appris à la connoître. en effet je retournai chez elle sans rien manifester de ce que j'avois découvert. j'affectai seulement d'éluder la question du billet, et je la vis sans chagrin partir quelques jours après pour aller trouver un de ceux à qui elle avoit écrit.

Une place de procureur dans la ville de jérémie étoit alors vacante, et le vérificateur le grand la sollicita pour moi sans l'obtenir. le titulaire d'une place pareille aux layes du fond offrit de m'en arranger. J'y allai mais sans rien conclure. Cependant je travaillai dans un ou deux bureaux pour retrouver les frais de mon voyage, et il auroit fini par me devenir avantageux sous ce rapport, si une maladie assés grave ne m'avoit

contraint d'aller chercher de l'air dans les montagnes du port de paix.

L'Amérique conservoit encore à cette époque les anciennes mœurs hospitalières. on ne voyoit d'auberges que dans les villes qui forment l'enceinte du païs vers les bords de la mer; Sartout ailleurs le couvert de l'étranger étoit mis aussitôt qu'on le voyoit arriver, et le malade étoit sûr d'avoir dans la maison du premier habitant chez qui se présentoit, tous les secours dont il avoit besoin et pour aussi long tems que ce besoin dureroit. Toutes ces facilités tenoient à l'aisance d'un païs où un homme de plus n'est pas regardé comme une dépense, et à une sorte de réciprocité de la part des habitans fortunés qui avoient presque tous commencé par avoir besoin du secours des anciens colons.

Je fus donc parfaitement bien accueilli par le chevalier de Rodoman chez qui un ami commun m'avoit adressé; je ne raconterai pas tous les petits soins qui me furent prodigués, ni toutes les honnêtetés du maître de la maison. Mon rétablissement s'y opéra, et à peine fus-je en état de convalescence, que j'offris

de lui rendre quelques services dans la gestion de son habitation à indigo, ce qu'il ne voulut accepter que moyennant un traitement assez considérable. Mais M^r. de Rondonneau étoit enclin à faire maltraiter ses nègres d'une si horrible manière que je ne pus pas en supporter le spectacle habituel, et le jour d'une exécution qui me paroissoit injuste, je pris le parti de laisser tous mes comptes en règle et de faire route pour le cap français, préférant les risques de rester longtems sans emploi aux désagrémens d'entendre le bruit d'une fusillade barbare répété par les échos de la montagne (*)

Je partis à cheval et fis sans débrider une route de vingt cinq lieues, dont une grande partie est hérissée de précipices, et surtout dans l'endroit qu'on appelle le bas de Ste Anne. L'obscurité de la nuit les torrens débordés, l'embarras de trois dames surprises comme moi par un affreux orage, et qu'il me fallut souvent porter, rien ne me parut pénible tant j'étois content de quitter l'espece de Cerbare

(*) Dans 4000 propriétaires de Nègres, on ne comptoit à St Domingue que 40. maîtres cruels, et c'est malheureusement de ces seuls qu'on a parlé en France pour obtenir les décrets impolitiques qui ont occasionné la perte de cette colonie. (Note de l'éditeur.)

ore nulle fortune n'auroit pu me retenir.
enfin le lendemain matin j'arrivai au cap.
J'y retrouvai un ancien officier d'artillerie
appellé Jeudi et natif de Sci Suo Savne)
qui me fit employer dans les bureaux d'un
commissaire de la Marine. Mais on y
voloit si ouvertement que n'ayant pas envie
d'y coopérer je songeai à profiter des
offres que me faisoient quelques procureurs
du petit Goave.

Ainsi semblable aux compagnons de
Ulisse qui font leur tour de France, je
circulois dans l'isle de St Domingue
sans sçavoir à quelle époque je pourrois
enfin travailler en chef, et par conséquent
mener une vie moins errante.

Le nombre des avocats étoit fixé par
un arrêté du gouvernement de sorte
qu'il m'étoit impossible d'être admis
à cette profession avant la mort de
quelqu'un des titulaires. je ne puis
cependant pas me plaindre des émolumens
de mon travail en sous ordre. Ils ont
toujours été en augmentant, et je
n'éprouvois aucun autre besoin que
celui de la tranquillité.

Je fus donc au petit Goave, et je vis

que toutes les ressources de cette désagréable
ville tenoient aux fièvres et à la mortalité
de ses habitans, ce qui nécessairement
produisoit beaucoup de places vacantes.
on a longtems attribué cette insalubrité
à quelques eaux stagnantes imprégnées par
les égouts d'indigo filtrés à travers les terres.
quoiqu'il en soit, je m'apperceus dès mon
arrivée, qu'au lieu de se dire bonjour
comme dans les autres endroits, on se disoit
dans toutes les rues et dans toutes les
maisons comment va la fièvre: cela n'étoit
pas fait pour m'engager à y rester longtems.
j'écrivis à mon ancien avocat du port au
prince, et il me repondit sur le champ
que si je voulois être commis greffier
en chef à jacmel, je n'avois qu'à me
rendre chez lui ou je pourrois traiter
avec le greffier titulaire qui y étoit alors
logé.

Je profitai de l'avis et je fus bientot
arrangé avec Mr. Cuppé, c'est le nom
d'un honnête homme qui ayant obtenu
pour une protection de france le greffe de
juridiction et amirauté de jacmel,
n'en étoit pas moins incapable de remplir
son emploi par lui même; il lui faisoit

nécessairement un commis de confiance, ayant la signature. je le devins avec mille écus d'apointement, la table, le logement et une partie des gratifications du greffe qui étoient assés considerables.

Cela me donna lieu de connoitre un procureur nommé Bourgeois qui étoit comme moi originaire du comté de Bourgogne. il me faisoit amitié, mais sans se livrer beaucoup, puis que ce ne fut qu'au bout d'un an qu'il m'introduisit dans sa maison et me fit offre de tous les services qui pouvoient dépendre de lui.

L'occasion de les accepter se présenta bientot. un arpenteur du quartier de jaunel venoit de mourir, et sa place n'etant donnée à personne m'offroit enfin la perspective d'un emploi en chef. Bourgeois me pressa aussitot de partir pour le port au prince afin d'y obtenir l'agrement du gouvernement. il me procura des chevaux, il me fournit des lettres de crédit en cas de besoin et se chargea de faire entendre raison au Greffier Couppé qui m'avoit déja voué quelque

attachement. j'étois de jouir longtems de
porteur d'une lettre Signée en commun
du général et de l'intendant par laquelle
tous les deux me promettoient le premier
emploi vacant, et je pouvois avec raison
former mes vues à celui d'arpenteur
qui est très bon à St Domingue puisque
les arpenteurs y sont les juges en premier
ressort des propriétés territoriales de tous
les habitans de leur quartier, font d'ailleurs
l'initiative de toutes les concessions que
le gouvernement accorde ensuite sur
leurs certificats.

M. de Bellecombe étoit alors
gouverneur des antilles, je fus le trouver
et il se contenta de me renvoyer selon
l'usage à avoir les certificats de théorie
de l'arpenteur général de toutes les
colonies et les certificats de pratique d'un
arpenteur particulier.

L'arpenteur général avec lequel
je ne sçavois pas qu'il fallût un traité
moyennant lequel il pervoit des
annates, comme autrefois la cour de
Rome, me reçut assez mal, m'examina
à la rigueur en présence d'un commissaire

du conseil Supérieur, et ne pouvant pas tout à fait me refuser son certificat me l'a donné un doit la rédaction respiroit l'humeur, mais qui étoit suffisant pour me faire recevoir.

Il me falloit encore celui d'un arpenteur particulier et c'étoit le l'embarras, je n'avois travaillé chés aucun. Je courus tout de suite dans les bois où l'excellent arpenteur Merlin étoit alors en opération. je lui demandai de m'occuper gratuitement à quelques uns de ses travaux pour qu'il put en sureté de conscience me donner un certificat de service. Merlin me garda plusieurs jours, me fit beaucoup plus boire que travailler, et après s'être bien amusé de mon inquiétude, il m'expédia enfin un certificat des plus avantageux.

Ainsi armé de toutes pièces, je retournai au gouvernement où je trouvai l'intendant Bodard avec le général: je leur présente ma supplique et les papiers au soutien, Bellecombe me répond que le ministre vient de lui demander la première place vacante pour un protégé, et que cette demande est un

ordre dont il ne peut s'écarter. Envain je donne de mon coté les meilleures raisons possibles. envain Mr. de Bongars lui représente qu'ils sont liés par la promesse que tous deux m'ont signée en commun„ Allez vous faire f. Mr. de Bongars est toute la réponse du Général, et le bon intendant se retournant près de moi„ vous voyés me dit-il que ma recommandation est bien peu de chose; il faudra tacher de vous en procurer une meilleure.

Je me retirai bien déconcerté. Mais dès le lendemain je fus voir Mr. l'intendant qui a force de recherches trouva une autre place pour le protegé du ministre et força ainsi le général à m'accorder celle que je sollicitois, je me hatai de faire enrégistrer mes lettres au conseil où je prêtai le serment requis, et je fus ensuite m'etablir aux Cayes de jacmel, avec une boussole, un étui de mathématiques, un cheval, et mes hardes. C'étoit la tout tout mon bien, mais le travail et l'économie y suppléerent à tel point que la premiere année j'achetai un petit negre valet, la seconde année une Négresse couturiere et cuisiniere, et ensuite d'autres nègres

qui m'ont servi depuis à la culture du caffé. j'eus aussi le bonheur de découvrir beaucoup de terres inconcédées, de sorte que je gagnai considérablement par les Certificats et par les arpentages.

Je logeai d'abord aux cayes dans une vielle maison que j'achettai à terme et qui devint celle de mes nègres lorsque de plus grands moyens m'eurent permis de construire un pavillon neuf sur le terrein qui en dépendoit.

J'y avois pour voisine une très aimable aubergiste de couleur quarteronne et une jeune fille blanche. j'obtins presqu'en même tems l'amitié de toutes deux et le choix étoit si embarassant que je me trouvai bientot dans la situation de Lamech entre Ada et Sella.

Cependant la jeune fille blanche accepta peu après les offres d'un riche Marchand de la ville de jacmel ou elle fut se fixer. La belle aubergiste ayant de son coté des projets d'établissement dans la montagne ne voulut pas me quitter sans m'avoir elle même pourvu d'une suppléante à son choix. en effet elle me

fit acheter une Mulatresse, moins jolie qu'elle, mais excellente ouvriere qui resta ménagère chez moi. Alors je devins sage, car c'est l'être beaucoup à St Domingue que de n'en tenir à une seule connoissance.

Ainsi je n'aurai plus d'autres folies à raconter, et je m'en félicite, car le genre du trop connu n'oublias ne fut jamais le mien et si je n'ai pas supprimé tous les faits de cette nature dans ma trop véridique histoire, c'est que j'écrivois pour un ami qui me les demandoit toute entière.

Chapitre 9ème
plus relatif à la famille de Van Espen qu'à l'histoire de Dubois.

Un tems considerable s'écoula avant que Dubois entrât en nouvelles de Van Espen. il en fut dédommagé par un paquet considerable, dans lequel en retour des mémoires qu'il avoit envoyés, le bon hollandois lui racontoit dans le plus grand détail l'heureuse situation de sa famille. Les particularités dans lesquelles il entroit sur ses gendres nous

ayant paru formeo une histoire complette et interessante, nous la transcrirons ici sous le titre qui paroit lui convenir, et avec ce seul changement dans le Stile que ce ne sera plus l'un Espion qui paroitra en faire le récit, mais nous qui avons employé ce moyen pour en retrancher quelques longueurs.

histoire des Quatre freres devenus gendres de l'un Espion.

Le vieux gentilhomme hollandois Vanlöok avoit donné la même éducation à ses quatre fils que l'on distinguoit entre eux par les prénoms de Théodore, Edmond, George et Robert. Mais l'inapplication avoit toujours été le défaut des trois premiers, et Robert quoique le plus jeune étoit le plus réfléchi. Le pere mourut en laissant un coffre fort de cent vingt mille florins, et à peu près une valeur de quarante mille ~~florins~~ tant en maisons qu'en fonds de terre aux environs de Rotterdam. Le partage se fit à l'amiable. Théodore, Edmond et George parurent désirer l'argent comptant; Robert accepta le restant pour son lot.

de maniere que chacun se trouvoit avoir une valeur de quarante mille florins pour sa part. Bientot ils se séparerent afin de suivre plus librement leurs inclinations différentes. Ce ne fut cependant qu'après la promesse solemnelle qu'ils firent à leur frère Robert de venir le revoir, ou de lui faire sçavoir les obstacles insurmontables qui pourroient les en empêcher.

J'ignore quel sera mon sort disoit Théodore. Mais je n'ambitionne que la richesse et la santé pour jouir à mon gré de tous les plaisirs des sens. Edmond l'approuva quant au désir d'être riche et bienportant, il ajoutoit seulement, qu'il voudroit pour sa part y joindre un peu de gloire et se procurer tous les plaisirs de l'esprit. Georges croyoit avoir des projets encore meilleurs; il préferoit la puissance à la gloire, et n'aspiroit à jouir que des plaisirs du coeur. C'est ainsi que l'imagination leur offroit différens fantômes de bonheur, et l'on verra qu'ils les ont atteints sans être plus heureux. Suivons les un moment les uns après les autres.

Pour augmenter sa fortune et se placer en même tems au centre des plaisirs,

Théodore fut se fixer à Paris, où il trouva un banquier assez honnête homme pour faire prospérer les fonds qu'il lui confia. Comme il pouvoit encore en tirer de Hollande à un très bas interêt, il se procura dès la premiere année un revenu suffisant pour se donner les jouissances qu'il désiroit sans aucune diminution de ses capitaux. Quelques autres entreprises avantageuses lui réussirent à un tel point que son avoir fut plus que doublé dans l'espace de deux ans. il sembloit que la fortune eut voulu seconder tous ses projets, et lui aider ainsi à réaliser toutes les idées de bonheur qu'il s'étoit faites. Le meilleur traiteur fournissoit sa table; il choisissoit le soir le spectacle qui pouvoit le mieux satisfaire ses oreilles et ses yeux, La nuit il reposoit sur un lit de duvet environné des Cassolettes odoriférantes, et souvent il le partageoit avec quelqu'unes des charmantes laïs dont la capitale est remplie. n'étant point amoureux, n'ayant de prétentions qu'a la sensualité il trouvoit des attraits jusque dans le changement, et pour un peu d'or échappé de ses mains,

il faisoit succeder dans ses bras la blonde et voluptueuse Hortense à la brune et vive Myrthé. telle étoit à Paris la vie de Cabendare.

Cependant l'habitude du plaisir en affaiblissoit pour lui tous les charmes. Ses sens rassasiés ne savouroient plus rien, et son âme restée vide lui faisoit éprouver que le plaisir seul n'est pas la félicité. En vain son imagination lui faisoit-elle espérer quelques sensations plus piquantes que celles dont il étoit ennuyé; il les avoit à peine obtenues qu'il se trouvoit réduit à en désirer d'autres et déjà il s'apperçoit que tous les trésors de Crésus ne pourroient y suffire. Ainsi ses projets de fortune se trouvoient en contradiction avec ses plaisirs de jouissances nouvelles, et les soucis rongeurs le poursuivoient jusque au sein des délices dont il cherchoit à s'enivrer. enfin il n'étoit pas heureux. Quel eut donc été son sort, si dans le délire de ses sens, il eut moins ménagé sa fortune ou si quelqu'une de ces maladies si fréquentes parmi les prêtresses de Vénus fut venue corrompre son sang, et le livrer à des douleurs cuisantes? j'avois couru tous

ces risques ; Mais il n'étoit pas besoin de leçons aussi fortes pour lui apprendre qu'il n'avoit pas trouvé le bonheur. C'est alors qu'il fut curieux de Scavoir si ses deux autres freres avoient mieux réussi. car il n'imagina pas de vivre S'adressa au troisieme qu'il Scavoit être confiné dans une Métairie.

Durant sa jeunesse pour la gloire avoit obtenu de l'emploi dans les troupes d'un Monarque littérateur et guerrier, et quelques occasions avantageuses l'avoient engagé de tout élevé aux plus hauts grades de l'armée du Roi de Prusse. dans les intervales que lui laissoit la guerre et lorsqu'il lui étoit permis de Séjourner à Berlin, il avoit l'honneur d'être admis à la table du Grand Frédéric. la littérature lui étoit devenue aussi familiere que l'art militaire. et plusieurs de Ses ouvrages en différens genres avoient déja merité les applaudissemens publics, ainsi que les éloges encore plus flatteurs du Souverain. C'est à ce frere si heureux en apparence que Theodore adressa Sa premiere lettre ci voici la réponse qu'il en reçut.

« Vous vous ennuyez mon cher

Théodore au Sein des plaisirs que l'on a
achette à Paris, et moi je ne m'ennuye
pas, mais je Souffre au milieu de l'ennemi
que l'on me prodigue à Berlin. Croyez
que la gloire ne S'acquiert qu'aux dépens
du repos. j'en fais chaque jour la misérable
épreuve, on diroit que chaque feuille des
lauriers que j'ay pû cueillir Se Soit changée
en un ennemi acharné à ma perte, et
cette perte est peut être encore plus
prochaine que je ne crois. Le Sort des armes
est journalier, et la premiere affaire ou
j'aurai le malheur d'échouer peut détruire
toute ma réputation guerriere. quant à celle
d'homme de lettres, vous n'imaginerés pas
à combien de soucis, on S'expose toutes les fois
qu'on met Sa plus chère existence dans
l'opinion d'autrui. La jalousie des uns,
l'ignorance, l'envie et l'injustice des autres
m'ont tellement tourmenté que je voudrois
ne m'être jamais fait connoitre. Le Roi
même paroit me bouder lorsqu'il voit
que mon Esprit peut égaler le Sien. en vérité
je ne vis plus pour avoir voulu vivre hors
de moi même. je cherchois le bonheur et
je n'ay, comme vous, trouvé qu'une vaine
fumée. Cependant la vie active des camps

il n'a pas encore eu à une santé, et le traitement assés considérable, que je touche ici jusqu'à présent permis de conserver la part de fortune que m'avoit laissé mon père. J'écris par ce même courrier à mon frère George, et si dans la puissance dont il est environné, il ne se trouve pas plus heureux que moi, j'en conclurai que le bonheur est un vain nom, et comme le disent les dévots, qu'il ne faut point chercher de félicité sur la terre.

On voit par les dernières phrases de cette lettre que George avoit aussi atteint le but de son ambition. En effet après avoir suivi à Strasbourg un cours de droit, il avoit trouvé quelques parens éloignés, mais assés accrédités à la cour de Vienne pour le faire nommer secrétaire d'ambassade, puis ambassadeur, puis enfin Ministre de l'empereur d'Allemagne. Honoré de la confiance de ce souverain, il ne pouvoit acquérir plus de puissance à moins de devenir Roi lui même. Tous les grands de l'état le regardant comme l'organe des volontés du Maître, plioient en quelque sorte devant lui, tandis que de son côté il ne devoit rendre hommage qu'à un

seul. Son immense pouvoir lui permettoit de faire du bien, et cette douce jouissance étoit celle que son cœur avoit désirée. Il eût aussi voulu y joindre un tendre attachement; car il étoit naturellement aimant et méritoit d'être aimé. Mais ce n'est pas au milieu de la corruption des cours, que l'on peut trouver un amour véritable, et l'on sait d'avance que George ne fut pas plus heureux que ses deux autres frères. Premièrement sa puissance ne tenant qu'à la faveur du Monarque, le moindre caprice pouvoit l'en faire déchoir. Il lui falloit donc inventer chaque jour quelque nouveau moyen de se rendre nécessaire ou agréable et employer l'intrigue la plus active pour conjurer les orages que des courtisans envieux s'efforçoient d'accumuler sur sa tête. C'étoit inutilement qu'il cherchoit à se consoler en faisant le bien public autant qu'il lui étoit possible. Les intérêts du peuple se trouvoient trop contraires à celui des grands de la cour qui entravoient presque tous ses plans d'administration. Des émissaires perfides réussissoient à faire soulever le peuple lui même contre le bien que

Georges lui voulait faire. Tant de contradictions remplissoient sa vie d'amertumes: il pouvoit se faire craindre, mais il avoit acquis la désagreable certitude que ceux qui l'entouroient de l'aimoient cachoient presque tous les projets de le trahir. Enfin accablé de soucis, et désespérant même de trouver à la cour une véritable amie dans le sein de laquelle il pût goûter les consolations d'une mutuelle confiance, il regrettoit les jours paisibles qu'il avoit passés dans la maison de son père.

C'est dans cette situation d'esprit qu'il reçut les lettres de Théodore et d'Edmond. il leur répondit à tous deux à peu près les mêmes choses que l'on vient de dire en leur annonçant qu'il étoit prêt à se démettre de sa place pour aller voir son frère Robert, et chercher de concert avec lui quelqu'autre chemin qui pût mieux conduire au bonheur. il leur proposoit en même tems de venir le joindre à l'auberge des Sept flèches à Gaveau où il seroit probablement sous un mois, et leur faisoit d'avance un tableau séduisant du plaisir d'une telle réunion.

Non seulement Théodore et Edmond y consentirent, mais le dégout de leur propre

Situation ayant donné plus d'essor à l'amitié fraternelle, chacun d'eux se fit une fête de la surprise qu'auroit Robert en les voyant arriver tous les trois à la fois. ils s'arrangerent donc de maniere à pouvoir joindre leur frère à Garcum, pour arriver de la tous ensemble dans l'habitation que Robert avoit conservée auprès de Rotterdam.

Les trois voyageurs se réunirent effectivement au bout d'un mois dans l'auberge indiquée, ou malgré l'incognito qu'ils désiroient de garder, ils furent reconnus par un négociant de Rotterdam qui s'y rencontroit et qu'on nommoit Van espen. ils le prierent de partager avec eux le repas qu'on alloit leur servir dans une chambre particuliere. et lorsqu'ils furent à l'abri de tous auditeurs importuns, ils lui témoignerent la plus grande envie de connoître la situation actuelle de leur frère Robert qu'ils avoient intention de surprendre par une visite inattendüe.

„Vous ne pouvés mieux vous adresser qu'à moi, dit Van Espen et si de grands interêts de commerce ne me forcoient d'aller jusqu'à Amsterdam, je voudrois être présent à une entrevue si agréable

pour mon gendre, et si flatteuse pour ma fille. Comment donc, s'écrièrent à la fois les trois frères, c'est avec votre fille que Robert est marié, et aussitôt ils le serrèrent dans leurs bras, en lui demandant de nouveau qu'il voulut bien les instruire de tout ce qui regardoit leur frère.

« Bien des gens l'estimeront malheureux répondit-il un peu, mais je croirai être fondé à soutenir le contraire. Lorsqu'il fut en possession de la part qui lui revenoit dans le bien de son père, plusieurs négociants le sollicitèrent de la réaliser en argent pour s'intéresser dans le commerce avantageux des grandes indes. D'autres personnes lui conseillèrent d'acheter quelque emploi considérable dans la maison du Stathouder. Mais son goût pour la vie champêtre l'emporta sur toutes les autres spéculations. On ne peut être heureux me disoit-il avec la sérénité de l'âme qui provient de la modération de nos penchans. Cette disposition morale est déjà la mienne, et je ne veux pas m'exposer à perdre cette précieuse base du bonheur en courant après des jouissances difficiles, qui lors même qu'on

les obtient ne peuvent pas procurer une satisfaction d'amour propre. C'est surtout à la campagne que je jouirai de mon amour de la culture. Les passions violentes que produisent les intérêts croisés des citadins, et qu'une vie sédentaire augmente, n'y affligeront moins qu'ailleurs, et si mes plaisirs y doivent être moins vifs, ils n'en seront que plus faciles et plus conformes à la nature.

La conduite de Robert a été conséquente à ses principes. Il s'est fixé dans la métairie que Vers lui avoit laissée à une lieue de Rotterdam. Ses soins assidus y ont fertilisé les grandes prairies qui en dépendent le long des bords de la Meuse. L'exploitation d'une petite partie de bois et le produit de plusieurs troupeaux ajoute encore à ses moyens d'existence et quoiqu'un incendie ait diminué de moitié sa fortune en détruisant les deux maisons qu'il avoit à Rotterdam, je ne l'ai pas vu un seul instant dans l'état d'angoisse qu'une perte aussi considérable auroit occasionné à tout autre. Je ne connois personne qui sache mieux acquiescer à son sort, lutter contre les maux qu'il croit pouvoir empêcher, et ne plus penser à ceux contre lesquels il n'y a point de remèdes. Cependant la perte

de ses maisons devoient lui être d'autant plus douloureuses qu'alors il avoit pris des sentimens très vifs pour une de mes filles. je la lui refusois parceque il étoit noble, et que je ne voulois pas qu'un mari put jamais reprocher à ma fille qu'il se fut mésallié en l'épousant. devenu moins riche il devoit s'attendre à voir ses vœux encore moins accueillis. Aussi avoit il cessé toutes poursuites. Mais l'amour que ma fille avoit pour lui l'emporta sur toutes mes objections. elle prétendoit que l'infortune de son amant rendoit le mariage plus sortable, et me tourmenta si fort que je fus contraint d'en parler le premier à Robert. il en parut surpris. il n'osoit plus désirer, offrir si peu de bien à la personne qu'il aimoit, enfin il me refusoit à son tour, et j'eus bien de la peine à vaincre son excessive délicatesse. je me félicite maintenant d'y avoir réussi. Cette union nécessaire au bonheur de ma fille augmente encore celui de mon cher Robert. Vous allez le voir et vous pourrez me dire à mon prochain retour si l'azile de votre frère n'est pas le séjour de la véritable félicité.

Cette conversation ainsi terminée

nos voyageurs se séparèrent après les
compliments d'usage; et les trois frères étonnés
de tout ce qu'ils venoient d'entendre faire
pendant la route une foule de réflexions.
le lendemain ils arrivèrent au logis de
leur frère.

Robert fut le premier à les reconnoître.
leurs émotions réciproques ne leur permirent
d'abord que des embrassemens et des
félicitations mutuelles. ensuite Robert
appella son épouse et trois autres demoiselles
également filles de Van Espen qui étoient
venues pour demeurer avec leur sœur
pendant tout le tems que dureroit
l'absence de leur père. Les frères de
Robert ne s'attendoient pas à jouir
d'un coup d'œil aussi séduisant. „ C'est
ici l'olympe s'écria Georges, j'y reconnois
déjà Vénus et les trois graces! l'exclamation de
[illegible] il étoit cette fois qu'une foible
expression des sentimens qui commençoient
à germer dans son cœur. Les quatre filles
de Van Espen étoit véritablement faites
pour exciter l'admiration des trois frères.
chacun d'eux partageoit l'enthousiasme
de Georges, et auroit voulu pouvoir
renchérir sur les termes qu'il avoit employés.

Vénus se hâta de laisser l'amour sous la garde des trois Graces, pour s'occuper des soins que méritoient des hôtes aussi chers, c'est à dire en langage plus simple que l'épouse de Robert confia son enfant à ses sœurs pendant qu'elle fut préparer tous les rafraîchissemens qu'il étoit naturel d'offrir aux nouveaux arrivans. Ce fut pour les demoiselles un moyen de cacher leur timide embarras; elles caressèrent l'enfant et Robert engagea ses frères à prendre quelque repos en attendant que le dîner fut servi. ils consentirent à le suivre dans une autre pièce, mais ils le prièrent de rester avec eux.

Alors ils le félicitèrent d'avoir été le plus sage et d'être d'autant plus heureux qu'il semblait n'avoir jamais songé à courir après le bonheur. il faut pour être heureux leur dit il, sçavoir en quoi consiste le bonheur. Mais presque tous les hommes courent après différens plaisirs, qu'ils prennent mal à propos pour la félicité et qui n'en sont tout au plus que des ornemens accessoires. L'événement de ce jour va m'en fournir la preuve aussi bien que l'exemple. je n'ai

jamais éprouvé de plaisirs plus délicieux que celui que votre visite me procure. Mais quelque vif qu'il puisse être, il ne peut pas former une situation habituelle de l'âme, et je pourrois être malheureux au sein même d'une aussi douce jouissance si des passions mal dirigées ou trop violentes s'opposoient à ma tranquillité. Mais c'est assez vous entretenir de moi et de ma morale. je suis prêt de sçavoir tout ce qui vous concerne. chacun de ses frères raconta alors en substance les dégoûts qu'il avoient éprouvés. Robert leur fit promettre de rester avec lui au moins jusqu'au retour de Van Espen. ils témoignèrent avoir le même desir, et leur conversation s'animoit de plus en plus lorsque rebecca, c'est le nom de l'épouse de Robert vint annoncer que le dîner étoit servi.

La compagnie des trois demoiselles de Van espen ajouta aux charmes du repas. le caractère le plus doux et l'éducation la plus épurée se manifestèrent dans toutes les réponses qu'elles firent aux discours obligeans des trois frères. Mais à peine on commençoit à desservir, que Rachel

Élise et Matilde prirent la route du jardin où les deux premières s'occupèrent sous une charmille à coudre des habillemens pour le petit Robert, pendant que la troisième travailloit à extirper les mauvaises herbes qui pouvoient nuire aux plantes cultivées ainsi qu'aux fleurs des plates-bandes. Cette disparution fit quelque peine aux Voyageurs. Mais Robert leur témoigna que peu familières encore avec de nouveaux hôtes, elles seroient surement fachées qu'on allat les interrompre. D'ailleurs, ajouta-t-il vous pouvez prendre d'autres amusemens. Vous trouverez ici de la musique, des livres et des fusils de chasse: ce ne sera pas aujourd'hui répondirent-ils; nous n'avons pas assez causé ensemble, et nous désirerions parcourir avec vous votre domaine, sauf à réserver la vue du jardin pour la dernière; Robert s'y prêta avec plaisir, et comme on s'étoit convenu, on rentra le soir par le jardin.

Rachel, Elise et Matilde s'y promenoient alors. Robert prit une serpe pour élaguer les branches gourmandes de quelques arbres fruitiers et chacun des trois autres arrivans offrit son bras à une des Sœurs.

Dumont se trouva placé auprès de Rachel, George auprès de Mathilde et Théodore auprès d'Elise. On ne sauroit assurer si le hazard seul ou quelque secrète sympathie avoit déterminé cet assemblage; Mais il est sur que chaque couple se trouva tellement assorti qu'ils laisserent bien le tems à Robert d'admirer tous ses arbres.

Depuis ce jour les trois freres Faulcok formerent la compagnie assidue des trois demoiselles. comme ils craignoient encore de parler du sentiment qui les engageoit, la conversation se tourna fort souvent sur le bonheur dont Robert paroissoit jouir. Chacune des demoiselles assuroit qu'il étoit véritablement heureux. il Suffit de le regarder disoit Rachel pour découvrir le contentement de son ame à travers les traits épanouis de sa physionomie franche et ouverte, Il connoit n'auroit-il pas toute la Satisfaction possible, puisqu'il ne désire que les choses absolument nécessaires et que sa fortune quoique mediocre suffit pour les lui procurer. — il a bien raison dit Elise, car le nécessaire ayant ses bornes et le superflu n'en ayant point, celui qui

désireroit les choses superflues ne trouveroit aucun terme à ses vœux. — Dites aussi ajoutoit Matilde qu'avec des passions aussi modérées que celles de Robert on ressent mieux tous les plaisirs innocens que nous offre la nature. — j'en suis d'accord répondit George, mais on n'est pas toujours le maître de modérer ses désirs, et je connois certains objets aimables pour lesquels on ne peut s'empêcher d'avoir la passion la plus forte — En disant cela notre aimable courtisane regardoit les trois belles, mais il tomboit tendrement la main de Matilde qui de son coté éprouva je ne sais quel frémissement indéfinissable. Rachel tourna ses beaux yeux de coté d'Edmond qui dès ce moment mit sa gloire à conquérir le cœur de cette intéressante fille. Théodore que la fortune avoit gaté fut tout prêt à embrasser Elise, dont les bras arrondis le repoussèrent avec tant de grâces qu'il n'en fut que plus charmé. C'est ainsi que un seul jour décida du destin des trois frères, et l'amour fit en eux un changement plus subit que l'on auroit pu l'attendre

de leurs plus sérieuses réflexions.

Van espoi arriva quelques jours après et son retour fesoit la joye de Robert, de Rebecca et des trois demoiselles; dont le coeur excellent sembloit n'être plus rempli que de l'amour filial. Comme elles devoient retourner avec lui à Rotterdam. Edouard Théodore et George prévoyoient cette époque avec une véritable peine, déjà même ils regrettoient d'être venus dans la maison de Robert, lorsque Edouard prit tout d'un coup le seul parti qu'il y avoit à prendre et communiqua son dessein à ses frères. Nous envions tous, leur dit il le bonheur dont Robert nous a tracé la route. Il a voulu vivre pour lui et dans lui même plutôt que dans l'opinion des autres. je suis décidé à suivre son exemple, et à demander la main de Rachel — un projet semblable étoit dans mon coeur réparti Théodore ~~en l'embrassant~~, et je suis enchanté d'n'être pas le seul que l'on puisse plaisanter, car je m'attends bien à ne pas avoir l'approbation de tout le monde. Mais j'aime Elise, et si comme je le crois, elle me paye de quelque retour je pourrai bien la demander en mariage.

Pourvu que George nous imite, et qu'il se marie aussi avec sa chère Maltide. Fort bien répondit George, et si nous allions être refusés? . . . . Ce n'est pas la ce que vous craignez répartit Théodore, Cependant il seroit bon d'en prévenir Robert et de l'engager à porter lui même nos demandes. — oui surement dirent aussitot les deux autres. allons le trouver avant le départ de Van Espen; Le véritable amour n'aime pas l'incertitude, et si nous fesons une folie, il est sur que Robert est trop sage, pour ne pas nous en avertir.

Ils furent donc trouver Robert et le rencontrerent au milieu d'une prairie dont il visitoit les regains naissants. alors aucun des trois amans n'osa porter le premier la parole. Une fausse honte les retenoit, et si Robert ne les eut entretenu du prochain départ de Van Espen, peut être que la confidence ~~de leurs penchans~~ projettée ne lui eut jamais été faite. Enfin Edmont fut le plus courageux et s'ouvrit franchement sur leurs communes espérances. Les Communications ~~ouvertures~~ que vous me faites leur dit alors Robert ont de quoi me flatter par les rapports encore plus intimes que votre

triple union établiroit avec moi. je ne prévois aucun obstacle de la part des Demoiselles dont le coeur étoit encore libre lorsque vous êtes venu visiter mon azile. Leur père de son coté ne sçauroit refuser une alliance qui me paroit à tous égards avantageuse à ses filles. Mais je crains bien que vous ne vous préparier des regrets en vous plaçant au dessous des esperances qui semblent vous appartenir. je me trouvois dans une autre position que vous lorsque j'ay offert mes voeux à Rébecca. Mon ambition se bornoit aux charmes de la vie champêtre, et peu m'importoit l'opinion des autres hommes, dès l'instant que je préférois une vie obscure à la gloire, et la tranquilité aux emplois. Vous avez au contraire des goûts d'autres habitudes qui sont en vous une seconde nature. Si comme il y a lieu de le croire vous transplantés vos épouses au sein de la Société Brillante à laquelle vous êtes accoutumés, vous devrés vous attendre à des sarcasmes amers, à des dédains outrageans et peut être à l'abandon du plus grand nombre de vos connoissances.

Ce risque ~~est peu de chose dirent~~
dirent alors les trois freres est peu de chose pour ceux qui n'ont
pas besoin du suffrage des fous, nous
sommes dans ce cas, et nos facultés sont
suffisantes pour vivre en simples particuliers
comme vous le faites vous même. je ne
scaurois encore approuver ce parti, répliqua
Robert, et j'observerai surtout à George et
à Edmont qu'ils se doivent à la société, qu'ils
ont toujours si bien servie. Que deviendroient
en effet tous les gouvernemens si chacun
vouloit vivre obscur et tranquille? il
convient qu'il y ait des hommes dévoués aux
risques militaires et que d'autres sachent
brâver les embarras de l'administration
publique. — Nous serions bien malheureux
repliquerent aussitot ~~dirent alors~~ George et Edmont, si connoissant
les dégouts et le vide des états que nous
avions embrassés, nous nous y trouvions enchainés
pour la vie. assez d'autres personnes reprendront
avec joye les fers que nous aurons laissés.
Nous souhaitons seulement que le dévoüement
à l'interêt public soit le seul motif ~~interêt~~ qui
les y engage. permettez nous donc robert
d'être aussi heureux que vous l'estes. —
Ne voyez vous pas dit alors Théodore que

Robert nous regarde comme de nouveaux convertis dont il craint les rechutes ? Robert se mit à sourire, et après quelques autres difficultés pour lesquelles l'amour inspiroit toujours des solutions, il leur promit de parler à Van Espen.

Le vieux négociant fit aussi ses objections; cependant lorsqu'il sut que l'amour des trois frères étoit payé d'un véritable retour, il consentit à l'union désirée. Ce fut pour Rébecca la plus douce des jouissances et pour ses sœurs une satisfaction d'autant plus grande qu'elle étoit moins espérée. Robert craignoit encore, mais le règne des illusions devoit s'étendre au milieu de la société agréable de ce bon frère et des aimables filles de Van Espen. Leurs attraits personels ajoutoient un nouvel empire à celui de la raison dont le flambeau commençoit à luire pour les trois amans. Chacun d'eux acheta un domaine de proximité de celui de Robert, et comme ils se trouvoient souvent réunis chez cet aimable frère, un soir chez Robert lui dirent-ils un jour, nous avons trouvé le bonheur en vous imitant : mais de grace expliqués nous toute la théorie

qui vous à si bien dirigé lorsque nous nous égarions. — Vous en sçavez autant que moi leur répondit Robert, et si j'ay suivi de meilleure heure la route la plus convenable, c'est que mon imagination moins vive étoit moins susceptible d'illusions. les dispositions phisiques ou quelquefois l'empire des habitudes aquises établissent tant de difference parmi les hommes, et les circonstances ou ils se trouvent sont si variées qu'il seroit difficile de leur donner des préceptes généraux également aplicables à chacun d'eux. je n'ay cependant rien à vous refuser et puisque vous m'en faites la demande, voici en peu de mots le résumé de toute ma science.

La seule tranquilité de l'âme forme l'essence de cette satisfaction permanente que j'appelle le bonheur, et que je place infiniment au dessus des différentes satisfactions passagères que l'on nomme plaisirs. On ne peut obtenir la tranquilité précieuse dont je parle qu'en dirigeant ses désirs vers des biens solides et véritables, en les moderant de maniere que nos voeux ~~soit~~ soient toujours en proportion avec nos moyens de les satisfaire, et même en les

subordonnant à l'exacte observation de tout ce qui est juste et honnête, car il ne peut exister de vrai contentement sans le bon témoignage de notre conscience. Ainsi toutes les fois qu'un esprit droit et modéré loge dans un corps sain, et qu'une honnête médiocrité met à l'abri du besoin, les premiers fondemens du bonheur sont posés. Ce qu'on nomme ordinairement plaisir n'est en quelque sorte qu'une décoration de l'édifice, dont il suppose nécessairement l'existence préalable.

Mais à quelle espèce de plaisirs donnerez-t-on la préférence? sera ce ceux de l'esprit ou du cœur ou bien ceux des sens? je suis tenté de croire qu'aucun d'eux isolément ne sauroit dédommager de la perte des autres. le cœur ajoute un nouveau prix à ce qui peut charmer les sens, et l'esprit seul dégagé de tout acquis peut intéresser le cœur, ne nous offriroit que de foibles jouissances. je me souviens d'avoir lu étant jeune, que trois princes amoureux de la princesse de cachemire possédoient chacun un don de fée des plus merveilleux. le premier avoit un verre qui lui faisoit voir d'un

tout de l'hémisphère à l'autre même à travers les murs des appartements. Le Second montagnes et
avoit un tapis qui transportoit en un clin d'œuil partout où l'on vouloit aller, et le troisieme avoit une pomme artificielle composée de telle maniere que la Seule odeur guerissoit sur le champ les maladies les plus graves. L'aîné regardant à travers son verre apperçoit la princesse à l'agonie et déjà abandonné de tous les medecins. il court chés celui qui possede l'inapréciable tapis afin de se transporter à l'instant à Cachemire accompagné du possesseur de la pomme miraculeuse. Tous trois arrivent ensemble au moment où le plus cher objet de leurs vœux alloit rendre le dernier Soupir et la Seule odeur de la pomme approchée de son visage décoloré, lui procure aussitôt la Santé la plus brillante. Chacun d'eux prétendit alors obtenir la main de la princesse en récompense du Service qu'il avoit rendu, Mais l'amour Seul Si elle en eut ressenti pour quelqu'un d'eux, auroit pu décider de la préference. En effet Sans le Verre précieux on n'auroit pas Songé à employer le tapis et la pomme d'autre coté le Verre devenoit

inutile Sans le tapis qui lui même n'auroit pu Servir Seul a rendre la vie à la princesse. Il en est absolument de même des plaisirs dont nous venons de parler, ils n'ont de mérite que l'un par l'autre et chacun d'eux peut contribuer à embellir notre vie, pourvu qu'on n'employe pas pour en jouir plus de peine qu'ils ne peuvent procurer d'agrément. Songez sur Surtout que la Sérénité de l'âme, est la premiere Source de toutes nos jouissances et que le plus grand prix des plaisirs dépend, d'une Situation propre à les bien goûter, a peu près comme on voit que les alimens les plus Simples flattent le goût d'un homme en bonne Santé, tandis que les mets les plus recherchés deviennent insipides à un Malade.

C'est dans de pareilles conversations que les trois frères puisoient l'oubli des fatigues vains qui les avoient si longtems éloigné. ils n'eurent dorlors plus besoin de chercher le bonheur. Tous éprouvèrent que la félicité dépend de l'âme, que les plaisirs les plus doux Sont ceux de la nature et que parmi ces plaisirs il n'en est point de préférables à ceux d'une union basée

Sur l'estime et la Sympathie

Chapitre 10.me

Continuation de l'histoire de Dubois

Après avoir fait à Mr Lyon des compliments sincères sur l'établissement de sa famille et des remerciements sur l'excellente morale que l'on pouvoit puiser dans les détails qui en accompagnoient l'histoire, Dubois continua la Sienne en ces termes.

Sept Lustres bien comptés formoient déjà mon age lorsque je me livrai plus sérieusement au Soin de ma fortune. je m'occupai d'abord de l'établissement d'une habitation à caffé dans le quartier de Seste peu éloigné de la maison que j'avois bâtie aux cayes. Un ancien habitant nommé Casemon m'ayant sollicité de m'associer avec lui, j'acceptai d'autant plus volontiers cet offre que je pouvois ainsi continuer mes travaux d'arpentage pour fournir aux dépenses journalières et très considérables d'une culture qui ne rapporte qu'au bout de trois ans. il fut convenu que mon associé contribueroit en retour son industrie et se chargeroit des Soins du défrichement et de la plantation aussi long tems qu'aucun de

nous ne réclamerait un partage, lequel devait être d'autant plus facile que la terre étant payée en commun et divisée par avance, il s'était obligé à construire autant de bâtiments et à planter autant de caffé et de vignes d'un côté que de l'autre.

Ces conditions s'exécutèrent pendant deux ans et demi à la fin desquels nous prîmes chacun notre part, et je me confiai définitivement sur ma terre. je fus alors dans le cas de me procurer un excellent commis qui m'précédait en quelque sorte à ma place, sauf à moi à me trouver au commencement et à la clôture des opérations pour entendre et consigner les demandes et les observations des différentes parties intéressées.

Une fois propriétaire de terres en état de culture, je devenais un homme à marier. Mais considérant de plusieurs femmes des différents endroits que j'avais parcourus, et regardé par les hommes comme assez sur pour être le dépositaire de leurs chagrins domestiques, j'avais la conviction entière qu'il est très peu de mariages heureux. L'intérêt n'était d'ailleurs pas fait pour me décider, sans quoi j'aurais trouvé la

fortune la plus brillante.

En effet une veuve riche à un demi million, mais un peu trop méchante m'avoua qu'elle Voulait se marier pour faire enrager des enfans dont elle avoit à se plaindre, et finit par me dire que si je voulois partager sa fortune elle ne chercheroit pas un autre que moi. je lui rendis franchise pour franchise, en lui disant: Madame j'ai l'avantage de vous connoitre et vous ne me connoissez peut être pas autant; ainsi je crois devoir me dévoiler entierement à Vos yeux. j'abhore la méchanceté si ce vice étoit jamais celui de mon épouse, je lui ferois des reproches honnêtes à la premiere fois, Mais à la Seconde je pourrois pas vivacité me montrer plus méchante qu'elle. — n'en parlons plus reprit la dame, car je Vois bien que cela me regarde et je ne Suis plus dans l'age de me corriger.

J'eusse peut être cédé plus aisément au Seul empire de la beauté et il Seu fallut peu que Mlle Drian, native de Nancy en Lorraine, ne m'enchainat pour la vie, Cette demoiselle ayant un frere notaire dans un petit bourg de St Dominique avoit profité pour l'aller voir de la

compagnie d'une femme fort riche, qui a depuis Metz retournoit aux antilles ou son mari étoit directeur des postes et qui lui avoit promis de la ramener en france si elle ne se marioit pas ou ne se fixoit pas chez son frère. La beauté, l'excellent caractère et les talens de cette jeune personne lui avoit déja attiré beaucoup d'adorateurs, et elle s'obstinoit à en laisser le choix à un négociant ami de son frère et nommé Mr. Mathieu, parceque se mariant uniquement par raison, elle sçavoit qu'il choisiroit au moins aussi bien qu'elle; Mr. Mathieu se trouvoit fort embarassé d'une telle confiance, il désiroit d'unir l'aimable demoiselle avec un jeune homme aimable, Mais les jeunes gens ne possédent ordinairement rien. et les amans riches se trouvoient presque toujours trop vieux. il me raconta sa détresse et tout d'un coup il me dit Vous seul Seniriés mes incertitudes comme n'étant ni trop pauvre ni trop vieux; ce parti ne vous conviendroit-il pas? Alors sans me

laissez le tems de répondre, il me parla de la famille de Mlle Drian, il me dit que malgré qu'elle eut peu d'espoir de fortune du côté de ses parens elle ne devoit cependant pas marier sans dot, après quoi il me quitta pour aller lui dire et lui dit que si elle vouloit aller à la comédie, j'aurois l'honneur de l'accompagner je me répondis qu'en offrant mon bras à cette aimable personne qui l'accepta, et me voila seul avec un ange tant pour les graces que pour l'esprit. après la comédie je fus invité à Souper, et Mr. Mathieu m'appellant dans sa chambre me demanda mon dernier mot, le voici lui dis-je, Mlle Drian est charmante, mais je ne crois pas pouvoir me marier, Mon habitation n'est pas encore en rapport, la moindre maladie peut me priver des émolumens de l'arpentage, et aussi longtems que je n'aurai pas un revenu fixe, je me garderai bien d'exposer le bonheur d'une personne qui mérite de trouver un établissement meilleur — eh bien! me dit aussitôt Mr. Mathieu, la place de procureur du Roy à Jacmel donne un revenu certain, elle est vacante, et si je vous la fais obtenir, auriez vous encore quelques objections à

me faire. mon répartis je, recevés en ma parole et croyés que mon coeur à déja souffert des refus auxquels me forcoit la raison.

Néanmoins j'eus la prudence d'en rester au même point avec la demoiselle et je fit bien, car tous les projets de notre ami commun manquerent par le peu de foi du seul homme de qui dépendoit leur Succès. il étoit d'usage à St. Domingue que le procureur général du conseil Supérieur envoyat au ministre, en cas de vacance de quelque place de justice, le nom de trois sujets parmi lesquels le ministre avoit droit de choisir et choisissoit ordinairement le premier inscrit dans la liste comme étant celui pour lequel les autorités locales, désignoient ainsi leur préférence. En conséquence Mr. Mathieu s'étoit adressé au procureur général du conseil Supérieur pour me faire inscrire en tête de la liste à envoyer. Mais on le trompa en faisant parvenir au Ministre une lettre et une liste toutes différentes de celles qu'on lui avoit montrées de sorte que la place de procureur du Roi fut donnée à un autre. L'homme favorisé fut un nommé Lacombe qui m'a par la suite fait Susciter et perdre

deux procès considerables, pour me punir sans doute d'avoir pu être son concurrent, je ne raconterai point les iniques détails de ces deux affaires, car ce seroit de ma part une vengeance qui n'interresseroit aucun lecteur. celle qu'ont tirée de ce même lacombe ~~de quelques ouvriers de~~ les ouvriers et manœuvres de jacmel à quelque chose de plus plaisant, ayant contre lui une foule de sujets de plaintes. ils l'attacherent un beau jour sur un viel âne et le promenerent longtems ainsi, en lui nettoyant le visage avec un balai rempli de toutes les matières odorantes que l'on trouvoit en chemin.

Les projets de mon mariage avec Mlle Drian ~~se trouverent donc~~ furent donc entièrement dérangés: mais cette Demoiselle trouva peu de tems après un parti beaucoup plus avantageux dans la personne d'un riche Caffeyer, encore à la fleur de son âge.

Je ne dissimulerai pas qu'il me fallut des efforts et du tems pour diminuer la vive impression que Mlle Drian avoit laissée dans mon cœur. C'est afin de donner quelque diversion à mes sentimens, que je fus passer plusieurs jours chez bonnemain notre ancien interprête auprès des chactas, lequel etoit revenu en même tems que moi

à St Domingue, Ce qu'il me raconta de ses aventures ainsi que de l'état des Sauvages de la floride, merite d'être placé ici comme un contraste frappant avec les mœurs des peuples civilisés, et cette digression ne sera surement pas l'endroit le moins intéressant de mes mémoires.

Bonnemain étoit perruquier de profession lorsqu'il s'embarqua pour la nouvelle orléans ville espagnole faisant partie de la louisiane et distante d'environ trente lieues de Pensacol. Ses profits s'y trouverent si peu considerables qu'il songea de les augmenter par un commerce d'échange avec les Sauvages, Chicacas qui donnoient alors des nouveaux de pelleterie pour quelque Brimborion de quincaillerie commune.

Ces Sauvages venoient à certains jours jusqu'à la lizière du bois ou ils posoient à terre les peaux des ours, chevreuils, et Bocufs Sauvages qu'ils avoient tués. Le marchand européen regardoit et plaçoit vis à vis le nouveau qu'il vouloit acquérir un ou deux couteaux flamands, un bout de tabac à fumer, ou quelqu'autre objet de contrechange. Si le Sauvage ne trouvoit pas les offres suffisantes il retiroit sa pelleterie à quelque distance en

arriere. Alors le marchand ajoutoit quelque chose à ce qu'il avoit posé ~~vis à vis~~ et quand enfin le Sauvage étoit content des offres, il avancoit son monceau, que le marchand ~~d'europe~~ pouvoit emporter en laissant le sien. tel étoit le commerce par signes et par échanges que fesoit depuis quelques tems Bonnemain. lorsque la peuplade des chactas longtems repoussée loin de son premier domicile par les terribles chicacas réussit à regagner ce même territoire par la force des armes. Bonnemain n'en sçavoit rien; il vint comme à l'ordinaire visiter les pelleteries qui pouvoient être étalées à la liziere du Bois, et il ne reconnut pas les mêmes hommes avec qui il avoit coutume de trafiquer. étonné de ce changement assez évident par les marques dont les sauvages ont coutume d'empreindre leurs visages, il eut la maladresse de vouloir mieux s'en assurer ~~en prononçant~~ quelques mots chicacas qu'il avoit appris ~~retenus~~ en fesant son commerce ~~par hazard, aussi~~ Aussitot les chactas le regardant comme allié de leurs ennemis le saisirent et l'emmenerent ~~l'emmenerent~~ prisonnier dans leur camp. il y eut sans doute été mis à mort sans une femme ~~plus agée que lui~~, qui lui jettant une sorte de couverture

sur les épaules, se rendit ainsi sa caution et declara qu'elle l'adoptoit à la place d'un parent mort dans les derniers combats. il fut alors respecté quoique surveillé dans ses démarches de maniere à ne pas oser faire la moindre tentative pour s'évader. il préfera au contraire de s'attirer leur confiance en chassant ou pêchant perpétuellement avec eux et en mettant tous ses soins a plaire à la sauvagesse qui l'avoit adopté. il s'accoutuma enfin à ce genre de vie, et il avoit déja passé trois ans entiers avec les chactas dont il savoit assez bien la langue, lorsque la vue des voiles francoises arrivant à Pensacol lui donna la tentation d'en profiter pour rejoindre son païs. Tentation bien nuisible à son bonheur puisqu'il je l'ai vû pleurer toutes les fois qu'il me parloit des jours tranquilles pendant lesquels il avoit ~~[illegible]~~ ~~qu'il avoit passés chez les sauvages~~ dans la Compagnie des ~~[illegible]~~ sauvages.

Ces hommes là me disoient: ils n'ont rien en propriété et ils ne manquent jamais du pur nécessaire. Aucun souci ne les trouble, et hors les tems de guerre qui sont assez rares pour eux, ils jouissent sans aucun mélange de peines

des seuls biens de la nature, la nourriture une femme et le repos. aussi n'ont-ils point de dispositions à faire le mal, parceque nuls interêts croisés ne les y excitent, bien differens en cela des nègres africains chez qui le despotisme de leurs nombreux roitelets, à produit l'abrutissement et la méchancheté. ils ont des idées et le cœur bon; ils n'ont point de gouvernement ni de chefs perpétuels.

Mais si quelque peuplade ~~anticipe~~ veut étendre sa chasse sur le territoire dont ils sont en possession, ~~pour y étendre sa chasse et sa pêche~~, ils se nomment alors un chef temporaire pour tout le tems que durera leurs défenses, et aussitot après ce chef rentre de droit dans la classe des autres chactas. Nulle secte n'a défiguré chez eux l'idée de Dieu. il le reconnoissent comme un esprit et en leur langage un souffle qui anime l'univers, qui punira le vice; qui recompensera la vertu. ils mettent au nombre des vices tout ce qui est nuisible à leur peuplade, de même qu'ils nomment vertu tout ce qui peut lui être utile. comme ils ne possèdent rien, ils ne craignent pas qu'on s'empare de leurs richesses et ils n'ont pas besoin de notaires ni de juges pour régler leurs

conventions. elles Sont toutes Verbales et Si quelqu'un d'eux y manquoit il Seroit tellement Sur d'être assommé que leur parole est Sacrée entre eux. leur mariage exige quelquefois le consentement des parens, qu'il est d'usage d'inviter à un repas, et ce repas est ~~est~~ la Seule formalité de leur union. laquelle cependant n'a lieu qu'autant que la fille y donne son consentement. lorsque le Sauvage a eû l'approbation des parens de cette fille, il va dès le même Soir la visiter dans sa cabane où il porte un morceau de bois allumé qui maintient le feu comme une mèche, il Sassied Sur les bords de la peau d'ours ou de Boeuf qui Sert de lit à la Sauvagesse et Se contente de converser avec elle jusqu'à ce qu'en Soufflant Sur Son feu, comme pour l'éteindre, elle lui donne par ce Signe la permission de Se coucher tout à fait.

ils ont aussi une Sorte de Baptême qui Sobserve aussitôt que la mère peut quitter l'ajoupa Sous lequel elle étoit couchée. la premiere chose qui frappe Ses regards est celle dont l'enfant doit porter le nom. elle va le baigner ensuite dans quelque ruisseau, et le frappant d'un petit Soufflet

aussitôt qu'il crie
~~dès les premiers cris qu'il jette~~, elle lui dit,
" enfant apprends à sçavoir souffrir, car
tu auras besoin de cette science pendant
tout le cours de la vie. Leur nourriture
ordinaire provient de leur chasse ou de
leur pêche ou a défaut de ces deux ressources,
de quelque racines qu'ils cuisent dans la
terre même ou elles sont placées, en
allumant au dessus un brasier qu'ils
détournent ensuite pour les retirer ~~par des~~
~~fouilles~~ lorsqu'il les jugent suffisamment
cuites, ils mangent aussi une graine rouge
tachée d'un point noir qu'ils appellent
rasadé et qui vient sur un arbrisseau
semblable au réglissier. les sommites
de l'arbre palmiste fournissent encore à
leur nourriture une espece de flèche
piramidale très longue et très tendre qui a
le gout du choux fleur, et ils tirent de la
moëlle comprimée du même arbre un jus
qui leur tient lieu de vin dans les grands
repas. du reste ils ont habituellement peu
d'autre société que celle de leurs femmes
point d'autres occupation que la pêche et
la chasse. Ce n'est que lorsqu'ils poursuivent
un ours qu'ils s'assemblent au nombre de
sept à huit armés de lances, d'une petite

haches et d'un couteau, rarement y employent-ils le fusils quoique les anglois leur en ayent fourni quelques uns, parceque ayant peu de poudre à feu, ils la réservent presque toutes pour les expéditions de guerre.

Tels sont à peu près les détails que Bonnemain me donna sur les chactas. il voulut aussi m'apprendre un petit vocabulaire de leur langue, mais je l'ai entierement oublié. j'avois à peine quitté Bonnemain pour retourner à ma résidence des cayes de jacmel que les mouvemens révolutionnaires de la métropole étendirent leurs commotions jusques à St Domingue. Une assemblée coloniale étoit convoquée et je fus un de ceux que l'on nomma pour représentans à St Marc.

Je ne parlerai point ici des travaux de cette assemblée, ni des secousses terribles qu'éprouva dès lors la colonie, ce seroit entrer dans de trop long détails, je dirai seulement qu'ayant donné au bout de quelques mois ma démission des fonctions de ~~deputé~~ Représentant St Marc, afin ~~le ferme projet~~ de repasser pemptement en france, ~~mes amis sont prévenus~~ C'est la que mes amis sont prie de ~~m'adresser~~ m'envoyer leurs lettres ~~à Dôle, au comté~~

en les adressant a Dole au Comté de Bourgogne
ou j'espere etre arrivé sous deux a trois mois au plus tard./.
~~de Bourgogne mon ancienne patrie.~~

Chapitre 11.eme
continuation de l'histoire de Dubois.
histoire de Ferdinand.

Van Espen recut la lettre de Dubois avant que celui ci eut abordé les cotes de France. il ne manque pas de lui adresser à la résidence indiquée une réponse des plus amicales, qui terminoit en lui annonçant la mort de Nelson tué dans une affaire avec les irlandois. Dubois ne fut point attendre à son ami la continuation de ses memoires et la lui envoya en ces termes.

J'avois payé mon passage sur le navire l'amitié de Bordeaux commandé par le capitaine Mignot. j'esperois profiter de quinze ou vingt jours pendant lesquels ce navire seroit encore en rade pour tirer partie de ma petite fortune et le convertir en denrées coloniales que j'aurois emportées avec moi, mais les circonstances subsequentes ne me le permirent point, je commencai d'abord par passer quelques nuits à l'arrangement des papiers d'arpentage et des titres en dépot chez moi, que je remis au greffe de Jacmel. je retournai

ensuite à mon entrepôt des Cayes pour y faire quelque disposition de bienveillance rélativement à ceux de mes nègres qui se trouvoient assez civilisés pour être libres et je revins enfin au port de jacmel ou je devois m'embarquer, à peine fus je arrivé dans la ville que l'on frappa à toutes les portes en criant „alerte aux armes; des „compagnies de Mulatres armés descendent „de la montagne par des chemins détournés „et suspects. — le Maitre de la maison ou j'étois me dit, ~~Monsieur vous n'êtes pas obligé de vous battre pour nous~~ alors que n'étant, n'étant pas de la garde nationale du district, ~~et vous êtes bien le maître de rester à la Maison~~ je pouvois rester tranquille dans sa maison. je l'eusse certainement préféré, ~~car je ne savois pas avec qui, ni pourquoi j'allois me battre. il étoit d'ailleurs nuit, et j'étois très fatigué de mes précédentes veilles.~~ Mais le point d'honneur francois me fit prendre un fusil un sabre et marcher avec les autres. on nous posta contre une église élevée sur un tertre qui empêchoit qu'on put nous surprendre par derrière, et comme je me trouvois au troisieme Rang, je m'assis sur un talus qui formoit le sous-bassement des.

murs de l'église. Cette situation et ma fatigue m'y endormirent au bout d'une demi heure pendant laquelle on entendoit des patrouilles à la découverte. il y eut ensuite quelques coups de fusils, nos colonnes s'ébranlèrent sans faire attention à moi et je restai si bien assoupi quoique dans la même place quoique en rêvant Mousquèterie et combats que je ne me réveillai qu'au point du jour lorsque tout fut fini.

Dès le lendemain je tombai malade, une fièvre accompagné de dégouts, de sueurs extraordinaires et d'un affaissement total me força de me mettre au lit où je restai sans connaissance pendant quinze à seize jours. tous mes projets d'arrangement d'affaires furent ainsi rompus et je trouvai à peine un moment assez calme pour vendre à la hâte et à bas prix mon habitation de Jeste. je donnai pour tout le reste un pouvoir spécial au procureur Bourgeois mon ancien ami. Malheureusement le négociant à qui je vendois mon habitation pour vingt comptables livres ne put m'en payer qu'une petite partie et préféra de me signer un effet de commerce pour le restant.

Le Surplus de mes propriétés en maisons meubles, animaux et surtout en actifs valoit encore près de quarante mille francs indépendamment de ce que je voulois laisser au Roi et l'intacte probité de mon fondé de pouvoir ne répondoit de Soi empressement à me faire des envois en France.

Je prévoyois il est vrai bien des possibilités des orages, pendant les courts intervalles de raison que me laissoit la maladie, mais je n'en persistai que plus fort à vouloir m'embarquer. mon nègre domestique m'avertit lorsque le navire fut prêt à mettre à la Voile et je m'y fis porter (le 26 juillet 1791.) dans un état d'après lequel on croyoit que la mer seroit bientôt ma Sépulture. les règles établies dans les antilles ne permettoient pas alors de conduire aucune personne de couleur en France, Sans quoi j'aurois amené le nègre Silvestre, C'est le nom de celui qui m'avoit montré le plus d'attachement et de zèle. mon ancienne ménagere étoit dans le même cas, et craignoit d'ailleurs de ne pas pouvoir supporter le changement de climat, de Sorte que je lui abandonnai l'usufruit d'un petit établissement aux cayes de

Jacquel, je fis aussi quelques avantages manuels à Silvestre que je laissai sous la protection d'une dame nommée de Launay qui m'avoit toujours témoigné de l'amitié. je n'avois donc personne pour me donner les soins particuliers qu'exigeoit mon extrême foiblesse. Mais le capitaine eut la bonté de faire placer mon lit à coté de celui du médecin qui logeoit ainsi que moi dans la grande chambre; et je fus à portée de recevoir de lui tous les Secours qui m'étoient nécessaires. la révolution physique connue Sous le nom de mal de mer me fut aussi très avantageuse et la Secousse qu'elle donna à mes humeurs totalement dérangées Servit je crois à les remettre en équilibre; quoiqu'il en Soit je ne tardai pas à voir tous mes compagnons de voyage assaillis par les maux de cœur que le roulis du navire et l'air Salin occasionnent presque toujours dans les commencemens des traversées; et par un effet tout contraire j'éprouvai de mon coté un mieux être Si Sensible que je fus bientôt en état de Soigner moi même le médecin et tous les autres.

Cependant le mal de mer se passa et notre capitaine qui étoit un peu gourmand nous fit faire aussi bonne chère qu'on pourroit l'avoir à terre. il avoit embarqué outre les provisions ordinaires de vin, de salaison et de biscuit ou pain desseché, de la bonne farine, huit veaux, quatre énormes cochons, cent poules, cinquante canards, et une vingtaine de dindes. il nous fesoit fournir habituellement du pain frais et fort souvent des patisseries, du caffé et de la liqueur, en un mot ne fesant que dormir, jouer ou manger, nous menions véritablement une vie de chanoines. les vents semblèrent aussi pendant près de deux mois vouloir nous servir à notre gré, mais lorsque nous n'étions plus qu'à quatre cents lieues de France, un orage impétueux venant de l'est nous fit dériver de notre route. souvent même il nous força de rétrograder malgré tous les efforts que l'on fesoit pour se soutenir à peu près au même point en courant des bordées, c'est à dire en allant tantôt au nord, tantôt au sud, plutôt que de

rétrograder à l'ouest, ce qui nous eut ramené vers la grande terre d'amérique. peu après le vent tourna nord avec encore plus de force et nous conduisit jusqu'à la hauteur de cadix. il devint ensuite sud et nous força de remonter jusqu'aux côtes d'angleterre en acquérant chaque jour un tel dégré de violence que notre bâtiment froissé entre les lames et le vent s'ouvrait et prenait l'eau de toutes parts. le naufrage d'un autre navire enfoncé sous nos yeux nous présageait le sort dont nous étions menacés. le capitaine me prenant à part me dit qu'il n'y avoit plus d'espoir de résister à la tempête, mais qu'au lieu d'épuiser sans profit l'equipage et les passagers il falloit au contraire les rapurer par une bonne contenance et que lorsque le grand mât s'enfoncerait dans la mer, je n'avois qu'à venir boire avec lui dans sa chambre une pinte de Rum, qu'alors nous ne sentirions ni l'un ni l'autre, les horreurs de la mort. je le remerciai de ses offres consolantes en lui promettant de les accepter au besoin, et nous sortîmes

ensemble, affectant de parler d'histoires de filles et autres bagatelles. en effet le découragement qu'une conduite différente eut inspiré aux matelots ne pouvoit que hâter notre perte en les empêchant de travailler avec cette activité que la seule espérance peut soutenir; tandis qu'aussi longtems qu'ils voyoient le capitaine sans effroi, ils n'en avoient point eux mêmes. cela n'empêchoit pas que toutes les fois qu'on pouvoit appercevoir de loin d'autres navires, on ne leur demandât du secours en faisant tirer le canon et levant le pavillon noué en signe de détresse, sauf à faire croire alors aux femmes passagères que c'étoit pour avertir que bientôt on verroit terre. Mais elles étoient trop mal à l'aise pour se livrer à la moindre joye. Les cabinets d'aisance étant tous submergés parceque l'eau de la mer y entroit malgré leur élévation elles n'osoient pas se fier à une corde comme les hommes pour aller satisfaire en dehors du navire à leurs besoins naturels. elles les retenoient donc et ne pouvoient que se trouver très incommodées, celles qui essaioient

de s'asseoir sur un vase ordinaire, rouloient souvent avec leur siége d'un coté de la grande chambre a l'autre par les tangages ou mouvemens du navire. des vagues amoncelées les noyoient d'autrefois, lorsqu'elles se hazardoient à monter sur le pont. on ne pouvoit plus conserver de feu ni faire de cuisine et le timonier lui même étoit obligé d'avoir des taquets autour des pieds et des cordages autour du corps pour n'être pas emporté par les flots pendant qu'il tenoit la roue du gouvernail.

Telle étoit la position critique que nous avions a souffrir, et qui dura plus de quinze jours. le Capitaine me disoit quelquefois que si le vent continuoit nous étions nécessairement perdus, que si au contraire il cessoit tout d'un coup, on couroit encore les mêmes risques à cause de l'agitation des vagues qui alors disloqueroient le navire sans qu'on put contrebalancer leur violence par la manœuvre des voiles combinée avec celle du gouvernail, et il m'assuroit que nous ne tarderions pas longtems à boire l'onde amère, a moins qu'une pluye immense.

et tombant comme par secousse vint abattre tout à la fois et la furie des vagues et l'impétuosité du vent. Cet événement inattendu eut heureusement lieu. un déluge d'eau tomba pendant la nuit et le lendemain des vents favorables venant de l'ouest et du nord succédèrent aux affreux orages qui nous avoient si cruellement ballotté. huit jours après nous apperçûmes une tour éclairée d'un grand feu qui ne pouvoit être que le phare de l'isle d'oléron, ou celui de Cordouan près Bordeaux. mais depuis longtems nous n'avions pas pu calculer notre route avec précision; et il étoit cependant essentiel de ne pas se tromper: car la tour d'oléron indiquoit des écueils qu'il falloit éviter en passant à droite et celle de Cordouan indiquoit d'autres écueils non moins dangereux qu'il falloit éviter en passant à gauche. la dessus on consulta les cartes qui désignent la profondeur de l'eau et la différence des fonds dans ces deux endroits. on jetta souvent la sonde, on calcula aussi l'heure de la marée montante dans chacun des deux ports, et il fut vérifié comme je l'avois

présumé moi même par d'autres motifs, que nous étions près de la tour de Cordouan. nous manœuvrâmes en conséquence, et déja nous voyions distinctement les terres de Rohian près l'embouchure de la gironde lorsqu'un calme perfide nous surprit et nous exposa au nouveau risque d'être entraînés par les courants. Vainement tirâmes nous les coups de canon d'usage pour appeller un pilote côtier. aucun ne put venir parce que ~~qu'il entroit alors~~ vingt cinq autres batimens ~~qui~~ occupoient tous les pilotes. un très petit vent se fit cependant sentir vers le soir. toutes les voiles furent étalées et nous entrâmes enfin dans la rade de Rohian. C'étoit un spectacle interressant que de voir les changemens opérés sur toutes les phisionomies. les femmes elles mêmes oubliant leur répugnance pour les barbes hérissées et les habits goudronés des matelots. les embrassoient avec des transports de joye qui ne sont comparables qu'a ceux d'un amant qui revoit sa maitresse la plus chère. Véritablement il étoit tems d'arriver; car indépendamment des dangers que nous avions courus, nous

n'avions plus ni pain ni viande, ni vin ni eau. Cette pénurie de subsistances jointe à l'empressement de toucher comme l'on dit l'heureux planches des vaches détermina bientôt tous les passagers à se faire descendre à l'auberge de Robian où nous payames chacun 3 francs pour n'avoir ni à coucher ni à manger, parcequ'il y avoit trop de personnes débarquées des différens navires qui faisoient la même route. mais nous nous étions si contents d'être à terre que nous prodiguames sans regret notre argent et achetames en profusion des pêches, des raisins et de la salade dont nous n'imaginions pas pouvoir jamais nous rassasier. Cependant il fallut profiter de la marée montante pour se rendre à Bordeaux, et le trajet étoit encore trop long pour le faire à pied. il n'y avoit d'ailleurs plus les mêmes risques à courir. ainsi nous confiames de nouveau notre existence aux flots de la mer, car c'est elle qui lors de son plus monte avec rapidité au milieu de la Gironde dont elle fait écarter les eaux qui descendent par les côtés

et élargissent par conséquent le lit de cette rivière ou plutôt de ce fleuve, de manière à lui donner près d'une lieue d'étendue à son embouchure.

Le 27. 7bre 1791. fut le jour de notre arrivée à Bordeaux, ville superbe dont le port ceintré en forme de fer à cheval, offre les édifices les plus riches les plus majestueux. j'y restai quelques jours pour faire constater mon débarquement par le commissaire de la marine et fixer ainsi l'année pendant laquelle le gouvernement de St Domingue ne pouvoit me nommer à mes emplois que par intérim suivant le congé qui m'avoit été délivré. j'y touchai le montant d'une lettre de change que j'avois sur un négociant nommé De Lorte et je pris enfin la diligence de terre pour me rendre à Dôle lieu de ma naissance, où j'arrivai le sept octobre suivant, après avoir eu à Paris le désagrément d'apprendre la mort de M. de B. xx. et l'émigration d'une foule d'autres personnes que j'y avois autrefois connues.

Dès le commencement de mon séjour à Dôle, j'y fus nommé procureur

de la commune et ne prévoyant pas combien les secousses inséparables des revolutions pouvoient rendre mon état pénible. j'en remplissois les fonctions avec un zèle préjudiciable à tous mes autres interets. bientot ~~les~~ differentes fonctions ~~qui ont regné tour à tour~~, ont cherché tout l'une après l'autre à me comprendre parmi leurs victimes; et si je n'entre pas ici dans le détail de ~~ces differentes~~ toutes les atrocités, C'est que leur souvenir rouvriroit trop violemment ~~les~~ des playes ~~cruelles faites à ma sensibilité~~ encore mal cicatrisées et que le fiel de la haine entreroit peut être dans mon coeur ~~si je m'appesantissois sur les maux sans nombre et sans mesure que tous les partis m'ont fait éprouver~~. un Gouvernement meilleur m'inspire à présent plus de sécurité et ~~de~~ mon âge plus avancé me permettant de vivre obscur, avec l'aimable compagne que j'ai enfin choisie, je trouve dans ~~cette douce union~~ ma vie et cette obscurité même quelque ~~dedommagement de~~ adoucissement a mes infortunes. je crois donc être à la fin des mémoires de ma vie, mais non encore à celle de la correspondance que je me plairai toujours à entretenir avec un véritable

ami. Du reste comme tout ce qui me concerne ~~peut~~ interesse ~~s~~ son coeur, sans avoir rien d'amusant pour les personnes qui l'entourent, c'est pour ses aimables filles que je vais ~~[illegible]~~ copier ~~ici l'histoire d'un~~ un premier essai de litterature de ma jeune épouse ~~jeune homme dont les [illegible]~~ ~~C'est une historiette [illegible]~~ ~~[illegible]~~ que des âmes sensibles comme les leurs trouveront ~~à Bordeaux [illegible]~~ ~~[illegible]~~ cette historiette interessante.

histoire de Ferdinand.

Mathurine Germain étoit depuis longtems veuve, et ne possédoit pour tous biens qu'une vache, quelques moutons et son fils Ferdinand dans lequel elle se plaisoit à retrouver l'image du mari, qu'elle avoit perdu. Ce fils avoit toujours aimé sa mère autant qu'il en étoit aimé. un jour il entendit les domestiques d'un riche voisin, nommé Mr. de Louviers, raconter entr'eux qu'il y avoit chez leur Maître, un ami prêt à partir pour l'amérique; que c'étoit là un bon païs où le travail se payoit si chèrement que tous ceux qui y alloient étoient surs d'en revenir riches. Ce discours fit naître au bon Ferdinand l'envie d'entreprendre le voyage pour en

apporteroit tous les profits à Sa mère. Mais cette mère voudra-t-elle y consentir, et n'alloit-il pas pour un tems la priver du produit de son travail? tout cela étoit embarrassant. Cependant ayant réfléchi qu'il pouvoit lui cacher son départ et qu'elle dépensoit beaucoup plus pour lui que pour elle, il se présenta sur le champ chez M.r de Louviers pour le prier d'interposer ses bons offices auprès de M.r de Sacy C'est le nom de celui qui devoit bientôt s'embarquer et qui avoit précisément besoin d'un homme de confiance pour l'accompagner.

Ainsi la chose fut bientôt arrangée et Ferdinand eut l'ordre de se tenir prêt pour le lendemain matin. il en étoit au comble de la joye. Mais à peine fut il rentré dans l'humble chaumière que sa mère habitoit, qu'il ne put retenir ses larmes et ses sanglots. quoi se disoit il en lui même j'ai obtenu tout ce que je demande et je suis malheureux. M.r de Louviers ne m'a-t-il pas promis de prendre soin de ma mère, et dois je m'affliger autant lorsque je ne la quitte que pour la rendre plus heureuse? bientôt la bonne malheureuse revint avec le petit troupeau qu'elle

ramenoit des champs et servit le souper frugal qu'ils avoient coutume de faire ensemble. Ferdinand ne put manger et prétexta beaucoup de fatigues pour se retirer dans sa chambre; il en étoit bien car sa douleur étoit prête à trahir son secret. Il passa la nuit la plus agitée, et au point du jour il se rendit avec son petit paquet de hardes à la porte de la maison où logeoit Mr. de Sevy. celui qui désiroit de partir de bon matin fut enchanté de cette ponctualité; et Mr. Louviers qui avoit véritablement de l'estime pour Ferdinand lui réitera la promesse qu'il lui avoit déja faite d'aller lui même chez Mathurine, la prévenir qu'un fils qui ne la quittoit que pour la mieux servir auroit eu le cœur trop déchiré en lui faisant ses adieux; il y fut en effet, il l'assura que ce fils seroit plutôt l'ami que le serviteur de Mr. de Sevy, qu'il ne tarderoit pas à revenir lui apporter de l'aisance pour ses vieux jours; et que lui même y pourvoiroit en attendant. enfin il la consola autant qu'il est possible de consoler une mère.

Pendant cet intervalle nos voyageurs étoient partis et peu de jours leurs

suffirent pour arriver à Bordeaux où ils s'embarquèrent. Mr. de Seey découvroit tous les jours de nouvelles qualités dans le jeune Ferdinand. il prit plaisir à lui donner différentes instructions pendant la traversée et lorsqu'ils furent arrivés à la Guadeloupe qui étoit le terme de leurs voyages, il lui fit perfectionner son écriture et apprendre le calcul. une année s'écoula ainsi pendant laquelle Ferdinand écrivit les plus jolies lettres à Mr. de Louviers et à Mathurine. il s'y félicitoit de son sort ainsi que de la générosité de son maître devenu son protecteur et son ami. Comme Mr. de Seey n'avoit fait le voyage de la guadeloupe que pour y recueillir une succession dont les recouvremens furent achevés au bout d'un an. il se hâta dès lors de tout préparer pour son retour. Déja son passage ainsi que celui de Ferdinand étoit payés et le navire alloit mettre à la voile, lorsqu'il se rappella d'avoir laissé dans son auberge une montre qu'il chérissoit parce qu'elle lui venoit de l'épouse adorée qu'il alloit rejoindre. Mais ne voulant pas faire attendre la chaloupe qui était venue le chercher pour le conduire à Bord, il y entra au du Navire

se contentant d'exprimer ~~tous ses~~ hautement son regrets
ferdinand ~~apperçevant que beaucoup d'autres~~ voyant que deux ou trois autres
passagers n'étoient pas encore embarqués
crut avoir le tems de courir jusqu'à l'auberge.
Malheureusement une fille qui avoit pris
la clef de la chambre étoit absente, il
fallut attendre son retour et ce fut en vain
qu'après avoir trouvé la montre, ce zélé
jeune homme courut de nouveau ou
plutôt vola jusques aux bords de la mer.
la chaloupe n'y étoit déja plus, et le
navire étoit si loin qu'aucun batetiers
ne voulurent entreprendre de l'y conduire.
il est impossible de peindre le chagrin
qu'il eut alors. qu'on se le représente
immobile et absorbé dans les plus tristes
réfléxions. D'abord il crut que son maître
l'avoit abandonné. puis il songea avec
plus de raison que peut être M.r de Scey
avoit oublié son absence, ou que le
capitaine du navire s'étoit impatienté
d'une attente trop longue. Cependant
qu'alloit-il devenir? sa malle étoit à
bord, et tout ce qui pouvoit consoler ce
bon fils, c'est qu'elle étoit adressée à sa
mère. quant à la montre qu'il possédoit,
c'étoit pour lui un dépot trop sacré

les soins qu'ce Mr. de Secy avoit pris de son instruction le mettoient heureusement en etat de travailler chez quelque négociant. C'étoit la le meilleur parti qu'il put prendre, et se rappellant tout le bien qu'il avoit entendu dire d'un commercant alors veuf et nommé Dunand, il fut le trouver avec confiance.

Mr. Dunand consentit à lui donner du Travail, en lui disant que la saison qu'on nomme l'hivernage ne permettoit pas d'expédier beaucoup de navires pour france, et que même il étoit inquiet de ne pas voir arriver une fille unique et tendrement chérie qu'il attendoit de jour en jour. Cette demoiselle élevée dans un couvent de Bordeaux avoit depuis longtems annoncé son retour à son père qui lui avoit permis d'amener avec elle une intime amie parfaitement elevée, mais orpheline et sans fortune. l'inquiétude de Mr. Dunand ne fut pas de longue durée. le navire qui portoit sa fille et son amie Adélaïde arriva dés le lendemain à bon port. ce fut ~~alors~~ une joye générale et indicible ~~dans toute la maison. le bon~~ que de le bon ferdinand ~~croyoit~~ crut d'abord ne ~~la~~ partager

que pas attachement pour Son Maître. Son intelligence se surpassa dans les différentes fêtes qui eurent lieu, et il eut volontiers oublié tous ses autres devoirs pour ne songer qu'aux moyens de procurer plus d'agrémens à l'aimable Sophie, c'étoit le nom de la fille de M. Dumand. ayant cependant appris que le même navire ne tarderoit pas à faire voile pour France, il crut devoir en profiter pour aller rendre à sa mère le repos qu'elle avoit sûrement perdu en apprenant les événemens dont on étoit de la rendre compte. M. Dumand ne put qu'applaudir à ce dessein. il fit part à sa fille de tout ce que Ferdinand lui avoit dit à lui même. Mais celle ci trompée par son propre Coeur, répondit à son père que la malle de Ferdinand mise à l'adresse de Mathurine devoit avoir assez pour soulager les plus pressans besoins, de cette mère, qu'il ne s'agissoit donc plus que de calmer ses inquiétudes, et que pour cela une seule lettre suffiroit, qu'enfin la saison n'étoit pas assez favorable, et que Ferdinand pourroit aussi bien partir deux ou trois mois plus tard. M. Dumand joignit ses instances aux siennes,

qu'un amour naissant devoit d'inspirer à
Sa fille, et Ferdinand ne sachant que
répondre à tant de marques de bonté consentit
pour cette fois à se contenter d'écrire. Les
deux amans ceux ou voit déjà qu'ils s'aimoient
sans le savoir eurent donc encore mieux
le désir de se voir et de se connoître, mais
mais aveugles ne furent faits ni d'une part
ni d'autres et si les yeux d'amour ne furent
jamais mieux ouverts, jamais aussi ils ne
furent moins déclarés.

Dirai-je ici les chagrins de Mme. de
Sercy qui ne ramenoit point son fils à sa
mère? Parlerai-je des douleurs de cette
tendre mère qui regrettoit d'autant plus
son fils que toujours il avoit paru n'agir et
ne sentir que pour elle. Ces douleurs
furent heureusement adoucies par la
lettre datée de la maison de M. Dumont,
lettre qui lui recommandoit spécialement
de regarder comme à elle tout ce qui étoit
dans la malle à son adresse et qui lui
donnoit encore l'espoir plus doux d'une
réunion prochaine. On pense bien que
Ferdinand n'avoit pas manqué non plus
d'écrire à Mme. de Sercy. Mais il déclaroit
vouloir être lui même porteur de la

montre qui avoit occasionné leurs chagrins.

Cependant le souffle du zéphire succédoit à celui de Borée, et les tendres fleurs du printems remplacoient en europe les glacons désagréables de l'hyver, lorsque le navire qui avoit conduit Mr. de Scey en france, fit encore un voyage en Amérique. le capitaine qui correspondoit avec Mr. de Scey en avoit reçu la priere expresse de ramener ferdinand. il étoit chargé de lui remettre les lettres les plus pressantes, et il les porta lui même lors de son débarquement à la Guadeloupe. ferdinand sentit qu'il falloit profiter d'une occasion aussi avantageuse pour s'arracher d'un lieu ou il nourrissoit un amour sans espoir. il promit au capitaine de partir avec lui, le priant seulement de ne pas s'en expliquer avec Mr. Dunand. il eût voulu que ce départ put avoir lieu tout de suite pour être moins longtems en proie aux combats intérieurs de son amour et de sa vertu. Mais il falloit attendre un mois dont chaque partie restante lui paroissoit un siecle pendant que chaque partie écoulée ne lui sembloit qu'un instant. Enfin le moment si désiré et en même tems si

redoute arriva. une lettre très courte laissée pour Mr. Durand, devoit lui exprimer la reconnoissance de Ferdinand et les précautions avoient été prises pour qu'il ne la reçut que lorsque le Vaisseau seroit déja en pleine mer.

Voila donc Ferdinand parti pour France et laissant la moitié de Son Coeur dans l'Isle de la Guadeloupe. Pendant que le Vaisseau fend la plaine liquide, retournons un moment auprès de Sophie.

Quoique au Sein de Son père et de Son amie, cette interessante fille éprouvoit dans Son ame le vide le plus cruel. elle dessechoit comme une fleur coupée par le fer tranchant de faucheur: bien sure d'aimer Ferdinand et d'en être aimée, elle ne pouvoit qu'applaudir à la résolution courageuse qu'il avoit prise de S'éloigner de Ses charmes. - Mais Son coeur apresé par les tourmens de l'inquiétude et de l'absence, avoit besoin de S'épancher, et adelaïde étoit la Seule personne à qui elle put confier Son amour et Ses chagrins. Ferdinand de Son coté n'avoit de consolation que dans l'espoir de revoir bientot la mère, et cet espoir même ne tarda pas à lui être

ravi, à peine le navire a dépassé la ligne brulante et celle que la nature semble avoir tracée au milieu des mers pour séparer les deux hémisphères qu'un vent impétueux force de plier toutes les voiles. Ses sifflements prolongés empêchent d'entendre les cris des matelots ni le bruit des cordages, ni les craquements affreux des planches qui s'entrouvent. Bientôt les ondes s'élevent à la hauteur des montagnes, leur écume étincelante et les coups redoublés d'un effrayant tonnère semblent les avant-coureurs d'une destruction prochaine. Les matelots pâlissent, tremblent sans se reconnoissent qu'à la lueur des éclairs. enfin les vagues amoncelées s'élevent et tombent avec un tel poids que le navire est submergé. Ferdinand quoique courageux éprouve pendant quelques minutes tout l'accablement du désespoir. Mais tout à coup l'idée de sa mère vient lui donner une force nouvelle. il s'empare de deux tonneaux vides et les attache l'un à l'autre, ainsi qu'il venoit de le voir faire au capitaine, car une si grande foule de matelots s'étoient déjà emparé de la chaloupe

qu'il étoit impossible qu'elle put contenir plus de monde. „ S'il vous survient „ quelques secours lui crie Ferdinand et „ que vous voyiez Mr. de Sevy, dites lui „ que sa montre est maintenant attachée „ contre mon coeur. quant à ma mère . . . à ces mots un coup de vague les sépare. Ferdinand est poussé vers un courant qui l'entraine avec force sur les bords d'une île à lui inconnue, Mais qu'il a su depuis être une des petites Bermudes. des secours généreux lui furent prodigués par les anglois habitans de cet île et le gouverneur lui même lui donna l'hospitalité. Ce Gouverneur savoit un peu de françois et vouloit en apprendre davantage. Ce fut là son premier motif. l'amitié qu'il prit pour son malheureux hôte l'engagea ensuite à le garder aussi longtems qu'il lui seroit possible. Ferdinand absorbé par le sentiment de ses malheurs n'aspiroit qu'au moment d'obtenir un passage. Mais ce ne fut qu'après dix huit mois entiers que le gouverneur consentit à le laisser partir sur un vaisseau qui feroit voile pour France.

Ce ne fut pas sans l'avoir comblé de

Présens, parmi lesquels étoient trois fortes boîtes remplies, l'une de perles, l'autre d'ambre gris, et l'autre de cochenille, cette fortune étoit immense pour Ferdinand ainsi que pour sa mère. Son seul chagrin étoit alors de ne pouvoir la partager avec Sophie.

Cette sincère amante n'avoit voulu pendant dix ans, accepter aucun des riches partis qui s'étoient présentés, et au bout de ce tems son père déjà vieux avoit payé le dernier tribut à la nature. Sophie restée seule et maîtresse de son bien ne tarda pas à le vendre pour retourner en France avec son inséparable adelaïde. Son projet étoit alors de passer le reste de ses jours chez une tante dont la demeure n'étoit pas éloignée de celle de Mr. de Secy. Leur navigation fut heureuse et après les premiers embrassemens faits à sa tante, celle ci la conduisit chez son voisin Mr. de Secy. La conversation se tourna d'abord aux complimens agréables et mutuels qui se font en pareil cas; ensuite Mr. de Secy parla des voyages de son oncle, des désastres de Ferdinand et surtout de son naufrage

présumé, ajoutant que le capitaine du navire ayant réussi à se sauver, n'avoit pu avoir aucunes nouvelles de ce malheureux passager qu'il croyoit englouti dans les flots. Mr. de Scey ajouta que ce détail devoit rester inconnu a la pauvre mère Germain à laquelle on s'efforcoit toujours de donner quelqu'espoir. Cette conversation avoit plusieurs fois fait pâlir Sophie. Sa chère adélaïde s'en étoit apperçu et ne sçavoit elle même quelle contenance prendre lorsque Sophie recouvrant ses forces et versant un torrent de larmes dit à sa tante, ainsi qu'a Mr et Mde. de Scey que son sort étoit dorénavant fixé, qu'elle avoit aimé, qu'elle aimeroit toujours Ferdinand et qu'elle vouloit tenir lieu de ce fils à la mère Germain; nos larmes mêlées ajouta-t-elle me seront plus douces que la contrainte à laquelle tout autre société me forceroit, mon parti est pris et je vous supplie de m'indiquer sa demeure; vainement voulu-t-on l'en détourner; Adélaïde étoit du même avis que son amie et protestoit qu'elle ne s'en separroit jamais, de sorte que M. de Scey put à peine obtenir de Sophie le délai nécessaire pour acquerir une maison

contigüe à celle de Catherine Germain dont le logement n'étoit pas suffisant pour sa commode. Comme Sophie étoit riche le marché fut bientôt conclu. La communication entre les deux maisons fut établie. Celle de la Veuve Germain fut un peu reparée, et le petit jardin qu'elle cultivoit de ses mains habiles prit aussi une forme nouvelle.

La première entrevue ne put qu'étonner la Veuve Germain. je veux lui disoit Sophie être aujourd'hui votre fille et vous aider à supporter plus doucement l'absence d'une fille qui j'aimois autant que vous pouvez l'aimer. Mon Cœur me dit que nous le reverrons, et dans quelque endroit qu'un destin contraire le retienne je sais que son plus grand empressement est de revenir où est sa mère.

Cependant Sophie ne partageoit pas une illusion si flateuse, et lorsqu'elle étoit seule avec adélaïde, elle laissoit assez voir que toute espérance étoit bannie de son cœur. Sa tante ainsi que M. et Mde de Sercy avoient cru devoir la laisser agir à son gré dans les premiers moments de sa douleur. elle en recevoit souvent les visites avec amenité quoiqu'avec un air de

tristesse qui ne la rendoit que plus intéressante.
Mde de Scey projetta de la mieux distraire
en lui présentant un neveu singulièrement
aimable et déjà parvenu à l'âge de faire
un établissement. Le jeune homme admira
Sophie, la vit souvent avec enthousiasme,
mais son cœur éprouvoit un penchant plus
fort vers Adelaïde. Cette incomparable amie,
quoique frappée du même trait auroit voulu
se le dissimuler à elle même et le dissimuloit
à Sophie pour ne pas lui rappeller de douloureux
souvenirs. L'œil percant de l'amitié pénétra
cependant son secret. je sais lui dit un
jour Sophie tout ce que tu veux me cacher.
il ne tient qu'à toi d'être heureuse, et le
sentiment de ta félicité ne pourra qu'alléger
mes propres peines. regarde ma fortune
comme la tienne, et si les parens du jeune
de Scey ne désapprouvent pas l'union
avec lui, sois sure que je mettrai mon
bonheur à y contribuer — non répartit
Adelaïde, je ne pourrai jamais éprouver
une joye pure, tant que ma Sophie
sera livrée à la douleur et aux larmes.
lorsque tout sera changé comme je
le désire, hélas! sans l'espérer, lorsque
tout ami nous sera rendu, j'avoue

qu'alors je pourrai donner quelqu'espérance à celui que tu protéges, jusqu'à ce temps je ne veux connoître ni amour, ni hyménée. Mon parti est pris et ma constance en amitié égalera ta constance en amour.

Sophie connoissoit adélaïde et sure que le sentiment qu'elle venoit de prononcer étoit une résolution irrévocable. elle en prévint elle même le jeune de Sercy, lorsqu'il vint lui avouer que ses parens ne désapprouvoient point ses vœux. — Ni n'importe lui dit Sophie je sais qu'adélaïde qui vous aime ne vous refusera jamais jusqu'à ce que son amie soit heureuse, ou morte. je crois que vous attendrez peu cette dernière alternative. le jeune de Sercy se contenta dès lors de montrer son amour dans toute sa conduite, et lorsque malgré lui son cœur étoit prêt à voler sur ses lèvres, il proposoit une promenade au jardin de Mathurine; là il manioit lui même et la pêle et la pioche; il s'occupoit à retourner les planches ou à semer pendant qu'adélaïde et Sophie s'amusoient à sarcler. Ces moments de distraction convenoient à leur

Situations respectives, et Mathurine en voyant des êtres aussi intéressans travailler pour elle, se plaire à sa compagnie, enfin tacher de lui faire oublier tous ses maux, ne pouvoit s'empêcher de dire qu'elle n'avoit plus de souhaits à former, hors de revoir son fils.

Ces mois s'étoient ainsi écoulés lorsque Ferdinand heureusement arrivé en France prit la poste pour se rendre plutôt chez sa tendre mère. Son cœur tressaillissoit cependant; il craignoit de ne plus la retrouver, et lorsqu'il fut près de la maison de Mr. de Secy il crut devoir y entrer autant pour lui rendre sa montre que pour s'avoir de lui le reste de son sort. Mr. de Souviers s'y trouvoit, et tous deux ne le reconnurent que lorsque tirant la montre de son sein il dit à Mr. de Secy, le bijou que je vous rapporte vous fera sans doute reconnoître le malheureux Ferdinand. je reviens il est vrai avec quelques sous de la fortune, mais le seul bonheur que j'ai goûté depuis deux ans est celui de vous voir aussi je celui de retrouver également ma mère. Oui répondirent les deux

Messieurs en l'embrassant. nous craignons seulement qu'elle ne meure de joye. le bonheur vous y attend. arrêtés s'écria Mde de Scey en interrompant tout ce qu'ils alloient encore lui dire, ~~et en embrassant elle même ferdinand, nous voulons tout être présents~~ je veux aussi être presente à cette reconnoissance et prévenir les accidens que le bonheur même produit. cet avertissement fut compris; on ne parla plus à ferdinand que de sa mère vers la quelle il fut arrivé bien plus vite sans les égards qu'il devoit à une pareille compagnie. M. de Scey fit entrer ferdinand par la porte du jardin de Mathurine pendant que Mde de Scey et M. de Louviers ainsi que la tante que l'on n'avoit pas oubliée entroient dans la demeure de Sophie. je viens dit-elle à Sophie et à Mathurine qui s'y trouvoit aussi, je viens vous annoncer l'événement le plus heureux, le plus agréable pour moi, pour vous même, enfin un événement tel qu'a moins de revoir ferdinand, vous ne sçauriez éprouver plus de joye: livrez vos cœurs à ce sentiment. joignez y

ce pendant du Courage, car que sais-je?
J'ai voulu vous prévenir, j'ai voulu
être présente, par ce que au milieu de
mon plaisir, la prudence me donne
des craintes. tout à l'heure vous verrez
quelqu'un qui vous expliquera cela
mieux que moi.

Pendant cet intervalle Ferdinand
étonné de la beauté du jardin et de
l'arrangement de la maison de Sa mère
l'attribuait uniquement à la bienfaisance
de Mr. de Sécy ou de Mr. Louviers.
Non lui dit Mr. de Sécy, tout est
l'ouvrage d'une amie de Votre
mère chez qui elle est sans doute,
d'une fille angelique aux pieds de
laquelle vous tomberez en la voyant.
je ne puis vous la nommer, mais
consultez votre Coeur, et en parlant
ainsi tout deux pénétrant dans l'appartement
contigu qui recelait, Mathurine,
Sophie, Sa tante, ainsi que Mr. Delaide
l'aimable neveu, Mr. de Sécy et Mr.
de Louviers.

Ici tous les pinceaux deviennent
insuffisans pour représenter la surprise
et la joye qui privent subitement de

leurs Sens et Mathurine et Sophie
un Seul cri S'est fait entendre ; ah
ciel C'est Ferdinand et déjà elles ont
perdu Ferdinand plus accoutumé aux
fortes émotions ne S'étoit point évanoui
mais tremblant pour les jours de tout
ce qu'il avoit de plus cher, il couroit
incessamment de Sa mère à Sa Sophie,
les recommandoit à Adelaïde, à Mme de
Sercy et ne Vouloit plus vivre Si le ciel
ne les rendoit pas à Ses Vœux. On
parvint enfin à le calmer en lui
faisant voir Sophie dont l'œil égaré,
Se rouvroit à la lumière et Mathurine
qui Semblait Se réveiller en disant d'un
ton de Voix encore foible, oui c'est mon
fils, où est-il ? que je l'embrasse et
que je meure, je mourrai trop contente
alors. madame de Sercy retenant à Son
tour Ferdinand, „enfant modérés Vous,
„dit-elle, et Ménagés des impressions
„trop fortes que j'aurois prévenues, Si
„j'avois eu plus de tems. ne risqués
„pas Votre Bonheur en Voulant trop
„Vite en jouïr. Pendant qu'elle parloit
le Sang de Mathurine commençoit
à circuler avec Ses Veines.

Sophie était entièrement ranimée et il leur fut enfin permis de livrer à des embrassements sans nombre ainsi qu'à toute l'effusion de leur joye. Sophie raconta ses chagrins et ses derniers projets. Ferdinand rendit compte de son naufrage de son long Séjour aux Bermudes, et de ses craintes en arrivant chez Mr. de Sercy. les plus douces larmes coulaient de tous les yeux et Mathurine rajeunie embrassoit tout le monde. le jeune de Sercy lui même en eut sa part, et s'y prêta avec les graces qui lui étoient naturelles. Alors Adelaïde tournant vers lui son œil humide quoique rayonnant de plaisir, lui dit, vous sçavez la parole que j'avois donnée à mon amie, il ne tient qu'à elle d'être heureuse ou plutot elle l'est déjà, et rien ne m'empechera plus de faire mon propre bonheur en acceptant vos vœux. un applaudissement général empecha d'entendre la réponse du jeune amant. Mais les deux mariages furent fixés à un même jour et pour rendre plus pur le plaisir de ce double hyménée on convint de n'y appeller que ceux qui avoient été présens à une Si

heureuse reconnoissance.

Chapitre 12.
contenant beaucoup de détail sur la colonie de S.t Domingue

Van Espen remercia Dubois en son nom
Elles espéroient disoit il que le
et en celui de ses filles, ~~et lui demanda~~
joli enfant qu'on leur avoit fait connoitre auroit encore d'autres freres
~~[illegible] de la part de ses gendres~~
auxquelles elles reservoient tout l'accueil qu'elles desireroient faire a la mere
~~une relation succinte des moeurs~~
elle meme. il ajoutoit que leurs maris en seroient enchantés, mais qu'il leur
~~gouvernement du climat des productions~~
falloit aussi une relation succinte des moeurs du Gouvernement, du Climat des productions
particulieres a S.t Domingue, de son commerce et de sa derniere révolution.

~~Dubois~~ Dubois n'ayant rien a refuser a ce bon viellard ~~Dubois~~ lui fit parvenir la rélation exacte qui va suivre.

L'ile de S.t Domingue peut avoir de 100 à 120. lieues de longueur sur environ 30. lieues de largeur reduite. elle est située à 1800. lieues au sud ouest de la france c'est à dire dans la ligne moyenne d'entre le couchant et le midi, l'air y est généralement aussi chaud pendant toute l'année qu'il pourroit l'être en france pendant les jours les plus chauds de l'été. les pluyes seules le raffraichissent pendant la saison de notre hyver, et

la température agréable du printems, n'y est connüe que vers les sommets d'une haute montagne nommée la Selle qui domine toute la longueur de la partie française, du reste ce païs heureux de n'avoir point de frimats, est sujet non seulement a des ouragans qui s'y manifestent tous les trois ou quatre ans, mais encore à des tremblemens de terre qui se renouvellent a peu près tous les vingt ans. il paroit qu'on peut attribuer la cause de ce dernier phénomene à des volcans souterrains, et l'on à observé auprès du bourg du Dondon un goufre ou trou énorme, dans lequel l'air entre avec un mugissement incroyable, toutes les fois qu'une secousse un peu violente se prépare. Des animeaux, des arbres mêmes ont été entrainés dans ce gouffre par la rapidité du Courant d'air qui les y poussoit et personne n'a encore osé en aller sonder les profondes anfractuosités. C'est le mugissement dont je viens de parler et qui se fait entendre dans toute la Colonie, qui avertit les habitans d'abandonner leurs maisons pour se réfugier dans les plaines ou au moins dans les places publiques, afin d'y éviter les suites

funestes du tremblement qu'il présage.

Les Seules villes du cap françois et de St Marc ont paru jusqu'ici être hors de la ligne des fortes secousses, et ce sont les Seules du païs qui soient bâties comme en france. Partout ailleurs on ne construit qu'en bois et a un Seul étage. Ces précautions jointes aux facilités qu'on trouve à St Domingue pour reparer en peu de tems les plus grandes pertes, font qu'à peine on y calculoit le retour périodique d'un fléau aussi terrible.

Cette ile a porté le nom de taïti et ensuite celui d'hispaniola, lorsque les espagnols l'eurent conquis sur les Indiens, de l'existence desquels il n'y reste plus d'autres vestiges, que quelques ouvrages (de terre cuite) mêlés de paillettes d'or. Comme ce païs offroit dans Sa partie nord-Est des terres plates bien arrosées et qui exigeoient peu de travaux les espagnols avoient laissé entierement déserte toute la partie du Sud ouest qui leur paroissoit trop montagneuse. Cet abandon donna lieu à des corsaires de toutes Sortes de nations de S'y établir et bientot de S'y maintenir malgré

force des armes. S'étant ensuite mis sous la protection de la france qui leur envoya un gouverneur, leur etablissement acquît une telle consistance que les deux couronnes traiterent ensemble, et convinrent enfin que la rivierre du Massacre qui court indéfiniment du sud au nord et celles des anses à pitres qui court du nord au sud serviroient de limites respectives. Il y eût même des bornes plantées le long de ces rivierres, sauf quelques erreurs rélatives à celle des anses à pitre qui paroit avoir été méconnue à dessein vers le milieu de son cours. Mais à présent toute l'ile est censée appartenir à la france en vertu d'un traité conclu avec l'espagne.

En general presque toutes les rivieres de la partie ci devant francaise descendent du sommet des montagnes avec une rapidité qui en fait de véritables torrens, et ~~dans lesquels~~ les tremblemens de terre y ont souvent ouvert des entonnoirs dans lesquels leurs eaux se perdent en differens endroits, leurs écorés ainsi que ceux des plus petites sources et même des ravines sont d'une si grande profondeur que l'accès en est partout

très difficile.

Les chemins de l'intérieur de St Domingue sont également mauvais et l'on ne peut aller en voiture que dans les routes extérieures qui bordent cette colonie à peu de distance de la mer: encore faut-il excepter toute la partie escarpée qui se trouve entre le quartier de Jacmel et la rivière des anses à pitre.

Les bois de Services et les arbres fruitiers les plus remarquables sont l'acoumat, le Gayac, le bois de fer, le bois chandelle, l'acajou, le campêche, le Mauglier, le Mapou, le Manceniller, le palmiste, le cocotier, le goyavier, le chapotillier, le pommier d'accajou, l'abricotier, le Bruguolier, l'avocatier, le Citronnier et l'oranger.

Les plantes et racines servant à la nourriture consistent principalement, dans le Manioc ligname, les bananes, les patates et le maïs.

enfin les productions commerciales sont le Sucre, le taffiat, le caffé, l'indigo, le coton, le tabac, la Vanille et le cacao.

Quant au blé, au chanvre et au vin

que la terre des iles françaises de l'amérique pourroit produire en ~~grande~~ abondance, on n'a jamais songé à y établir ~~en grand~~ de pareilles cultures, parcequ'avec les denrées beaucoup plus avantageuse du pais, on pourroit se procurer toutes les autres par la voye du commerce et avoir encore des sommes considerables en retour.

Le motif des grandes dépenses sans un profit assez certain y à fait également renoncer à l'exploitation des mines d'or, de cuivre et de souffre qui s'y trouvent. en éffet la richesse des cultures et les immenses profits du commerce y ont rendu la main d'œuvre si chere qu'aucunes manufactures autres que celle des denrées du pais ne pouvoient s'y établir avec avantage. elles n'étoient d'ailleurs point favorisées par le gouvernement intérieur qui à toujours eu l'instruction de protéger le commerce de la métropole ~~et le débit exclusif des objets qu'elle peut exporter.~~

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur les productions coloniales ~~qui viennent~~ dont j'ai précédemment parlé ~~d'être indiquées~~, parceque beaucoup d'autres voyageurs les ont déja fait connoitre. j'essayerai seulement d'en donner une

idée suffisante d'après mes propres observations.

Paccouma est un bois dur de couleur jaunatre qui sert à faire des meubles et des pieces de construction.

Le gayac est un bois résineux et noirâtre qui sert principalement à faire des poulies et des poteaux à planter en terre, où ils ne pourrissent jamais. Sa gomme sert en médecine.

Le bois de fer ou bois espagnol est encore plus dur et sa Seve est si caustique qu'elle forme une Sorte de Vesicatoire ou de brulure, lorsqu'elle coule Sur la peau de ceux qui le coupent. il est très lourd et également incorruptible.

Le bois chandelle est de couleur aurore et ne pourrit jamais. il brule comme de la cire de laquelle il tient lieu, dans plusieurs occasions.

L'acajou est un bois rougeatre fouvent veiné et quelquefois mouchetté qui sert principalement à faire des meubles et s'employe aussi à la construction.

Le campêche est un bois veiné en rouge et violet qui sert à la teinture et pour sa grande abondance au chauffage. mais il parvient rarement à la hauteur à une grande hauteur.

~~ni à la grosseur des autres arbres dont je viens de parler.~~

Le Manglier est un bois qui sert presque uniquement au chauffage et ne se plait que dans les lagons salés ou dans les bords de la mer. il est rougeatre dans l'intérieur et ses branches qui se recourbent jusqu'à la surface de l'eau y poussent des racines qui atteignent le fond et produisent sous peu de tems une foule d'autres arbres dont l'ensemble enlié par berceaux forme un coup d'oeuil des plus singuliers.

Le Mapon est un bois mou et leger d'une grosseur énorme, et d'une couleur grisatre tirant sur le Brun, on l'employe ordinairement pour faire des canots.

Le Mancenillier est un bois dur, incorruptible d'un rouge tirant sur le brun, et dont les fruits (semblables à de petites pommes) font perir tous ceux qui en mangent sa sève et sa vapeur même sont un poison violent. on en fait cependant des meubles d'autant plus précieux qu'aucun insecte ne peut y pénétrer, mais on ne doit les placer qu'étant très secs, et les ouvriers qui les travaillent sont obligés de se garnir le visage avec des masques fermés de verre dans l'endroit des yeux.

et de Se garnir les mains avec des gants bien épais.

Le bois paluviste est un bois mou dans l'intérieur, mais dont l'écorce est Si polie et Si dure qu'elle Sert à palissader et à faire des règles et d'autres ouvrages qui Se calcineroient au feu plutôt que de Se enflammer, Ses feuilles larges de trois doits, longues de Sept à huit piéds et régulierement espacées le long de la côte qui leur Sert de branche, Sont employées à couvrir les maisons de campagne. La pointe de cet arbre terminée en pirramide est Si tendre qu'on la mange en guise de chou-fleur. elle est aussi délicate et a même le gout plus fin. La Substance moëlleuse de l'intérieur de l'arbre étant pilée, égoutée une liqueur agréable qu'on appelle vin de palme.

Le Cocotier est une arbre assés semblable au paluviste, mais beaucoup plus haut; il porte à la naissance de Ses principales branches des fruits gros comme la tête, garnis d'une écorce filamenteuse Sous laquelle Se trouve une coque noirâtre extremement dure qui renferme le fruit. la premiere écorce pourroit

Service à fabriquer de mauvais cordages. mais ses filaments trop durs et trop grossiers ne voient pas ceux que l'on tire à St Domingue de plusieurs autres bois tels que le bois pitre, le Mahot et le bois d'entette. la coque solide de deux ou trois lignes qui se trouve au dessous de la premiere ecorce du fruit sert dans le païs à faire des tasses oblongues d'un excellent usage. C'est contre les parois de cette seconde enveloppe que se trouve une pulpe plus ou moins épaisse ayant la couleur et le gout de la noisette. au centre de cette pulpe est une liqueur blanche, épaisse et très rafraichissante semblable à de la crême fraiche. chaque cocô en peut tenir ce qui tiendroit dans un verre à boire ordinaire.

Le gojavier porte un fruit rond et plein de graines aigrelettes.

Le chapotillier produit un fruit brun, ovale et du gout de la nefle.

Le pommier d'accajou donne une espece de pomme Molasse filamenteuse et singulierement acqueuse d'un gout acide, excellent, mais de vertu trop astringente. Le fruit de couleur incarnat

et de forme allongée porte au lieu de pédicule ou de queue, une espèce de glaud de la forme d'un rognon, contenant lui même une amande qu'on peut manger étant grillée, mais qui sans cela seroit très corrosive.

L'abricotier (du même païs) donne des fruits d'un jaune foncé et presqu'aussi gros que la tête, mais durs et indigestes.

Le Bruguolier donne des fruits semblables aux cerises rouges les plus grosses.

L'avocatier fournit une espèce de poire butireuse qui a le gout des pistaches. Ce fruit a une peau fort épaisse qui se détache aisément et au lieu de pepins un noyau rond plus gros qu'un jaune d'œuf. Comme il est d'un gout amer et rebutant, les gens du païs lui ont donné le nom de procureur, par opposition à celui d'avocat qu'ils donnent au fruit de l'avocatier.

Quant aux Citronniers et à l'orangers ils sont trop connus, pour que j'en fasse aucune description non plus que de l'arbre à Casse, du Tamarin, et d'une foule d'autres arbres médicinaux.

J'observerai seulement que tous ces arbres viennent en abondance et sans

culture dans les forets de St. Domingue. L'usage est d'y distinguer les bois durs & pao l'écorce mince et les feuilles petites, tandisque les bois mous ont en général l'écorce raboteuse et la feuille plus large.

La famille des plantes de St. Domingue est encore plus étendue et l'on auroit jamais fini si on se bornoit à décrire celles qui servent habituellement à la nourriture, et que dans le pays on appelle des Vivres.

Le Manioc, tient le milieu entre les plantes et les arbustes, sa racine qui est du double plus grosse que les pommes de terre, est remplie d'un suc si dangereux que tout animal qui en auroit mangé périroit sur le champ; cependant on la cultive, on la rape, on la presse, on la dessèche ensuite sur des plaques chaudes et l'on en fait une nourriture fort saine.

L'Igname est une fort grosse racine à chair blanche, sèche et farineuse qui se mange sans autre préparation que d'être cuite à l'eau bouillante, ou grillée sur les charbons. il y a aussi des ignames à chair marbrée en rouge.

Les Cassaves sont des fruits jaunatres en forme de gros saucisses venant par

grouppes ou palles à la sommité d'un arbre mou qu'on nomme le bananier. on peut manger ces fruits crus ou cuits, et l'usage est de les cuire sur le charbon avant qu'ils soient amollis par la maturité. Le bananier, ne donne son fruit qu'une fois. Mais il vient de bouture et s'éleve à toute sa hauteur, dans l'espace d'une année. La figue banane est une variété du même fruit, elle est plus grosse et plus courte, plus fondante et plus parfumée, Mais on ne la répute pas aussi saine. le nom de banane à cochon que l'on donne à une troisieme espèce beaucoup plus grosse que les précédentes, montre seul le peu de cas que l'on en fait. Ce fruit est de la grosseur du poignet sur une longueur de neuf à dix pouces.

Les patates sont de grosses pommes de terre naturellement sucrées. elles se mangent en guise de pain sur presque toutes les tables et leurs tiges rampantes comme celles du mélon servent à la nouriture des chevaux. Elles se reproduisent par boutures, ou tronçons de tiges.

Le Maïs est ce qu'on appelle en France blé de Turquie, il réussit parfaitement bien à St Domingue.

Les productions commerciales de cette île méritent d'obtenir une description plus circonstanciée.

Le Sucre provient de l'expression d'un roseau d'un pouces et demi ou deux pouces au plus de diamètre, plein d'une substance spongieuse et aqueuse. On couche ce roseau en terre et chaque nœud produit une touffe de Cannes à Sucre. Lorsqu'au bout de huit mois elles sont dans leur maturité, on les coupe et on les porte entre plusieurs Cilindres de fonte qui en expriment le jus en l'un contre l'autre en sens contraire qui en expriment le jus. On fait réduire ce jus dans d'immenses chaudières qui le convertissent en un Sirop noir et épais que l'on met ensuite dans des vases de terre en forme conique, posés sur des berceaux qui les soutiennent la pointe en bas. Chacune de ces formes est percé d'un très petit trou qui sert à égoutter les parties hétérogènes du Sucre. On fait précipiter ces parties étrangères et crasseuses avec une lexive composée de Sang de Bœufs, de fumier et de chaux, que l'on répand sur la Superficie du Sirop. Cette opération se renouvelle plusieurs fois pour faire le Sucre blanc ou raffiné, et à chaque fois il faut le refondre et le remettre en forme avec une

autre liqueur.

La distillation des cannes à Sucre écrasées donne le Tafiat, ou l'eau de vie des antilles; et lorsque le Tafiat est fait avec du Sirop, on l'appelle du Rhum. Ces deux liqueurs ne se consomment guère qu'avec les Anglo-américains et les Espagnols.

Le Caffé est le noyau d'une espece de cerise qui croit sur un arbuste à feuilles oblongues, pointues et d'un vert noir. Ce noyau est composé de deux fèves rassemblées sous une même enveloppe. On commence à le séparer de sa cerise à l'aide d'un moulin dit moulin à Grages. ensuite on le sèche et on le détache de son enveloppe ou pellicule avec le moulin à pilon, enfin on le vanne et toute sa préparation est finie. Mais il faut trois ans pour avoir du caffé de 1 grains et même de replant. L'usage est de faire cette plantation au Cordeau et à la distance de neuf, dix ou onze pieds d'intervalle entre chaque replant de sorte qu'il en entre une quantité d'environ deux mille à deux mille cinq Cents dans chaque carreau de terre équivalent à environ deux arpens et demi de France. on empêche l'arbuste de monter à plus de quatre pieds et demie

de hauteur en l'arrêtant à cette dimension par l'étêtement de la branche centrale. Les autres s'étendent alors en circonférence de manière à ne laisser presqu'aucun intervalle entre les différens pieds. il peut durer vingt cinq ans sans aucun autre travail que celui de sarcler pendant les trois premières années, et d'étêter ensuite annuellement. Les terres usées et les moins grasses donnent un caffé plus petit et plus estimé en France. Mais on n'en fait aucune différence en Amérique. chaque pied de caffé donne ordinairement deux livres de cette fève et souvent plus. on emploie habituellement pour replanter les petites tiges produites par les cérises entières qui sont tombées des vieux pieds, et l'on a soin d'arracher ces tiges avec leurs racines. on peut également réussir en semant les graines encore enveloppées de leurs chairs ou au moins de leurs pellicules. Mais la facilité d'avoir du replant le fait ordinairement préférer. en général, il est peu de cultures qui exigent moins de tâtonnemens que le caffé, puisqu'on le sèche en plein air sur un terrein battu qu'on nomme Glacis, avec la seule précaution d'avoir un abri.

pour le mettre à couvert en cas de pluye, et qu'ensuite il n'est question que de le piler, le vanner, et le mettre en tonneau.

L'indigo est une sorte de luzerne à petites feuilles qui se sème de graines et se coupe trois ou quatre fois par an. On en forme des paquets que l'on porte dans des bassins pleins d'eau, et que l'on y presse de manière à les y faire fermenter. On les y laisse pendant sans discontinuer de vingt à trente heures. Lorsque la plante paroit suffisamment digérée dans l'eau, on fait écouler sa teinture dans un bassin inférieur. on la bat jusqu'à ce que les particules qui doivent former le bleu se détachent en forme de petits grains noirs surnageant dans une eau rouge. Alors on les laisse se précipiter. On écoule l'eau qui reste au dessus et on ramasse le sédiment qu'on fait encore épurer dans des sacs, et qu'on achève de faire sécher dans des caisses d'un pouce ou deux de hauteur. on y facilite même l'action du Soleil et de l'air extérieur en fendant ce marc au couteau et sur deux sens qui forment les carreaux. Enfin lorsqu'il est

parfaitement Sec, on le met dans des tonneaux. le meilleur indigo est celui qui n'offre aucuns points blancs dans sa cassure et dont l'extérieur lisse est de couleur gorge de pigeon.

Le Coton n'est autre chose que le filament blanc qui tient aux graines du Cotonnier, et qui s'étend dans des gousses oblongues de la grosseur d'un petit œuf, il se sème de graines. L'arbuste qui en resulte et qui est dans toute sa force au bout de huit mois ressemble au Sureau de france par la fragilité de sa tige et par sa grosseur. on ramasse le coton dans les gousses à mesure que le fruit mûrit, on le bat et on achève de le séparer de la graine dans des moulins faits exprès. après quoi on l'emballe en le serrant avec force dans les Sacs qui doivent le contenir.

Quant au tabac celui que produisoit la partie nouvellement française se consommoit presqu'entièrement dans l'île. les blancs n'en faisoient point un objet de culture; mais ils permettoient aux nègres d'en planter dans les terreins qu'on avoit coutume de leur abandonner pour être exempts de

Fournir leur nourriture.

La vanille et le cacao étoient aussi plus cultivés dans la partie ci devant espagnole que dans la françoise. ainsi je me contenterai de dire que la vanille est une liane grimpante produisant des Siliques remplies de graines épicées et odorantes et que le cacaotier est un arbre mou portant depuis le bas de son tronc jusqu'à l'approche de ses branches des especes d'amandes dont le noyau porphirisé fait la base du Chocolat.

La culture de toutes ces plantes a réussi jusqu'à présent à St Domingue sans que l'on ait eu besoin de labourer ni de fumer les terres, parceque ce sont encore pour la plus part des terres neuves et qu'elles sont perpétuellement échauffées par le Soleil. Lorsqu'elles commencent à paroitre moins productives dans quelques endroits on les abandonne pour cultiver ailleurs, et les endroits abandonnés deviennent des Savannes ou prairies naturelles, pour la nourriture des bœufs, des moutons et des chevaux. cet usage d'abandonner les terres usées, pour en cultiver d'autres tient à la grande quantité que l'on en pouroit avoir par simple

concession du gouvernement.

Les fruits de France ont en général beaucoup de peine à se naturaliser à St Domingue. Mais le jardinage de toutes espèces qu'il soit vient très bien dans les parties fraiches des montagnes.

Les gibiers les plus communs sont le sanglier ou cochon marron, le ramier, la tourterelle et l'ortolan. On y voit aussi quelques poules d'eau et beaucoup d'oiseaux de mer. mais ils paroissent pour n'être pas bons à manger, et en même tems que leur chasse est très difficile. Le perroquet dont presque toutes les espèces abondent à St Domingue, est également fort dur et ne se mange que rarement.

La pêche du poisson de mer offre des ressources inépuisables aux environs de la même île. On ne trouve au contraire que des chevrettes ou petites écrevisses dans la plupart des rivières de l'intérieur dont le cours est trop rapide, et je n'ai vu de poissons d'eau douce que dans les eaux plus tranquilles de l'artibonite, du Limbé et des anses à pitre.

Il est aisé d'appercevoir que sans les guerres intestines et étrangères qui ont accompagné

la révolution française à St Domingue.
Ce pays presque neuf seroit parvenu sous
peu de tems au plus haut degré de splendeur
par la richesse de ses habitans, la fertilité de
ses terres et la prépondérance de son commerce.
il eût en même tems enrichi la France à
laquelle il fournissoit tous les ans en sucre
seulement cent cinquante mille barriques
de plus que la consommation: ce qui outre
l'avantage de la circulation d'espèces faisoit
rentrer de la part de l'étranger plus de deux
cent millions par an à raison compté que 1500.
livres poids de marc par chaque barique,
et vingt sols par chaque livre de sucre.

il faut encore observer que la France
n'envoyoit que des denrées et point d'argent
à St Domingue. Cette île attiroit à elle
après d'espèces portugaises et espagnoles pour
tous les besoins de sa dépense intérieure.
on peut même dire que l'argent y étoit
très commun puisqu'on y payoit sur le
pied de 22. francs argent de France, la journée
d'un maître ouvrier, et que le simple Gongat
par exemple y gagnoit le quart de cette
somme. il est vrai que les denrées et
marchandises d'Europe y coutoient le
double du prix de France, mais on pouvoit

s'y nourrir à très bas prix en se contentant des objets de nouriture et de besoin que fournit la Colonie.

Malheureusement la révolution qui s'y est opérée à produit l'insurrection des nègres et bientot après la destruction entière de la culture et du commerce. Mais avant de ~~vous~~ parler de cette révolution désastreuse, il convient de ~~vous~~ donner quelqu'idée des différentes couleurs qui formoient la population de St Domingue.

La difficulté qu'éprouvoient les européens à travailler dans un climat aussi chaud que l'Amerique avoit depuis longtems établi le commerce des nègres. Ainsi des armateurs avides envoyoient acheter en Afrique les miserables habitans de ce pays, ou les prisonniers que des guèrres intérieures ~~intestines adroitement fomentées~~ y multiplioient, ils les envoyoient revendre à St Domingue, à la Martinique et ailleurs pour y être occupés aux travaux les plus fatiguans. C'est de là qu'est provenue la diversité des couleurs qui forment la population des isles antilles. La rareté des femmes blanches occasionnoit-elle l'union d'un blanc avec une nègresse, l'enfant qui en

résultoit etoit Mulâtre, ou d'un jaune tirant sur le brun. Un blanc avoit-il affaire avec une Mulatresse, il en résultoit un inétif ou une mistive dont la couleur étoit déja plus claire. La mistive avec un blanc fesoit ce qu'on appelloit un quateron. l'union d'une quateronne avec un blanc formoit les quarterons ~~[illegible]~~ quarteronnés ~~fesoit ce que l'on appeloit des mamelouks~~, et enfin une quarteronne quarteronnée avec un blanc (fesoit ce que l'on appelloit des mamelouks). Mais après cette sixieme génération toujours en ligne simple et avec des blancs, il n'étoit plus possible de trouver aucune différence de peau, de chevelure ou de couleur, si ce n'est un fond brun dans les parties naturelles, et dans cet épiderme qui recouvre la racine des ongles.

Il est inutile de dire que ces couleurs pouvant se combiner d'une infinité d'autres manieres, il en est résulté un si grand nombre d'especes croisées que même en Amérique on n'a pas encore pu les nommer toutes, Mais il ne sera pas indifférent d'observer que les sauvages noirs de differens pays, autres que l'Afrique, ont les cheveux lisses et plats, comme ceux des européens, tandis que ceux d'Afrique

ont une chevelure laineuse et crépue — et
provenant d'un réseau muqueux et noir, qui
se trouve entre leur épiderme et leur peau
extérieure.

L'esclavage des nègres à St Domingue
étoit réglé par des loix connues sous le nom
de code noir, et les enfants d'une mère
esclave devenoient esclaves eux mêmes à
moins que leurs Maîtres ne consentissent
à leur liberté par un acte formel, soumis
à la ratification du gouvernement. on ne
voyoit cependant peu de mulâtres esclaves,
et encore moins de quarterons, parceque
les blancs faisoient presque tous des
sacrifices pour épargner l'esclavage à
leurs enfans. Cela n'empêchoit pas qu'une
sorte de Caste ne restât toujours empreinte
sur toutes les personnes qui étoient forcées
de reconnoître pour souche un nègre
ou une négresse, et qu'alors on désignoit
par le nom générique de gens de couleur
ou sang mêlés. Les gens de couleur quoique
libres n'étoient cependant point admissibles
aux emplois, et à peine osoient-ils
se mettre à Table avec les blancs. Ce
préjugé avoit un fondement politique
en ce que si les mulâtres par exemple

avoient franchi le degré qui les Separoit des blancs, les nègres auroient pu s'attribuer des droits Semblables, et la colonie eut été privée de quatre cents mille esclaves, qui activoient Ses cultures, Source de Son commerce et de Sa prospérité, Ainsi une premiere injustice dans les contrées ou les loix est nécessairement Suivie d'une foule d'autres conséquences injustes.

Du reste on faisoit à St Domingue une très grande distinction des nègres brutes et féroces qu'on y amenoit depuis l'Afrique d'avec les esclaves issus d'eux et civilisés dans la colonie. Ceux ci s'appeloient des créoles et leur éducation meilleure les rapprochoit beaucoup plus des blancs dont ils partageoient les mœurs.

Tel étoit l'état de la colonie avant que les anglois y envoyassent des missionnaires soufflés le feu de la discorde en armant les mulatres contre les blancs, et ensuite les nègres contre les blancs et les mulatres.

Ce terrible changement Sera le Sujet d'une Seconde relation que je ne ferai point attendre, malgré qu'un récit pareil ne puisse que renouveller en moi le Sentiment de mes pertes.

Mais je n'oublie point ce qui peut mieux amuser vos aimables dames. Leurs expressions obligeantes ont tellement encouragé mon épouse que je puis vous envoyer une seconde historiette de sa façon. Ce sera probablement la derniere, car les soins de la maternité vont la priver de la plus grande partie de ses loisirs. quoiqu'il en soit voici le petit ouvrage que son imagination lui a suggeré et dont elle me permet de vous envoyer la copie

Les bons Epoux

ou

Avantures sur avantures

(Voyez le petit Cahier a part depuis page 1 a celle 233 ./.)

Chapitre 13me

Suite des détails rélatifs a St. Domingue. et notamément à sa revolution.

C'est vers la fin de 1789, (~~ère ancienne~~) que les habitans de St. Domingue eûrent connoissance d'une révolution dont les majestueux commencemens ~~donnoient~~ sembloient promettre ~~l'espérance d'~~un bonheur général, et qui eût sans doute été terminé ~~acquis~~ ~~promptement~~ ~~peu de tems~~ ~~d'une~~ sans les déchiremens. dont on gemit encore ~~toute la perfection dont elle etoit susceptible~~ si des factions diverses ne l'avoient dirigée tour à tour de maniere à décourager tous les peuples qui voudroient reconquerir ~~tous~~ leurs droits les plus sacrés.

Le Ministre de la marine (la luzerne) affectoit de cacher aux habitans des antilles les différentes opérations qui se faisoient en france; toute correspondance à cet égard étoit interceptée. et les papiers anglois apprenoient seuls aux français de St. Domingue les immenses changemens de la métropole: ils s'assemblerent d'abord en secret et par petits conciliabules pour envoyer des commissaires à l'assemblée nationale. il y eut ensuite beaucoup de

discussions sur la validité de cette députation qui fut enfin révoquée par une assemblée électorale légalement convoquée au Port au prince.

L'assemblée coloniale qui à residé à St. Marc fut ensuite nommée ~~d'après le~~ par ~~différen~~ les communes d'après le mode qu'elles reçurent de l'assemblée électorale dont les membres se desisterent du droit de nomination; ~~et~~ les députés ~~qui ne toucherent~~ non moins genereux délibérerent de ne toucher ~~jamais~~ aucun traitement, et soutinrent la depense de leurs fonctions avec leurs propres revenus.

Peiniers se trouvoit alors gouverneur Général à St Domingue et quoiqu'il fut naturellement bon, il cherchoit à plaire ~~beaucoup~~ au ministre beaucoup plus qu'à la colonie. Vainement l'assemblée de St Marc ajournoit-elle avec prudence toutes les propositions rélatives aux mulatres et aux nègres. des missionnaires se disant philantropes excitoient à chaque instant les fermentations les plus dangereuses. ils se disoient envoyés du ministre la luzerne, et des lors ils étoient ~~paroissoient être~~ protégés par Peiniers.

Le comité colonial à Paris fesoit de son coté rendre des decrets si impolitiques sur

l'état des personnes que la plûpart des habitans de St Domingue, prévoyoient d'avance un code blanc ~~bien~~ plus atroce encore que le code noir ordonné par Louis 14. La révolte se préparoit visiblement et le danger devint tel que l'assemblée de St Marc crut éviter un plus grand mal en déclarant que la partie françoise de St Domingue n'étant originairement unie avec la France que par un pacte, elle devoit avoir l'initiative de toutes les loix particulières aux localités du pays.

A cette époque le Ministre la Luzerne avoit commissionné Blanchelande en qualité de Lieutenant général au gouvernement de St Domingue pour le faire succéder au Gouverneur Peinniers dans le cas ou celui ci ne pourroit plus tenir d'une main assez forte les rênes de son ancienne autorité. il avoit également envoyé le colonel Mauduit en qualité de major général de toutes les troupes des Colonies, et celui ci avoit été prendre ses dernieres instructions à Turin, avant que de se rendre à St Domingue. Deux ou trois attaques ménagées sous différens prétextes contre les villes de

St. Marc, des cayes et du port au prince vinrent bientôt connoitre tout ce dont Mauduit étoit capable. Mais comme elles n'avoient pas réussi, il sentit lui même que il falloit se donner des partisans dans l'interieur des villes, avant que d'essayer un nouveau coup d'éclat. il s'occupa d'abord des moyens d'augmenter la consistance d'une assemblée provinciale qu'on avoit établie au cap françois pour la mettre en opposition avec celle de St. Marc. ensuite il engagea tous ses adhérens à porter au dessus de la cocarde tricolore un pompon blanc pour se rallier en cas de besoin. la ville du petit Goave s'éleva contre ce germe de division, et prit une délibération unanime, portant que le premier qui dans ses murs oseroit arborer un pompon blanc seroit pendu. Cette démarche vigoureuse n'inquiéta point mauduit dont l'adresse égaloit la témérité. il se rendit sans pompon au petit Goave, s'y introduisit partout et séduisit un si grand nombre de personnes que huit jours après tout le monde y porta le pompon blanc. il eut aussi l'astuce d'augmenter la mésintelligence

des blancs et des Mulatres, par des lettres circulaires les unes anonimes, adressées aux Blancs par lesquels on leur faisoit entendre que les mulatres se rassembloient dans les montagnes pour descendre en force contr'eux et tout mettre à feu et à sang dans la ville, les autres adressés aux Mulatres par lesquelles il leur annonçoit que les assemblées dont ils étoient exclus n'avoient d'autre but que de les rendre tous esclaves, pour les vendre à jour fixe aux habitans de la jamaïque. On ne sçait si toutes ces perfidies étoient connues du gouverneur général Peiniers, mais il est sur qu'aussitôt que celui ci vit le feu de la Guerre civile allumé, il partit secrêtement et de nuit pour Cadix où l'intendant l'avoit déja devancé. ~~la colonie ne surtout regrette que son intendant dont les talens en administration étoient connus et qu'on à supposé avoir obéi à des ordres reçus de la cour~~. Blanchelande devenu gouverneur en chef montra dans les commencemens de son nouveau règne toutes les dispositions les plus conciliatrices. la colonie sembloit renaitre, et son espoir étoit encore

augmenté par les nouvelles de l'arrivée prochaine d'une Station des régimens de normandie et d'artois. Cependant les mulâtres faisoient une armée à part sous des chefs nommés par Mauduit. Les troupes de ligne avoient la défense expresse de fraterniser avec d'autres que les Mulâtres, et tout annonçoit une explosion dangereuse, lorsque la Station que l'on attendoit depuis un mois au plus, fut signalée depuis le haut des mornes par les gardes du pavillon destiné à cet effet. Blanchelande se mit aussitôt en mer pour aller au devant de la Station et s'étant rendu à bord du commandant, il apprit que la ville du port au prince étoit en insurrection contre la france et que les régimens arrivans couroient de très grands risques, s'ils n'alloient pas se cantonner de préférence au Môle St Nicolas. Cette proposition prête à être accueillie par le commandant ne le fut point par les officiers, ni même par la troupe qui voyoit sur toute la rade et sur presque toute la ville des pavois flottans où l'on lisoit en caractères éclairés par des illuminations „ vive la france et les

Régiments qu'elle nous envoye. — L'arrivée au port au prince fut donc décidée malgré Blanchelande qui s'y rendit le premier pour en conférer avec Mauduit. celui ci après avoir pourvu à la fuite du gouverneur en cas de besoin rassembla les troupes de ligne qu'il avoit fait rassembler et leur dit publiquement que c'étoit ~~maintenant~~ l'instant de manifester leur courage et leur obéissance. qu'il falloit nécessairement détruire les deux régiments qu'une poignée de français factieux envoyoit dans la colonie, et qu'il espéroit y réussir ainsi qu'il en avoit les ordres. les Soldats indécis ~~restoient indécis~~ restoient dans le silence lorsqu'un grenadier s'écria „ nous n'avons „ déjà que trop obéi, et pour que nous exécutions „ encore les ordres extraordinaires qu'on nous „ annonce, il faut au moins qu'on nous les „ fasse voir. Alors Mauduit répliqua „ oui, „ j'ai des ordres, que celui qui n'y croit pas „ vienne avec moi jusqu'au gouvernement, „ je les lui ferai connoitre. Le grenadier sort aussitot des rangs et s'offre à le suivre. — Mauduit ne refuse point, et tous deux marchent vers la maison du gouverneur, avec une égale défiance. Lorsqu'ils sont arrivés, la

Garde ne laisse pas pénétrer le grenadier au delà d'une première salle, et maudit revient bientôt pour lui montrer une copie de décret sanctionné par le Roi, mais qui n'avoit point de rapport avec les régimens d'Artois et de Normandie. le grenadier qui s'en apperçoit dissimule à cause de la garde dont il est environné: „oh je vois clair maintenant „(dit-il) j'en rendrai compte à mes camarades. — en conséquence il repart avec Maudit pour rejoindre la troupe assemblée à laquelle il déclare lorsqu'il est dans les rangs, qu'on ne lui a point montré l'ordre prétendu et que Maudit est un traître. Puis il reprend. „si nous lui obéissons nous méritons que la „France nous fasse décimer; si nous ne lui „obéissons pas, il n'aura que trop le même „pouvoir. entre ces deux risques égaux, je ne connois qu'un moyen, et sur le champ il tranche la tête au colonel.

Blanchelande n'eut pas plutôt appris cette mort qu'il se sauva à St Raphaël petit Bourg de la partie espagnole, où il fut bientôt suivi par le directoire des postes, et par tous les membres du conseil Supérieur. le gouvernement fut alors déféré par intérim au commandant en second Constard qui peut être auroit sauvé

doute d'en soutenir les embarras, sent manœuvrer avec tant d'adresse que bientot le conseil supérieur osa revenir, et aidé de l'assemblée provinciale du Cap, fraya le retour à Blanchelande dans sa précédente qualité de Gouverneur.

La multitude ignorante et fatiguée ne s'occupa plus que des bals, des spectacles, et des festes qui se succédoient à chaque instant, de sorte que son tombeau se creusoit au milieu des réjouissances. L'assemblée de St Marc n'exista bientot plus, et sa dissolution qui avoit été confiée à un nommé la Galissonniere commandant du vaisseau le leopard, mérite d'être rapportée avec quelques details. Cet officier eût la mal-adresse en rentrant de nuit à son bord de prendre son Maitre d'équipage pour son lieutenant, et de lui dire quels ordres il venoit de recevoir. Le Maitre d'équipage plus dévoué à l'assemblée de St Marc qu'à aucune autre autorité s'esquiva dans la foule des Matelots qui faisoient le quart. la galissonniere apperçut alors sa bévue, ce qui le détermina à user de ruse le lendemain en feignant de faire mettre à la voile pour aller en france. les matelots paroissoient attendre

suivant l'usage le commandement du Maître d'équipage, lorsque celui ci après avoir donné le coup de Sifflet ordinaire déclara hautement qu'on ~~n'avoit pas assez de vivres pour aller en France~~ trompoit l'équipage puisque le vaisseau n'avoit pas assez de vivres pour arriver en France. le capitaine ayant saisi ses pistolets, fut aussitot désarmé et gardé à vüe. il obtint cependant d'avoir un canot pour aller, disoit-il, chercher sa justification au port au prince. Mais à peine y, fut il arrivé que profitant des batteries destinées à la défense de la rade, il fit rougir des boulets sur les grilles et menaca de bruler son propre vaisseau, si le maître d'équipage et tous ses adhérens ne lui étoient pas incessamment livrés. Le lieutenant Santo-domingo, fut alors supplié de prendre le commandement du Léopard; il y consentit, mais ~~ne voulant~~ ~~[illegible]~~ ne pouvant plus rester sans danger dans la rade ~~[illegible]~~ du port au prince, il préféra de mettre à la voile pour aller protéger l'assemblée de St Marc avec le même vaisseau qui devoit auparavant la détruire. Les habitans de St Marc ignoroient tous ces détails, ~~ils n'avoient encore appris que leur danger~~ lorsque déja le navire le léopard étoit près ~~de la rade~~ à jetter ses anchres. on vit aussitot tous les blancs, les mulâtres et les nègres

même accordé pour offrir leurs secours à l'assemblée coloniale. Mais elle eut tenu une conduite digne des plus beaux tems de la république Romaine. elle n'employa son autorité que pour refuser tous les secours qui s'accumuloient autour d'elle, et elle annonça pas son président, „que simplement chargé de préparer pour la colonie les loix particulières que la France devoit ensuite sanctionner, elle n'avoit ni le droit ni la volonté de terminer les travaux par l'effusion du sang, de ceux qu'elle cherchoit à rendre heureux; qu'elle alloit au contraire détourner les dangers de dessus la ville de St. Marc en quittant son enceinte pour continuer ses séances sous des tentes au bord de la mer.

Pendant ces entrefaites Santo Domingo vient débarquer une chaloupe avec une députation à l'assemblée coloniale, qui dès qu'elle fut rassurée elle même se hâta d'apprendre à tous les habitans combien les choses avoient changé de face. cependant quatre vingt six de ses membres furent d'avis, qu'ils ne pouvoient plus opérer le bien à St. Domingue, d'après les

dispositions qu'y montroit le gouvernement et qu'il falloit profiter de la bonne volonté du Commandant Santo Domingo pour s'embarquer sur son vaisseau et aller rendre compte en france de leur conduite ainsi que de celles des ~~abstractes~~ autorités qui la contrecarroient. ils partirent donc avec un approvisionnement de vivres; Mais ~~d'accusateurs~~ Lors de leur arrivée en France ~~dans~~ d'accusateurs ils furent bientôt transformés en accusés, et le comité colonial de l'assemblée constituante les fit déclarer déchus de tous les pouvoirs que la colonie leur avoit donnés.

je n'ay pas sçu ce qu'ils ont pu faire à leur retour, parceque j'étois moi-même arrivé dans ma patrie ~~même en france~~ lorsqu'ils ont pu retourner à St Domingue. Quelques malheureux colons échappés aux horreurs qui se sont succédées dans ce pays, m'ont assuré que la revolte des nègres y à toujours été fomentée par le gouvernement anglois à peu près comme l'avoit d'abord été la division des mulâtres avec les blancs; que des commissaires envoyés avec d'immenses pouvoirs n'ont fait qu'attiser le feu de la guerre civile en armant toutes ~~les classes~~ les unes contre les autres, et que les Anglois en ont profité pour s'emparer d'une partie de

la colonie. que cependant après des manques de foi réciproques entre les blancs, les mulâtres et les nègres. le malheur commun les avoit réuni sous l'autorité de différens gouverneurs, pris dans chacune des couleurs principales des habitans du païs, puis sous le seul pouvoir du nègre Toussaint l'ouverture qui ~~ayant reconquis la colonie sur les anglois s'en~~ avoit réussi a repousser les Anglois ~~est~~ ~~rendu le seul maître~~. [Mais le gouvernement de france ayant exigé de grands changemens dans la constitution que ce nègre avoit fait ou fait faire, il a fallu employer contre lui la force des armes dont le premier succès à ranimé les espérances du négociant et du cultivateur. elles ont été bientot frustrées. Toussaint l'ouverture venoit de mourir au chateau de joux près pontarlier où il avoit été transporté, et ses principaux officiers s'etoient rendus, lorsque le gouvernement anglois à recommencé ses hostilités contre la france. Les negres en ont été prévenus. ils ont sçu que la france ne pouvoit pas de sitot envoyer de nouvelles troupes, et Mr de rochambeau successeur du Général françois le Clerc, avoit trop peu de forces sous ses ordres.

pour s'opposer efficacement à une nouvelle
insurrection. elle a eu lieu dans le mois de
Pluviose an 11, et les nègres se sont successivement
emparés de presque tous les quartiers de la
Colonie. le Général Rochambeau, ses
soldats et tous les blancs ~~ont été~~ inutilement
déployé le plus grand courage. tous ceux des
habitans qui n'ont pu trouver les moyens
de passer à la nouvelle angleterre ou à la à la Jamaïque
ou à Santo Domingo ~~Louisiane~~ ont péri. de sorte que ~~l'isle~~ la partie
françoise de St Domingue est devenue entièrement la proye des
esclaves africains, ~~actuellement commandés~~ commandés
~~par le nègre Dessalines qui est comme étant~~ que ses anglaisent ...
~~l'imposteur de ... la titre d'empereur de ... d'Haïti.~~
puis par le Negre Christophe successeur de Dessalines.
Ces malheureux évènemens m'~~ont~~ ont ôté
toutes les espérances que j'avois longtems
conservées de sauver quelque débris de mon
ancienne fortune ~~de St Domingue~~. ils
m'affligent encore plus à cause des ~~...~~ anciens
amis ~~que j'y avois laissés~~ dont j'ignore le sort. Mais ~~...~~
plutôt que ... mes ~~...~~ lecteurs par des détails
~~faire quelque diversion à ce triste souvenir~~
~~qui ne ...~~ insignifians pour eux je
~~que je~~ vais essayer de leur ~~donner ... une idée~~
faire connoître le ~~langue du~~ langage Créole c'est à dire l'ancienne
~~que étoit ...~~
~~la~~ langue de communication des nègres
et des blancs. j'employerai pour cet
objet une conversation des commandeurs
Noirs du quartier de Jesle qui s'étoient aux approches d
~~rassemblés dans une ... écarté près~~
lors de leurs premiers rassemblement

Voici maintenant l'explication en meilleur françois de cette conversation tenue près d'un endroit où les nègres ne me croyoient pas

~~duquel ils ne me croyoient pas et j'y joindrai l'explication en françois.~~

„ qui ça ça? lune levée
„ negue la ïo pas venir?
„ moi pas connois
„ mais, nous gan bon
„ nouvelle — qui bon
„ nouvelle? oh, oh,
„ ïo, pas di toi enco?
„ blanc batt àc
„ milate — eh ben,
„ ca zaffaire à Cabrit,
„ ca pas zaffaire
„ mouton. — toi bossal
„ trop! toi pas voi
„ blancs après tuier
„ milate, ou ben
„ milate après
„ tuier blancs, ou
„ ben moiquié gnun
„ allé tuier, moiquié
„ les autres. Com
„ ca gnun moiquié
„ assez rester, et si
„ nous lever tous
„ ensembe, nous pus
„ forts — biche, qui

Que veut dire Cela (disoit l'un) la lune est déja levée, et les autres nègres ne viennent point — je ne sçai pas (disoit l'autre) nous avons de bonnes nouvelles — quelles bonnes nouvelles — oh, oh, on ne t'a donc pas dit, que les blancs sont en guerre avec les mulâtres — eh bien ce sont leurs affaires et pas les notres — que tu es ignorant! tu ne vois pas que les blancs tueront les mulâtres, ou que les mulatres tueront les blancs, ou que la moitié des uns tuera la moitié des autres, qu'ainsi il n'en restera que la moitié, et qu'alors en nous accordant tous ensemble nous seront les plus forts. — si donc,

„ça nous, allez gan?
„Si nous tuier toute
„Blancs qui monde
„aller commander
„nous. — Negue ou
„milate qui malouk
„passé blancs — pensé
„la pas bouteco, c'est
„pensée di Diale. —
„toi pas connoir à
„Rien. C'est bons
„prêtes en pile qui
„parlé nous, ça, Moi
„miré, ïo, ïo, chanter
ac nous, toute nègre
„cordé ac ïo./.

qu'y pourrions nous
Gagner? et lorsqu'il
n'y aura plus de
Blancs. qui est ce
qui nous commandera
des nègres, ou des
mulâtres qui seront
bien plus méchants
que les blancs. ce
projet n'est pas bon;
il vient du Diable. —
Vas tu n'entends rien aux affaires
Ce sont beaucoup
de bons prêtres qui
nous ont dit ces
choses là. Je les
ay vu ils sont
souvent chez nous
et tous les nègres
s'entendent avec
eux.

~~Cette conversation~~ ~~La conversation ayant cessé~~ Les discours ayant cessé et les nègres ayant paru se disperser, je me retirai aussi de mon coté, bien desolé de voir qu'ils appercevoient mieux que nous les suites funestes de nos divisions. j'appris le lendemain des détails encore plus.

Précis de la part d'un vieil Espagnol qui
m'avoit quelques obligations et je n'étois
pas à rendre compte de tout ce que je savois
à une assemblée de blancs du quartier
de Leste, et de celui de Jacmel.

„Les nègres (dis-je) alors sont excités
„à la révolte. prévenez ce malheur en vous
„montrant généreux et faites vous des amis
„de ceux que les terribles circonstances où
„nous sommes vont bientôt rendre vos
„ennemis, les plus dangereux. Annoncés vous
„même que tous vos esclaves doivent être
„désormais sous la protection de la loi de
„la même façon que les hommes libres.
„déclarés hautement que vous renoncez
„à l'infame droit de vie et de mort, qu'un
„usage barbare a toléré coupables et promettés
„qu'à mesure que la colonie deviendra plus
„calme, vous serez les premiers à proposer
„les moyens d'améliorer leur sort; enfin
„fachés consentés s'il le faut à quelque
„diminution de vos fortunes pour conserver
„plus tranquillement et plus surement
„le reste.

„Les nègres ont vraiement droit à
„l'entière liberté, mais ils ne pourroient
„devenir libres, qu'en devenant civilisés.

„et l'ignorante brutalité, et la férocité
„même dans lesquelles une ancienne
„politique les a toujours conservés, les rend
„tout à fait incapables pour le moment; ainsi je
„ne vous propose point de leur donner
„une liberté subite à laquelle ils ne sont
„point préparés, par ce qu'ils ne connoissent
„encore point d'autres droits que celui de
„la force, mais fixés le tems moral
„nécessaire à leur civilisation, et ce tems
„expiré qu'ils deviennent tous libres l'un
„après l'autre, à mesure qu'un conseil
„de bienveillance nommé dans chaque
„commune, aura vérifié que tel ou tel
„nègre a vraiment acquis le degré de
„sociabilité nécessaire pour que sa liberté
„ne devienne dangereuse ni pour lui
„ni pour les autres. Alors au lieu d'une
„secousse terrible, vous rentrerez par
„gradation et sans danger dans les règles
„de la justice naturelle; je pourrois même
„vous donner à l'avance qu'en prenant
„ces mesures vous ne perdrez rien des
„profits que jusqu'à présent vous avez
„tiré de leur esclavage.

„Du reste quelque parti que vous
„preniez, commencés du moins à vous.

accorder avec les Mulâtres, vos interêts sont communs et si le danger général peut vous réunir, ce danger n'aura servi qu'a vous procurer de nouveaux avantages.

Ce discours fut regardé par plusieurs comme un blasphême. D'autres l'approuvoient intérieurement, mais n'osoient manifester leur opinion tant on étoit accoutumé au respect pour les anciens préjugés, Colonaux; Aussi l'assemblée se détermina-t-elle à faire tout le contraire de mon avis, C'est à dire à prendre des mesures impolitiques d'après lesquelles sont arrivés tous les désastres qui m'ont contraint à repasser en france.

Chapitre 14.

Préambule de l'éditeur, histoire de Clarendon, fin de l'histoire de Dubois

Déja la faux du tems à imprimé des traces profondes sur le front et les joues du bon hollandais Van Espen. Dubois lui même n'est plus jeune; les glaces de l'hiver commencent à remplacer chez lui la douce température de l'automne,

et tout doit faire présumer au lecteur la fin prochaine de leur correspondance.

En effet van espen gravement incommodé fut très longtems sans pouvoir répondre à Dubois. Ce fut son gendre George vanlaok qui le remplaca pendant quelques tems. Ses premieres lettres se résumant presque toutes à dire combien l'existence est pénible dans un tems de révolution, parcequ'aucune conduite n'y est bonne qu'autant que l'évenement la justifie, on se gardera bien de les transcrire ici, ~~crainte d'attrister inutilement le lecteur.~~ La seule qui puisse avoir quelqu'interêt étoit une ample narration d'aventures assés bisarres propres à justifier le peuple des injures qu'il ~~semble être du bon ton actuel~~ souvent on lui prodigue ~~depuis qu'un gouvernement meilleur a mis fin aux premiers troubles.~~ Quelque longue que soit cette histoire on va la copier ~~ici~~ telle qu'on l'a trouvée écrite. Car enfin nul changement ne pourroit faire espérer qu'elle put être du gout de tout le monde.

Histoire de Clarendon

Le vieux marquis de Clarendon avoit fixé sa résidence et sa fortune dans l'île de la Guadaloupe. il y mourut et son fils unique laissé en France pour y achever son éducation se hâta d'aller recueillir lui même la succession qui lui étoit échûe. il l'eut bientôt convertie en argent, n'aspirant qu'au plaisir indicible suivant lui de racheter le marquisat que son père avoit vendu peu d'années avant son décès.

Quel fut son étonnement en rentrant dans sa patrie de voir que les distinctions qu'il chérissoit commençoient à y être méconnues! ceci on ne dissimulera pas qu'il portoit au plus haut point les préjugés orgueilleux de la noblesse. son cœur étoit cependant sensible et généreux, son ame étoit franche, et ce qui doit lui attirer encore plus d'indulgence, c'est qu'il a fait pour vous l'amitié la plus sincère à la classe utile qu'il méprisoit auparavant.

On se doute bien qu'avec la fierté qui formoit son caractère, Clarendon ne voulut acquérir aucuns biens fonds en

France, et qu'il fut au contraire un des premiers à se ranger sous la bannière du prince de Condé. L'argent comptant qu'il possédoit alors dura malheureusement moins que la révolution française et comme il n'y avoit pas de grades à donner pour tous les émigrés gentilshommes, il fut contraint de servir comme simple soldat. Le point d'honneur et l'esprit de corps soutinrent pendant quelques années son courage, Mais lorsqu'une paix inattendue eut renversé ses plus chères espérances il se décida tout d'un coup à rentrer dans son païs. quelques sommes assez fortes qu'il avoit généreusement prêtées lors de son retour d'émigration lui devenaient importantes à recouvrer, et d'ailleurs un oncle fort riche resté à Paris, lui semblait une ressource certaine. Un motif non moins puissant l'eut seul déterminé, il s'étoit trouvé à Lyon lors du Siège de cette ville, et y avoit rencontré un modele d'amour ainsi que de beauté dans la personne d'Amelie, fille unique du négociant hermann. Qu'on ne l'accuse pas ici notre héros d'une foiblesse déplacée.

l'amour ne mérite un pareil nom que lorsqu'il s'oppose à nos devoirs dans toute autre circonstance, c'est le plus précieux anneau de la chaîne sociale.

Mais Clarendon fera-t-il seul le voyage ? ses modiques facultés semblent l'exiger, puisqu'il ne peut tous restes de son ancienne splendeur que quelques bijoux valant à peine un millier de francs. Cependant un ancien déserteur français nommé Michel lui avoit inspiré de l'amitié par son bon sens et sa présence d'esprit, souvent même il en avoit reçu des services essentiels, il lui fit donc confidence de tous ses projets, et Michel également dégoûté du service offrit de l'accompagner, comme ayant fait quelques études à la guerre, il ne seroit point à charge à Mr. le marquis, lui disoit-il, du reste il entendoit passer pour son domestique pendant que son prétendu Maître s'appelleroit le négociant Clarin. cette proposition fut acceptée avec joie par Clarendon. leurs bijoux furent convertis moitié en argent, et moitié en effets de commerce sur Basle, où ils

prirent en échange d'autres effets sur lyon, sans éprouver de trop grandes difficultés, ni pour les payements ni pour les passeports qui leur étoient nécessaires.

Comme ils étoient tous les deux accoutumés à la fatigue, ils se trouverent trop heureux de pouvoir à chacun un bon cheval pour leur route, dont ils firent à oublier la longueur en causant ensemble. Clarendon exhaloit souvent son humeur contre le peuple en général et surtout contre le peuple français. Michel le laissoit dire; l'applaudissoit quelquefois, ou faisoit de courtes observations. Enfin il ne put s'empêcher de répondre avec force à quelques discours trop exagérés — je suis aussi du peuple lui dit-il, et si je ne vous connoissois pas je prendrois pour moi la plupart des injures dont vous le gratifiés. Sachez M. le Marquis que cette classe d'homme est naturellement bonne, et que si le défaut de prévoyance ou d'instruction a pu la rendre quelquefois l'instrument aveugle des méchans, elle est mille fois moins coupable que les intrigans qui l'ont conduite. Ce sont ceux qui étoient dans l'origine les principaux

moteurs des intrigues; un duc et pair un prince même du Sang Royal; ne vous rappellés vous pas aussi toutes les vociférations que des hommes choisis dans les classes distinguées ont fait entendre lorsqu'aux approches du moment les plus marquants de la révolution, il a été question de consulter le peuple dont ils redoutoient le bon sens autant que l'humanité? Voyez d'ailleurs comment ce même peuple se comporte aujourd'hui qu'aucuns missionnaires ne viennent plus lui prêcher un état de guerre qui est toujours un état contre nature.

„Vraiment s'écria Clarendon, je crois que la colere t'a servi d'apollon, et quoique tu ne m'ayes pas tout à fait persuadé j'admire ton éloquence aussi ai-je la plus grande curiosité de sçavoir l'histoire de ta vie, car il parois que tu n'a pas reçu, toute ton éducation dans les Camps.

„Cela est vrai, répartit plus doucement Michel. Mais nous voyons déja les portes de Lyon et je vais reprendre le rôle de votre domestique; N'oubliez pas non plus que vous êtes un simple

négociant, voyageant pour assurer ses recouvremens.

L'approche de Lyon serra le Coeur de nos deux voyageurs, il sembloit qu'en quittant les drapeaux militaires ils eussent changé d'âme ainsi que de situation. Clarendon réfléchissoit sur l'esprit de vertiges qui avoit animé les deux partis. Quelquefois aussi il songeoit à Amelie et s'inquiétoit d'en retrouver l'image aussi profondément gravée dans son coeur; car enfin quel pouvoit être son espoir? Amélie étoit trop belle et trop riche pour n'être pas encore mariée; et quand même elle seroit libre; ôseroit-il jamais se proposer comme un parti convenable pour elle, puisque loin de revenir riche et victorieux, il ne pouvoit lui offrir qu'un homme abandonné par la gloire et ruiné par la fortune, Mais son amour l'emporta sur toutes les réflexions. il ne fut pas plutôt à l'auberge qu'il demanda une chambre particuliere et s'adressant à Michel, mon ami lui dit-il je fais peut être une sottise en cherchant à voir une demoiselle adorable que j'ay autrefois connüe et que je n'eusse pas alors

épousé pour un empire, je l'aimois
cependant à la fureur, je l'aime encore;
mais les Voyages perpétuels et la crainte
de me lier par des nœuds roturiers m'ont
empêché d'entretenir aucune correspondance
de Sorte que j'ignore aujourd'hui si elle est
libre ou mariée. tâches de t'en informer
et de lui faire tenir ce billet dans lequel
je ne lui demande autre chose que de
fixer l'instant auquel je pourrai lui
rendre ma visite. Michel aimoit
véritablement Clarendon, et pensant
en lui même qu'un bon établissement
pourroit résulter de ses démarches, il
se chargea de la Commission avec
plaisir.

Amélie de son coté avoit conçu
pour Clarendon autant d'amour qu'elle
lui en avoit inspiré, et M. hermann
qui adoroit sa fille avoit vu sans peine
les assiduités d'un homme aimable
qui lui Seavoit lui convenir du coté de
la fortune et même la Surpasser
du coté de la naissance. Cependant
Amélie S'étoit à la fin apperçue que
Clarendon infatué de sa noblesse cherchoit
à se faire aimer plutôt qu'à se lier

par des nœuds qu'il eut regardés comme une dérogeance. Son amour propre en avoit été blessé; mais le trait d'un autre amour étoit déja trop enfoncé dans son coeur, et elle n'avoit pu oublier clarendon malgré sa conviction intime de la vanité de cet amant. Ainsi elle avoit constamment refusé une foule de nouveaux adorateurs, et elle étoit d'autant plus libre lors de l'arrivée de Clarendon à Lyon qu'ayant récemment perdu son père, elle pouvoit disposer non seulement de sa main, mais encore d'une très grande fortune.

Michel apprit ces derniers details d'une marchande près de laquelle il s'informa de la demeure de M. hermann, et ne craignant plus d'obstacles, il fut s'annoncer dans la maison d'Amélie, et lui remit à elle même le billet dont il étoit chargé.

L'aimable demoiselle le lut avec attention, leva ses beaux yeux vers le ciel, et ayant dit à michel d'aller se rafraichir à l'office, voici les lignes qu'elle se hata d'ecrire.

„Je suis enchantée, Monsieur, que la cruelle Bellone vous ait épargné, mais je ne crois pas qu'il me soit permis de

Vous recevrés à l'instant de la mort de mon père, ni pendant toute l'année de mon deuil. Soyés sûr que c'est une privation pour moi, et si votre empressement est le même après un si long délai, comptés sur ma réciprocité sincère.

Quelque soit au premier coup d'œuil la sécheresse de ce billet, Amelie craignoit encore d'y avoir exprimé trop de tendresse. d'autres fois elle auroit voulu ne pas s'imposer à elle même des loix aussi rigoureuses. Mais comme on l'a déja fait entendre, elle connoissoit le caractère orgueilleux de son amant, et vouloit s'assurer un peu mieux du genre de son attachement. elle ne changea donc rien au billet, se contentant de dire à Michel que si son maître éprouvoit quelque besoin momentané d'argent ainsi que les circonstances pouvoient le faire supposer, il suffiroit de lui en écrire un mot et qu'elle se feroit un devoir de l'obliger.

Michel enthousiasmé de la beauté de cette demoiselle étoit encore plus flatté des bonnes dispositions qu'elle témoignoit. Cependant il n'osa pas

Souvrir pour le moment sur l'état des affaires de son prétendu Maître.

Bonnes nouvelles, lui dit-il, j'ay été bien reçu de Mlle Amélie hermann. c'est une charmante personne et ce qui est mieux encore, une riche héritière. Son père vient de mourrir; elle est donc libre de disposer de sa main et d'après ce qu'elle m'a dit qu'il suffiroit de lui écrire les besoins que vous pourriez avoir, je regarde vos affaires comme bien avancées auprès d'elle.

Pendant ce discours clarendon parcouroit avidement le billet, et ne sachant que penser de ce que l'on refusoit positivement sa visite, il prit le parti d'écrire une lettre plus expressive, et de l'envoyer le lendemain par son fidele commissionnaire.

"Mademoiselle écrivoit-il, je ne me serois pas attendu a voir mon empressement ~~déçu~~ Déçu d'une maniere aussi désespérante. Privé de vos nouvelles pendant plusieurs années par les obstacles que la guerre y apportoit, j'ay bravé mille dangers pour revenir dans un païs ou l'amour le plus vif ainsi que le plus constant pouvoit seul me rappeller, et la plus rigoureuse étiquette ne sçauroit condamner

la permission que réclame de nouveau
Votre fidele adorateur:

Le Mis. de Clarendon.

Cette lettre n'eut pas le Succès qu'il avoit espéré. Le titre de marquis dont il avoit accompagné sa Signature laissoit trop appercevoir une affectation de Supériorité peu faite pour dissiper les craintes d'une aussi Sage amante. C'est pourquoi répondant Simplement à Michel qu'elle S'etoit assez expliquée pour n'avoir rien de plus a dire, elle S'enferma le coeur Navré d'idées désespérantes. Autant elle aimoit Clarendon, autant elle craignoit d'être trompée dans le désir de devenir son épouse, ou Si elle le devenoit, d'éprouver mille désagrémens dans une union qu'elle ne tarderoit pas à regarder comme inégale. En effet l'amour est de niveau toutes les conditions aussi long-tems qu'il conserve toute Sa force. mais en Sera-t-il de même lorsque ses chaines de roses Seront usées ou affoiblies par les jouissances de l'hymen? c'est ainsi que raisonnoit Amélie, et dans ce moment elle jugeoit mieux que ne juge ordinairement l'amour.

En effet l'orgueil régnoit encore avec trop de violence dans le cœur du ci devant marquis. Michel le savoit et lui dit que surement amélie ne lui trouvoit point d'autres défauts que d'être noble. l'amour répondit Clarendon l'annoblit à ses yeux et d'ailleurs sa richesse l'a toujours classée parmi les honnêtes gens — Bonne raison que celle là reprit Michel; ainsi le crocheteur qui vient de gagner à la loterie doit aussi se ranger parmi ceux que vous appellez honnêtes gens. Pour moi je crois que l'honnêteté dépend de notre éducation ou des principes que nous nous sommes faits, et que si les prêtres employoient leur influence à faire chérir la vertu, et leur science à enseigner la morale, ce que vous appellez le peuple seroit la portion la plus respectable de la société — jusqu'à présent du moins dit Clarendon il y a cent fois plus de mauvais sujets dans le peuple que dans les autres classes. — je l'avoue répondit Michel par ce que les classes distinguées, contiennent cent fois moins de monde.

Cette conversation alloit s'échauffer si Michel ne l'avoit abandonnée tout d'un

coup en demandant combien de tems on séjourneroit à Lyon. Cette question fit songer au voyage qui restoit à faire, et le lendemain matin ils continuerent leur route.

Le soir du surlendemain ils traversoient les montagnes du Jura lorsqu'ils furent surpris par un violent orage accompagné de grêle et de pluye. C'étoit dans les jours déja courts et froids du mois d'octobre et ils avoient encore une grande lieue à faire avant que d'arriver à la Couchée. le froid commencoit à les saisir, leurs chevaux se refusoient à une plus longue marche, et ils auroient été contraints de bivouaquer au milieu des neiges dont les montagnes de ce païs sont couvertes, s'ils n'avoient apperçu une chaumiere peu écartée du grand chemin, ils se déterminerent à y chercher un azile soit pour de l'argent soit à titre d'hospitalité. une vieille femme habitoit cette chaumiere, Mais dès qu'elle les vit venir elle se hata de fermer sa porte et ses volets. Clarendon plus violent veut enfoncer la porte: Michel l'arrête lui répresente qu'une juste défiance à pu occasionner cette mauvaise réception, que si on employoit la force, les maîtres de la maison pourroient

envoyer solliciter du secours dans les villages voisins et que tout cela finiroit par faire arrêter et connoître M. le marquis, ce qu'il falloit éviter; en conséquence il parla le plus honnêtement qu'il put à travers le trou de la serrure, et s'excusant sur le mauvais tems, il promit de bien payer le gîte qu'on daigneroit leur accorder. - Toujours point de réponse - Enfin réfléchissant qu'il n'y avoit peut être que quelques vieilles femmes qu'il réussiroit mieux a prendre aux filets de la dévotion; ouvrés dit-il, ouvrés par humanité pour un bon prêtre défenseur de la bonne Réligion, à ce mot de bon prêtre, la vieille, car c'en étoit une qui logeoit dans cette maison, la vieille se hata dis je de tourner la clef, de tirer les terjettes ou petits verrous et d'ouvrir sa porte en s'écriant „ jéus Marie queu bonheur, j'allions refuser tandisque faute de bons prêtres je n'en pu depuis si longtems aller à confesse, et elle s'agenouilla devant michel. Celui ci se dépecha d'avouer qu'il ne méritoit pas tant d'honneur, mais bien son maître qu'il montra et qui disoit il avoit reçu touts les pouvoirs de Monseigneur le cardinal de Rohan,

lesquels avoient été confirmés par le pape.
Clarendon tout surpris ne savoit qu'elle
contenance prendre. Ce n'étoit pas l'occasion
de rire ni de se fâcher. Il donna provisionnement
sa bénédiction à la bonne femme en lui
disant qu'avant tout ils avoient besoin de
se reposer et de manger. Un grand feu
s'allume aussitôt, la table se couvre d'une
nappe blanche, de pain, de vin, et de cinq
verres. on sert bientôt après une omelette
au lard, du fromage et du jambon en disant
oh mon dieu, si j'avions su, je nous serions
précautionnés de quelque chose. Mais si vous
voulez Messieurs, je vous courrio au village
voisin. Non répondit gravement Michel,
Mr. le curé n'est pas accoutumé à la
gourmandise, et comme les apôtres ils
se contentent de ce que Dieu lui envoye.
songez plutôt à lui préparer un lit car
nous sommes fatigués et nos chevaux
aussi. y a-t-il une écurie? oh! mon dieu
oui mes bons messieurs — alors Michel
sortit pour désseller les chevaux et les
conduire à côté d'une vache à qui on
ota toute sa paille pour leur faire
une litière. Pendant ce tems, Clarendon
s'émerveilloit de la présence d'esprit de

son prétendu domestique et pour ne pas
lui céder en pareille circonstance, il fit
semblant de marmoter quelques mots
de bréviaire. La vieille revint défit son
lit pour eux, car elle n'en avoit qu'un
seul, et après y avoir mis les draps des noces,
elle fut coucher au Soulez, c'est à dire au
petit grenier qui recelait la provision
de foin. Mais dès le grand matin voyant
déjà Michel levé qui alloit visiter
ses chevaux, elle en profita pour aller
dire son confiteor à côté du lit de Mr le
Curé, et Dieu sçait toutes les peccadilles
dont elle s'accusa en racontant les
histoires de tout le village. je me garderai
bien de rapporter ici toutes les choses avouées dans l'espoir du secret
de la confession. le lecteur saura seulement
que Clarendon se cachoit le visage et
avoit des efforts qu'il fesoit pour s'empêcher
de rire. Enfin il lui donna l'absolution
et murmurant quelques formules latines
qui étoient restées dans sa mémoire, il
rendit cette femme la plus heureuse du
monde. Aussi lui apporta-t-elle humblement
un écu de trois livres enveloppé dans
du papier, en lui disant qu'elle alloit
courir au village voisin pour faire part
de son bonheur à vingt ou trente

autres femmes qui ne manqueroient pas d'apporter aussi leur offrande en se venant confesser comme elle. Clarendon la remercia vainement: elle partit plus précipitamment que son âge ne sembloit le permettre, et nos deux voyageurs profiterent de son absence pour monter à cheval et prendre une autre Route.

Qu'on imagine si l'on veut tout ce que purent dire la Vieille ~~Ce que dit la vieille femme, ce que firent~~ femme et toutes les autres quand elles ne trouverent plus le bon prêtre; je sais seulement ~~est pas du ressort de cette histoire, d'ailleurs je n'en sais rien; tout ce que sai c'est~~ qu'après quelques reproches que fit Clarendon à Michel de ne l'avoir pas prévenu du rôle qu'il alloit lui faire jouer, il le pressa de nouveau de lui raconter son histoire.

Je le veux bien lui dit Michel „ il ne me tiendroit qu'a moi de me dire noble; mon extrait de baptême ne porte aucun nom roturier, et l'on m'a assuré qu'anciennement en france tous ceux qui ne connoissoient pas leur pere passoient pour être gentilshomme quoiqu'il en soit l'on ne m'a jamais donné d'autre nom que celui de michel, parceque ma mère qu'on nommoit

Catherine n'étoit pas mariée, elle mourut en me mettant au monde, et le Seigneur de notre village paya généreusement la nourrice qui eut soin de ma première existence. il me plaça ensuite chés le maître d'école avec des recommendations qui donnerent plus d'une fois lieu à des sarcasmes. les dévotes surtout ne lui pardonnoient pas de prodiguer des soins au fruit présumé de sa foiblesse. „Qu'il „ait couché avec la jeune Catherine „disoient-elles, on ne lui en feroit point „de reproches, Mais ne devoit il pas mettre le Cambin dans quelque hospice d'enfans „trouvés, plutot que d'en conserver la charge qui par ma foi ne lui fait pas „honneur„ j'entendois ces propos et n'osois pas toujours les relever. Bref j'avois atteint l'age de Seize ans lorsque mon protecteur mourut. il m'avoit heureusement donné quelqu'argent aux étrennes, sans quoi j'allois me trouver bien embarassé. Le Maître d'école que je secondois dans les leçons qu'il donnoit à la jeunesse me dit qu'il ne pouvoit plus me nourrir, et qu'il falloit que je prisse un parti, vû que l'héritier de Monseigneur ni M.r le curé.

qui en avoit reçu un legs considérable
n'entendoient pas continuer de rien payer
pour moi. je songeai alors à tirer parti
de mon écriture qui est assez belle et de
quelqu'autre étude pour une place
ou je pourrois. Un avocat de la Ville de
Rheims m'accepta pour son clerc. mon
assiduité et mon travail m'acquirent à tel
point sa bienveillance que me faisant
un jour entrer dans son cabinet, il me
dit, Michel, j'ay à vous faire part de quelques
renseignemens qui vous interessent. Le
seigneur de votre village a fait au curé
un legs considérable qui n'est autre chose
qu'un fidei commis en votre faveur.
Ne pouvant rien vous donner d'après
nos loix parceque vous êtes soupçonné être
son fils naturel, il n'a eu d'autre moyen de
vous assurer une existence que celui de
léguer au curé, un contrat de dix mille
livres après lui avoir fait promettre que
le revenu de ce contrat vous seroit fidellement
compté pendant sa vie et qu'à sa mort
il vous rendroit seul Maître du contrat.
Quelqu'un a entendu leur conversation
à cet égard; ainsi vous ferez bien de
voir fréquemment M^r le curé, d'obtenir

des bonnes graces et de lui manifester de
tems en tems vos besoins, car je vous
avertis que vous n'obtiendrez rien en
justice. Elle n'admet pas les preuves par
témoins contre les titres par écrit. — Je
suivis ce conseil et fis une copie au curé par
tous les moyens qui étoient en mon pouvoir;
je comptois d'autant plus sur sa probité
qu'il étoit très riche de son propre
patrimoine, et je ne hazardois que lorsque
à le sonder en lui parlant de la position
embarassante ou je me trouvois. Son visage
se rioit alors, ses sourcils se fronçoient
et le grand nombre de ses pauvres étoient
son excuse ordinaire. je ne pus m'empêcher
une fois de lui dire tout ce que je scavois
sur le legs ou plutôt le fidei commis que
lui avoit fait le seigneur du Village. je
n'y gagnai que des injures et d'être mis
à la porte. L'avocat à qui j'en rendis compte
m'assura de nouveau que toutes autres
demarches seroient infructueuses et me fit
avoir la gestion des biens d'un seigneur
voisin. C'est là que j'ai le mieux appris à
connoître le monde. mais les détails à ce
sujet seroient trop longs, et ne voulant
pas nommer certaines personnes, j'aime

mieux me borner à ce qui me regarde que moi. Un malheureux penchant me faisoit retourner à mon village. J'y aimois une jeune fille vivant alors sous la tutelle d'une très vieille tante, je pris même assurer que j'en étois aimé; mais la tante qui avoit aussi jetté son dévolu sur moi, ne nous laissoit pas l'occasion de nous voir à notre gré. y avoit-il des danses dans le village, elle s'y trouvoit à côté de Suzanne, elle ci de son côté étoit jalouse des attentions que j'étois forcé d'avoir pour la tante, et cela occasionnoit souvent des brouilleries d'autant plus mal fondées que la vénérable tante étoit le véritable portrait de ces mauvaises fées qu'on nous représente avec de petits yeux chassieux, un long nez recourbé, des dents de rouille et un menton qui rentre dans la bouche. le reste des appas étoient en proportion de la figure. cependant elle croyoit mieux voir que sa nièce et voulant y obtenir à quelque prix que ce fut, elle ne craignoit pas de me donner plusieurs rendés vous, pour chacun desquels je trouvois toujours quelque défaite honnête. Le jour de Noël, la ruse la mieux ourdie faillit à me mettre dans ses bras. Un billet qui semblait

être de la main de Suzanna m'avertissoit
que je pourrois la trouver seule à minuit et
demie parceque sa tante faisoit réveillon
chez Mr. le Curé. je donnai dans ce piége
et quoique très étonné de recevoir de la
timide Suzanne un billet aussi hardi,
j'avois tant de choses à lui dire que je résolus
de profiter du rendés-vous sauf à n'en pas
abuser. j'entrai doucement dans sa chambre
ou je ~~crois~~ croyois être attendu par l'objet de mon
amour. nulle lumiere ~~ne l'éclaire~~ n'éclairoit; j'entendis
seulement prononcer à voix basse Chut et
la porte se fermer à la clef en dedans. A
l'instant la vieille sorcière me pressant
sur son sein ridé débuta par me dire
que son cœur et sa fortune m'appartenoient
si je voulois oublier Suzanne. indigné
d'être ainsi trompé dans mon espoir,
je voulus inutilement ouvrir la porte pour
sortir, la clef n'y étoit plus, et je ne pus
m'évader qu'en sautant de la fenêtre dans
la rue où il passoit alors beaucoup de monde.
La vieille me voyant entouré de gens
qui m'interrogeoient se mit à crier au
voleur, soit par dépit, soit qu'elle eut
imaginé ce moyen de contrebalancer
tout ce que je pourrois dire sur son

compte. Cette affaire qui vous paroit risible devint bientot très Serieuse. M. le Curé se vengea de mes reproches au Sujet du fidéi commis en me faisant poursuivre d'abord par le procureur fiscal et ensuite par le procureur du Roi non-obstant la conviction intime que celui ci devoit avoir de mon innocence; car le vieillard qui croyoit me reconquerir avoit renoncé à sa plainte en lui avouant une partie de la vérité! je m'étois d'abord caché, et voyant l'acharnement que l'on mettoit à ma perte, je m'engageai dans les hussards de Berwick. Une partie de ce régiment passa quelques années après en autriche. je voulus suivre mes camarades plutot par esprit de corps que par aucun autre motifs raisonnés, mais je tombai malade en route, et fus forcé de l'achever seul avec beaucoup de risques et de fatigues. C'est dans la cabane du pauvre que j'ay toujours trouvé à vivre pendant ces époques désastreuses, parceque le malheureux est naturellement plus pitoyable que le riche qui n'aime pas que l'on trouble ses jouissances. Un voiturier surtout me rendit un Service qui quoique minutieux en apparence m'a Singulierement

affecté. j'avois fait cinq lieues de suite sur sa voiture et en le quittant je lui presentai trente sols. Pauvre garçon, me dit-il je ne prendrois rien du tout si ce n'étoit le besoin de tabac et que ma tabatière est entierement vide. mais il ne me faut que deux sols pour la remplir et je n'en accepterai pas davantage, je serai ce soir chez moi, tandisque vous avez peut être encore une grande route afaire, Ainsi cet homme aussi franc que généreux ne prit que deux sols, ne voulant pas disoit-il abuser de mon état de fatigue pour me faire acheter le service ~~de~~ d'humanité qu'il ~~avoit~~ m'avoit rendu. quelques jours après j'arrivai à Coblents ou j'eus l'honneur de vous voir pour la premiere fois. Depuis ce tems nous avons souvent combattu l'un à coté de l'autre, vous pour la gloire de votre classe et moi pour rien, Mais je suis bien éloigné d'en avoir du regret. puisque c'est la ce qui m'a procuré votre estime.

Cette histoire avoit interressé Clarendon. il remercia Michel de sa complaisance et tout en causant ils approchoient de Dijon. C'est dans cette ville que résidoit un certain chevalier d'hoptoncourt à qui Clarendon avoit prêté

deux Cents louis en revenant d'amérique sans avoir encore pu s'en procurer le recouvrement. il s'informa de sa demeure et l'ayant rencontré, lui rappella cette ancienne dette. il n'en reçut d'abord que des réponses évasives; „ on feroit des efforts, on verroit à terminer cette affaire. Mais on ne promettoit rien de positif. Cette maniere de répondre équivalloit à un refus et Clarendon eut fini par réclamer son argent à la pointe de l'épée, si michel ne lui eut fait sentir le danger de se compromettre par aucun éclat dans un moment ou il étoit encore obligé de déguiser son nom. La même raison empechoit de citer hoptancourt en justice. En conséquence Michel qui craignoit la trop grande vivacité de Clarendon se chargea de quelques nouvelles tentatives. Lorsqu'il eut inutilement sollicité un foible accompte, moyennant lequel il promettoit au nom de son maître des délais considérables pour le restant, il hazarda de representer au ci devant chevalier qu'il s'exposoit à des frais judiciaires et a payer des interêts, tandis qu'il pouvoit l'éviter si aisément — j'ai calculé tout cela répartit froidement

Hoptoncourt; mais au pis aller je ne puis être condamné en justice qu'aux interets du cinq pour cent et tu sçauras pauvre sot que cet argent ne vaut le dix huit et le vingt — à ces mots Michel ne put retenir un geste d'indignation, mais se rappellant tout d'un coup la prudence qu'il avoit recommandé lui même, il sortit subitement pour aller rejoindre Clarendon. C'etoit bien l'occasion de tirer à boulet rouge sur les chevaliers françois, il eut la délicatesse de s'en abstenir parcequ'en effet clarendon avoit trop de chagrin pour qu'on songeat encore à contredire ses idées favorites.

Un jour que tous deux se promenoient hors de la ville, en parlant du chemin qu'ils voulaient suivre pour aller à paris, Clarendon apperçut que quelqu'un le fixoit avec une attention extraordinaire. il s'en inquiéta d'abord, et bientot il se vit accosté par un homme qui lui dit en l'embrassant, ne reconnoissez vous pas Robert charpentier de votre père à la guadaloupe? je vous y ay vu lors de votre départ pour france et j'ai à vous parler de bien des choses qui me pèsent

sur le coeur; mais il faudroit me faire l'honneur d'accepter quelques rafraichissemens à la maison. Clarendon accepta; le sentiment de ses propres besoins avoit deja commencé à l'humaniser, et michel vit avec un étonnement mêlé de joye qu'il ne s'essuyoit point le visage après avoir été embrassé par un charpentier. il fut encore plus surpris de lui entendre dire qu'il ne pouvoit profiter de l'offre qui lui étoit faite qu'autant qu'il en partageroit le plaisir avec un compagnon de route qu'il regardoit comme son meilleur ami. Lorsqu'ils furent tous deux entrés dans le logement de Robert et qu'ils eurent mangé quelque chose à sa table „ j'ai besoin de préambule dit cet ouvrier pour en venir à l'objet dont je dois vous entretenir. Vous sçaurez d'abord que ma fortune à la Guadaloupe n'est devenue considérable qu'à l'aide des avances que m'a faites Mr. Clarendon père. je ne vous en parlai point lorsque vous vintes dans cette île, parceque mes affaires n'étoient pas encore liquidées et que d'ailleurs. je comptois aller aussi en france. je n'y suis malheureusement arrivé que dans un tems ou vous n'y

étiez déja plus et depuis il m'est survenu des accidens qui m'ôtent pour le moment tout pouvoir de payer au fils des sommes que je dois a son père. — En tout cas dit Clarendon il me seroit bien impossible de les exiger, car je n'ai trouvé aucun billet de vous — vous n'en pouviez pas trouver non plus reprit Robert, car nous ne devions compter qu'après quelques ouvrages que j'aurois faits pour M. votre pere, si la mort n'y eut mis obstacle. il n'en est pas moins vrai qu'il m'a avancé quatre mille cinq cens livres en argent de colonie. mais entendez moi jusqu'au bout pour mieux excuser mon impuissance actuelle. en partant pour france, j'ay emporté avec moi quelqu'argent et deux effets de commerce l'un sur le sieur Husson, l'autre sur le négociant Simonin. si vous vouliez accepter ce dernier effet qui est précisement de 4500 " c'est tout ce que je puis vous offrir car le reste est perdu. La paix maritime que l'on nous annonce vous fournira peut être les moyens d'être payé, et dans tous les cas vous aurez toujours un titre sur moi, ce

qui est bien juste. — Quoique ce titre ne fut pas l'argent comptant dont Clarendon commençoit à avoir besoin, il ne put s'empêcher d'admirer la probité scrupuleuse de Robert, qui continua ainsi le recit de ses malheurs. le Sr. Hudson (dit-il.) a donné l'exemple de la banqueroute la plus bizarre en faisant semblant d'être mort pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. il avoit en main tous les papiers d'un frère décédé en France depuis quelques années et c'est là depuis qu'il — organisé la ruse dont je vais rendre compte. d'abord il a commencé par mettre dans son secret un nègre de son habitation. Ensuite il a fait le malade en s'obstinant à ne voir — d'autres personnes que ce nègre, lequel au bout de deux jours ne manqua pas d'aller jetter les hauts cris, chez le curé de la paroisse dont cette habitation dépendoit, en lui disant que son cher maître venoit de mourir et demandoit à quelle heure on pourroit faire les cérémonies de l'enterrement. C'est bon. dit le curé, procurés vous une bière

et quant il y Sera cloué vous l'apporterez
à notre église d'où je le conduirai au
cimetière. C'est bien à quoi Hupson
s'attendoit, il avoit déja mis une buche
dans une bière et l'ayant Solidement
cloüée, il la fit aussitôt porter à l'église
par Son même nègre qui poussoit en
chemin des hurlements affreux. Ce n'est
pas tout. Le même Hupson qui pendant ce tems
avoit taillé ses cheveux à l'anglaise et
changé entierement Son costume ordinaire
eut l'audace de Se trouver Sur le passage
du prétendu mort et de l'accompagner
jusqu'à la Sépulture en Se frappant la
poitrine et feignant la plus grande désolation
d'un trépas aussi inopiné, hélas disoit-
il le désir de voir un frère chéri m'a
fait quitter la nouvelle Angleterre, et je
ne le reverrai que dans la tombe. Chacun
Se croyoit obligé de le consoler et l'extrême
ressemblance qu'il avoit avec Son prétendu
frère, aidoit encore à l'erreur commune.
Les papiers qu'ils montroit à qui voulait
les voir accreditoient de plus en plus la
fable qu'il avoit lui même ourdie et
comme avant Son décès Simulé, il avoit
réalisé en argent comptant tout ce qu'il

pouvoit vendre. il signa au greffe un acte de renonciation à la succession de son frère et porta depuis le nom de Sébastien husson au lieu de celui de louis husson qu'il avoit précédemment porté. on m'a même écrit qu'il avoit toujours en poche son extrait mortuaire afin de le montrer à tous ceux qui le prendroient encore pour Louis husson. aussi plusieurs personnes ont elles déja échoué dans des poursuites contre lui et je regarde comme entièrement perdues toutes les sommes qu'il me doit. Le second echec de ma fortune à eu lieu dans un voyage en provence ou j'ay été volé l'année derniere par les bandes qui occupoient les montagnes de St Maximin à six lieues d'aix, et c'est un miracle que j'aye pu sauver ma vie, parcequ'ayant reconnu parmi les voleurs les deux vicomtes M. xx, et M. xx. ils m'ont attaqué avec fureur, à l'instant même ou je l'es ai nommé. — juste ciel s'écria Clarendon à quelles horreurs la misère à contraint des honnêtes gens? l'honête homme répliqua Robert mourra sur un fumier plutot que de commettre un crime ou seulement

seulement une bassesse, et ceux dont je vous parle n'avoient-ils pas pour vivre la ressource du Service militaire? mais ne parlons plus de choses aussi revoltantes et finissons, monsieur, je vous daignerez diminuer mes peines en acceptant ma lettre de change sur le négociant finissois.

De quel droit la refuserois-je répondit Clarendon, lorsque je n'ai pas même celui de vous rien demander. Votre conduite à mon égard mérite que je déféré à tous vos désirs, et il seroit à souhaiter que tout le monde vous ressemblat. Ainsi il prit la lettre de change qu'on lui offrit, bien déterminé à ne jamais employer de recours contre Robert quand même cet effet de commerce ne seroit pas payé à son terme.

Lorsque nos Voyageurs eurent quitté Robert, ils ne songerent plus qu'à se remettre en route et arriverent sans aucun accident à Auxerre. Le lendemain matin ils furent tant d'empressement à repartir que Clarendon oublia sa bourse sous le chevet de son lit. Déja ils avoient fait un quart de lieue lorsqu'ils entendirent la voix d'une jeune fille hors d'haleine qui les

appellait aussi fort qu'il lui était possible. ils s'arrêtèrent et reconnurent bientôt la Servante de l'auberge où ils avoient couché. ah bon dieu leur dit-elle en les accostant, combien il est à propos pour rapporter la bourse que M. avoit oubliée dans son lit. Clarendon étonné de trouver autant de probité dans une fille de Cabaret, reprit la bourse et lui donna un louis en s'excusant sur la modicité de cette marque de reconnoissance. — vous ne m'eussiez rien donné, M. reprit-elle que je n'aurois aucun regret de mes peines. imaginez donc si je dois être contente; j'aime mieux ce louis que je puis posséder sans remords que tout ce qui étoit dans votre bourse, parceque ma conscience me l'eut toujours fait regarder comme un bien mal acquis; après quoi elle fit une jolie révérence et retourna à son auberge. cette aventure fut le sujet d'une nouvelle conversation que je vais rapporter mot pour mot — Conversation — N'admirez vous pas, Messieurs et la fille d'auberge et le charpentier? — Cela est vrai et je suis tenté de dire avec un de nos beaux esprits ou Diable la vertu va-t-elle se nicher? à sa place naturel tout ce qu'on appelle le peuple

est ordinairement la classe la moins ambitieuse, et lorsqu'il peut avoir le strict nécessaire, il repousse tous les mauvais moyens d'avoir le superflu. Mais il n'y a jamais de superflu pour les autres classes qui pouvant s'elever toujours de plus en plus ne voyent aucun terme à leur cupidité. je disserterois longtems sur cet objet, si je n'apréhendois de vous endormir par toutes mes réflexions.

Tout en disant qu'il ne vouloit plus disserter Michel, faisoit chaque jour des commentaires, de même genre sur tous les discours de Clarendon. Enfin ils arriverent à paris ou demeuroit l'oncle très riche sur lequel Clarendon avoit fondé ses plus solides espérances. d'abord il commenceroit à vivre chez cet oncle qui lui ayant toujours montré de l'amitié seroit enchanté de le revoir. Ensuite il en obtiendroit de tems en tems quelque sommes, et si comme il paroissoit naturel, l'oncle qui n'étoit point marié vivoit moins que son neveu son héritage adouciroit le deuil qu'il faudroit alors porter. Tel étoit l'apperçu qui déja consoloit Clarendon de toutes ses anciennes pertes; il s'en expliquoit naïvement avec michel qui de son coté

parloit aussi d'un voyage à faire à Lyon pour en ramener l'aimable Amélie. Ah mon ami, je n'ai encore aucun projet bien fixé à cet égard. je Sais que mon amie entière est à Lyon; je crois même que mon oncle approuveroit ce mariage. car il n'a vécu Sans trouble que par son insouciance Sur toutes les opinions reçues; Cependant... — il n'y a point de Cependant, Monsieur; voulés vous donc que d'anciennes opinions qui ne Servent plus de règle vous privent à jamais de votre propre bonheur? ah! Si j'étois à votre place! Mais hélas loin de songer au bonheur que donne un doux lien, je ne Sais pas même où je pourrai reposer ma tête, car ne pouvant demeurer avec vous chez votre oncle, je me trouverai Seul au monde, lorsqu'il faudra quitter un aussi bon ami que vous. Ne vous fachez pas de ce mot Monsieur, vous me l'avez donné quelquefois et l'état actuel de mon coeur ne m'a pas permis de trouver un autre terme; — Oui Michel tu es mon ami; aussi ne t'éspérai je point de me Servir inutilement, mais nous prendrons conseil des circonstances et je tacherai de te faire

voir combien je te suis véritablement attaché. — je ne trouve point de deshonneur dans la domesticité repliqua michel, et c'est peut-être le sort le plus doux qui soit au monde pour quelqu'un qui sçait plier aux caprices d'autrui. un domestique n'a réellement aucun souci pour les choses essentielles de la vie, puisque le Maître doit les lui fournir. Mais mon caractère est trop entier pour se conformer à celui de la plupart des maîtres, et tout autre travail me paroîtra moins pénible.

C'est ainsi que nos deux héros faisoient chacun leur roman d'avance. Clarendon voulut s'arrêter dans un auberge pour arriver ~~le lendemain~~ ensuite plus frais et plus proprement arrangé chez son oncle. Le lendemain il s'y présenta seul et n'eut pas à se plaindre de la premiere réception. une servante Maîtresse nommée Gothon feignit seulement de craindre que son maître ne ~~se compromit~~ se compromit en gardant chez lui un neveu émigré. Mais l'oncle ayant soutenu qu'il n'y avoit point de risques sous un gouvernement qui cherchoit à détruire tous les germes de division plutôt qu'à entretenir d'anciennes haînes.

Gothon ne répondit plus rien et le neveu reçu à bras ouverts fut installé dans le plus bel appartement de la maison. il ne manqua pas de prévenir Michel de son heureuse situation en le priant de ne pas quitter paris où leurs recherches réunies pourraient lui trouver quelque travail avantageux. Michel le promit et Clarendon profita des premiers instants qu'il eut de libres pour écrire une lettre passionnée à la belle amélie, en même temps qu'il lui rendoit compte de l'heureux succès de son voyage. il finissoit par lui dire qu'il espéroit la revoir au moment ou elle s'y attendroit le moins, et qu'il la prioit d'avance de lui montrer un peu moins de rigueur.

Cette lettre simplement signé Clarendon fit le plus grand plaisir à Amelie dont l'amour n'avoit pû que s'accroitre par la solitude dans laquelle elle étoit constamment restée depuis son deuil.

Cependant Gothon diminuoit la peine que lui faisoit l'arrivée du nouvel hôte, elle craignoit de voir diminuer les libéralités de son maître et de le retenir moins longtemps dans ses chaines

lorsqu'elle ne feroit plus que partager une affection que jusqu'alors elle avoit concentrée sur elle seule; de son coté le neveu ne voyoit pas de bon œuil la soi-disante ménagère disposer de l'esprit et de la bourse du Viellard, il se rappelloit aussi le propos désagréable qu'elle avoit tenu à son arrivée et ne cherchoit qu'une occasion d'en tirer quelque vengéance. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Gothon qui comme on s'en doute ~~déja~~ partageoit quelquefois le lit de l'oncle se vantoit auprès de lui d'une fidélité à toute épreuve, et le viellard enchanté de se croire encore aimé malgré ses rides, sa toux et sa tête devenue chauve ne tarissoit pas sur les louanges d'une aussi bonne personne. on se doute également que Gothon avoit quelqu'~~autre savoir~~ amant. C'étoit un gros valet d'écurie qui ne manquoit pas d'accompagner sa bonne amie à la cave, ou ses peines étoient habituellement recompensées avec le meilleur vin du Maitre. Clarendon qui s'en appercut épia le moment favorable pour engager son oncle a venir vérifier les faits ~~pria son oncle de venir voir~~ à travers un larmier mal fermé. La lanterne

que Gothon avoit alors posée par terre
éclairoit justement... des choses que l'on
ne peut écrire sans indécence. Ce spectacle
fit sur le vieil oncle tout l'effet qu'on
pouvoit attendre le neveu. j'en vois assés
dit-il pour scavoir le parti que je dois
prendre. La dessus ils remonterent tous
les deux dans la salle où le déjeuné
venoit d'être servi. Lorsque Gothon
apporta le vin sur la table, Clarendon
l'oncle lui dit fort tranquillement „
Mademoiselle, après ce que je viens de
voir dans la cave ou vous étiez avec
ignace, il ne m'est plus possible de
vous garder, ainsi dépêchés vous de
ramasser tous vos effets et de partir.
Puis se tournant vers son neveu,
quant à vous Mr. en me détrompant
sur le compte de cette fille que j'aimois,
vous m'avez privé d'une illusion qui
faisoit le bonheur de ma vie, de sorte
que maintenant il ne me seroit plus
possible de vous voir ~~de~~ de bon œuil. je
vous prie donc aussi de sortir de chez
moi. — Clarendon neveu étoit trop fier
pour s'abbaisser en cas pareil à la
moindre priere, et bien loin de chercher

à faire révoquer l'ordre bizarre qu'on lui intimoit, il sortit en renversant la table par un mouvement de colère, et proférant quelques énergiques injures, que l'on me dispensera de répéter.

Perla donc son plus bel espoir s'évanouit dans un instant et peut être étoit-ce de la faute, car lorsqu'on a besoin des autres hommes, on trouve malheureusement plus de profit à corriger leurs faiblesses qu'à chercher à les en corriger. C'est peut-être aussi pour cela que les grands de la terre étant presque toujours flattés sont nécessairement plus corrompus que les autres hommes. Telles étoient les réflexions de Michel lorsque Clarendon fut lui raconter sa mésaventure, mais il avoit trop bon cœur pour ne prêcher son ami dans un moment où celui-ci avoit plutôt besoin de secours et de consolations. D'abord il lui offrit tout le reste de ses épargnes, ensuite il lui rappella les offres généreuses d'Amélie en lui disant que c'étoit le cas de lui écrire, qu'il alloit le faire, et que sûrement elle seroit enchantée de pouvoir lui rendre service. — Garder

-t'en bien Mon cher Michel, tu me désobligerois entièrement et j'aurois plutot recours à la bourse que de rien demander à Amelie. Mais le moment d'abuser de ta bonne volonté n'est pas venu. je ne suis pas encore dans le besoin urgent, et dans tous les cas le riche ~~viévil~~ Viévil m'achettera peut-être le billet d'hoptancourt et la lettre de change de Robert. avec cette ressource j'attendrai aisément que la bourasque de mon oncle soit passée et qu'il fasse auprès de moi les premieres avances. — Essayez lui dit Michel, et comptez sur mon zèle aussi longtems qu'il pourra vous être utile.

Clarendon avoit autrefois empêché un de ses amis de poursuivre en justice criminelle le procureur viévil pour un abus de confiance, et il sembloit que cet homme auroit du en être reconnoissant. depuis ce tems une foule d'événemens heureux avoit accumulé la fortune sur la tête de ce même viévil qui possédoit plus d'un million, tant en argent qu'en terres labourables, bois près et maisons nationales ~~situés~~ à fontainebleau, c'est dans cette ville que Clarendon fut mettre à l'essai

l'ame de ce nouveau Crésus. Mais les crésus qui ont de l'ame sont très rares. Après les premiers compliments d'usage Clarendon lui avoua sa détresse actuelle et lui montrant ensuite les deux billets qui lui restoient valant ensemble près de huit mille livres de france, il lui fit entendre qu'il s'estimeroit heureux de les négocier à moitié perte et offrit de les lui transporter. Je vous entends répondit vivement, vous voudriez de l'argent, et comme vous ne pourrez pas me le rendre, vous m'offrez pour gage des créances ..... qui peuvent être bonnes ..... Mais cette affaire ne se peut pas à présent. mon argent n'est pas oisif. Si c'étoit dans quatre ou cinq mois d'ici je verrois peut-être. Enfin vit-il seul de toutes les défaites ordinaires à ceux qui ne veulent pas obliger. En vain Clarendon plia-t-il son caractère jusqu'au point de supplier à mains jointes l'indigne parvenu. il n'en put rien obtenir et le quitta plus mortifié encore de s'être abaissé jusqu'à la prière que de voir ainsi son voyage inutile.

Cependant la france commençoit à sortir triomphante de l'espece de tombeau où toujours elle avoit été englouti, et

la liberté des mers qui venoit d'être proclamée faisoit penser à Clarendon que s'il avoit seulement les moyens de payer ~~seulement~~ son passage, sur un navire, il iroit enterrer sa honte et ses chagrins à la Guadaloupe ou la lettre de change de Robert lui fourniroit peut être les premiers moyens d'éxistence.

Plein de cette idée dont il ne pouvoit se distraire, il étoit reparti et laissoit errer son cheval à l'aventure le long de la forêt qui avoisine fontainebleau, lorsque deux brigands vinrent lui demander la bourse ou la vie; ses cris attirerent heureusement un charbonnier dont l'arrivée fit fuir les deux assaillans. L'infortuné Clarendon étoit déja blessé, mais peu dangereusement, de sorte qu'il n'eut besoin que de quelques compresses et d'un jour de repos dans la cabane de l'homme agreste qui venoit de protéger ses jours. Mes moyens disoit-il à son liberateur sont insuffisans pour vous payer comme je le désirerois — me payer Morbleu, répondit jaques munster (c'est le nom du Charbonnier) vous eussiez rendu le même service à votre pareil

n'est ce pas? quant à moi qui trouve encore plus d'hommes au dessus qu'au dessous de moi, je les oblige tous autant que je le puis sans exiger aucune reconnoissance. C'est la nature qui me pousse sans que je puisse m'en empêcher, ainsi vous ne me devez rien pour avoir cédé à mon penchant. Vous me ferez seulement le plaisir de me dire qui vous êtes et où vous vouliez aller. — alors Clarendon Souvrant avec franchise rendit compte au charbonnier non seulement de son véritable nom, mais encore de sa situation, et du dessein qu'il auroit d'aller cacher ses peines dans le pays où étoit mort son père; mais qu'il étoit loin d'avoir les fonds suffisans pour payer sa traversée. — Eh à cela ne tienne, répliqua monsieur un de mes parents est aussi mort à la Guadaloupe, et plusieurs lettres m'ont appris qu'il laissoit une succession opulente. j'ai aussi projetté trente fois dans l'intention de risquer ce voyage parceque j'ay des enfans; car pour moi seul, je n'y aurois jamais songé. Cependant je suis vieux, et ma femme se désoleroit en songeant aux distances qui la séparero[illegible]

de moi. Ainsi prenés mes trente louis ; — Un notaire de Fontainebleau aura bientot dressé la procuration nécessaire à laquelle je joindrai tous mes titres de parenté que j'ay depuis long tems fait mettre en règle. je vous prie seulement de m'écrire aussitôt votre arrivée dans la colonie. — Ah mon ami, votre confiance en moi m'étonne et me connoissant aussi peu. — Bah Si vous étiez un fripon, vous seriez plus riche que vous n'êtes, et j'ay assez connu votre père avant qu'il aille aux isles pour avoir bonne opinion de toute sa race, en tout cas je le mets sur votre conscience. Mais partons pour la ville afin d'y terminer entierement cette affaire.

La procuration une fois faite et remise à Clarendon avec tous les autres titres nécessaires, le bon voyage souhaité de part et d'autre, et le vin de l'étrier étant bu, il continua sa route vers Paris avec le ferme dessein d'en repartir incessamment pour aller s'embarquer à l'insu même de Michel dont il craignoit la douleur et les reproches.

Il ne lui parla donc que de —

l'ingratitude du riche Viéril, et fit en secret tous les préparatifs de son voyage d'outremer, feignant seulement d'avoir encore l'espoir de quelques recouvremens à Brest.

Pendant qu'il dissimuloit ainsi avec le bon michel, celui ci s'occupoit de la détresse de Clarendon plutot que de la sienne propre, et malgré les défiances qu'il en avoit reçues, il résolut de mettre à profit la bonne volonté témoignée par Amélie. il lui écrivit que Clarendon devoit être dans le plus grand embarras d'après le peu de réussite de ses différentes tentatives auprès de ses faux amis, de ses obligés et même de son unique parent, qu'il avoit certainement besoins de secours et que cependant sans l'en avoir prévenu que lui Michel osoit réclamer la parole d'amélie ou plutot obéissoit aux ordres qu'elle lui avoit donnés.

A peine cette lettre fut-elle arrivée qu'amélie fit parvenir à Michel un billet de dix mille livres payable à l'ordre de Clarendon. Mais celui ci devoit de partir sous

le prétexte d'une promenade du matin. Michel l'attendit en vain toute la journée pour lui porter les consolantes nouvelles qu'il venoit de recevoir. Son inquiétude étoit au comble lorsqu'un fayard vint lui remettre un billet qui dévoiloit tout le mistère. Clarendon y annonçoit qu'il s'embarquoit le lendemain à Brest, ne regrettant dans toute la France qu'Amélie et son ami Michel. Ce fidèle ami ne perdit point de tems pour courir à Brest, et consultant moins l'intérêt de ses finances, déjà bien minées par la générosité de ses sentimens, il prit la poste et n'épargna ni les chevaux, ni les largesses aux postillons qui lui servirent de guides. Son premier soin en arrivant fut de se présenter au bureau remplaçant celui de l'ancienne amirauté. mais quelle fut sa douleur en voyant sur les régistres que Clarendon étoit parti depuis la veille sur la Corvette la Courageuse.

Désespéré d'une nouvelle aussi foudroyante, Michel voulut partager le sort de son ami, et s'embarquer sur le

premier navire qui ferait voile pour les îles antilles. Oh. celeste amitié! tu n'es donc pas entièrement bannie de notre miserable terre et quelques coeurs sont encore embrasés de ton feu pur et divin.

Cependant des Signaux annoncent un navire venant du large, avec pavillon de détresse. quelques coups de Canon tirés de loin en loin témoignent qu'il a besoin de Secours. La curiosité excite les uns, l'interêt anime les autres, et plus d'un négociant inquiet craint la perte des riches cargaisons qu'il attend. chacun monte Sur les endroits les plus elevés d'où il dirige ses longues vues pendant que les pilotes côtiers mettent au mer leurs chaloupes. Bientot le navire arrive heureusement dans le port et l'on apprend que c'est la corvette la courageuse qu'une voye d'eau considérable force de rentrer pour éviter une perte certaine. Michel entendant cette nouvelle sort de Son accablement comme un homme qui Se réveille après un Songe pénible. il cherche à distinguer

Clarendon parmi tous les passagers qu'on débarque, et l'ayant reconnu il l'accable à la fois et d'embrassements et de reproches.

Les explications se succédèrent rapidement de part et d'autre et lorsque Clarendon apprit la générosité d'Amélie une sueur froide le saisit il hésita d'accepter un argent qu'il se sentoit dans l'impossibilité de rendre. — qu'un ce seroit un cadeau dit Michel, ce qui est honnête à donner peut également se recevoir sans manquer à l'honnêteté, bref il raisonna si bien qu'il ne fut plus question que d'un présent à faire au Capitaine, et d'aller toucher à paris le montant de la lettre de change envoyée par Amélie.

Cet effet de commerce ayant été payé à sa présentation, il fallait bien aller remercier Amélie et pour cette fois Clarendon ne songeoit plus qu'au bonheur de revoir son épouse. la seule obligation de décliner son vrai nom dans un acte public lui sembloit embarrassante, et cette réflexion que ni Michel ni lui

n'avoient pas encore faite étoit pour tous les deux une source de chagrins.

Clarendon n'en étoit pas moins décidé au voyage et il alloit se mettre en route lorsqu'il apprit qu'hoptancourt récemment arrivé à Paris, venoit d'y gagner au jeu des sommes considerables. il crut cette circonstance avantageuse pour réclamer de nouveau son argent, et après plusieurs courses inutiles, il le trouva par hazard aux champs élisées. je scais lui dit-il que la fortune vous a servis, tandisqu'elle m'est depuis longtems contraire. c'est une double raison de solder vos engagemens avec moi, et je viens vous y inviter pour la derniere fois — je scais aussi lui répondit l'infame hoptancourt que vous êtes un émigré rentré en fraude de la loi, et que je vous dénoncerai au ministre de la police générale si vous n'achettés mon silence en me remettant mon billet. Clarendon indigné de cette bassesse y risposta par un soufflet, et et voulant purger la terre d'un pareil monstre, il mit l'épée à la main en lui disant de se déffendre

Mais Hoptancourt prenant la fuite s'échappa aussitôt par des chemins détournés.

Tous les symptômes de la plus bouillante colère étoient empreints sur le visage de Clarendon lorsqu'il vint raconter cet événement à Michel.

Celui ci plus craintif pour la sureté de son ami que pour la sienne propre, lui observa que s'il l'épée des lâches n'étoit pas dangereuse, leurs sourdes menées pouvoient le devenir. et il parut regretter d'avoir mis obstacle au voyage de la Guadaloupe. En effet, ajoutoit-il, qui nous répondra que déjà vous n'êtes pas dénoncé? la vengeance et l'interêt ne suffisent que trop pour exciter Hoptancourt; il faut ou vous éloigner ou vous y bien cacher jusqu'à ce que je puisse sçavoir s'il y a quelque danger pour vous. Je me rappelle d'avoir autrefois connu Mr. M.x qui est maintenant chef des bureaux de la police générale. il pourra nous rendre service et peut être empêcher les dénonciations de parvenir jusqu'au

Ministre — eh bien dit Clarendon je me cacherai, je suivrai tous les avis; mais tu oublies que la clef d'or fut toujours un des meilleures moyens à employer. je vais te remettre cent louis, c'est le cas de faire un pareil sacrifice dont j'attendrai tranquilement le résultat, me fiant à toi plus qu'à moi même. — j'y consens reprit Michel, parceque je ne dois refuser aucun moyen de vous etre utile. j'y réfléchirai mieux encore à tête reposée. mais pour le présent cachez vous parmi les savoyards; vivez et soyez habillé comme eux, ils ne vous trahiront point. il faudra seulement prétexter quelque maladie pour vous dispenser de sortir ou travailler avec les autres, tout étant arrangé ainsi qu'on vient de dire, Michel prépara pour le chef des bureaux une lettre par laquelle il déclaroit qu'un de ses amis rentré en france y pourroit être dénoncé par la basse vengeance du ci devant Chevalier d'hoptancourt dont il raconta la dispute récente; qu'il s'agissoit d'arrêter toutes les suites de

cette dénonciation si par hazard elle avoit lieu, et que pour cela on lui enlevoit provisoirement cent louis; mais que le malheureux qui fuyoit la persécution ne seroit nommé que sous le sceau du secret le plus inviolable et lorsque les cent louis acceptés lui seroient une caution qu'on n'abuseroit pas de sa confiance.

Lorsqu'il eut fait un seul paquet des cent louis et de la lettre qu'il signa Michel en fut lui même le porteur et eut le bonheur de rencontrer le chef du bureau dans un moment qu'il étoit seul. Celui ci lut d'abord attentivement la suscrire et fixant ensuite Michel, Comment veut-on dit-il que j'écarte les dénonciations qu'on pourroit faire contre un homme dont je ne sçais pas le nom. L'aveu que vous m'en ferez Mon cher Michel restera dans mon sein comme une confidence de l'amitié; et si celui pour qui vous vous intéressez n'étoit pas inscrit sur la liste des émigrés actuellement fermée par une loi pleine de sagesse et de d'humanité, il ne courroit certainement aucun risque.

Cette maniere de s'exprimer encouragea Michel à qui d'ailleurs on ne disoit pas un mot de l'argent joint à la lettre, il prononca en balbutiant le nom d'alexandre sébastien Clarendon. ce nom fut inutilement cherché dans les régistres, il n'y étoit pas. Michel s'apperçut que le plaisir brilloit dans les yeux du chef de bureaux, et s'exprimant alors avec plus de franchise, il observa que cela provenoit sans doute de ceque clarendon n'avoit aucuns biens en france. Son départ avoit du faire moins de sensation que s'il eut été possesseur de chateaux ou de terres titrées — Vous avéz raison répartit Mr. Mxx. cette omission est d'autant plus agréable pour moi que si votre ami avoit été sur la liste, rien n'auroit pu m'engager à supprimer les dénonciations, malgré tout mon mépris pour les dénonciateurs, mon devoir étant d'obeir aux loix plutôt qu'à des considerations particulières. Mais brisons la dessus, et n'ayéz pour lui pas plus d'inquiétude que pour vous même; car me souvenant très bien de vous, j'ai apperçu qu'on vous avoit également

oublié et probablement pour la même
raison. Je suis bien aise de vous en
prévenir, et pour mieux rassurer encore
votre ami, dites lui que je vous invite tous
à dîner chez moi pour la décade prochaine.
C'est le seul jour que j'aie de libre. Michel
enchanté accepta sans oser rien promettre
pour Clarendon à qui il se hâta d'aller
annoncer tout ce que l'on venait de dire.

Malgré toute sa fermeté naturelle
Michel avoit eu la poitrine oppressée,
il avoit même tremblé pendant presque
tout le tems de sa visite. Le succès dont
elle étoit suivie venoit d'en faire un
homme tout différent. il voloit plutôt
qu'il ne marchoit vers l'asile de
Clarendon, on eut dit qu'un énorme
fardeau venoit d'être enlevé de dessus
ses épaules.

Clarendon ne se livra pas aussi
facilement à la sécurité. il craignit
d'abord que l'invitation qu'on lui faisoit
ne couvrit un piège. puis réfléchissant
sur la loi qui fermoit la liste des émigrés,
et sur les circonstances heureuses qui
l'avoient empêché d'y être inscrit,
rassuré d'ailleurs par les protestations

de Michel qui lui peignoit Mr. Mxx. comme un parfait honnete homme, il se décida à voir ou pourroit aboutir cette entrevue qui lui paroissoit au moins inutile.

La décade arrivée et deux heures étant sonnées nos deux héros prirent un fiacre pour les conduire à la demeure de Mr. Mxx. dont la porte fut dès lors refusée à tout autre personne. il fut très aimable pendant tout le repas et lorsqu'on fut près de se séparer, je pardonne dit-il à Mr. Clarendon de s'être accroché à toutes branches lorsqu'il s'est vu dans l'embarras; Mais michel auroit du mieux me connoitre, et pour le punir je lui donnerai la peine de remporter un Monceau d'or assez lourd qu'il m'a laissé en garde depuis quelques jours. je ne pourrois en effet pas l'accepter, s'il avoit été le prix d'une contravention aux fonctions de mon emploi, et je ne dois pas non plus me faire payer d'une acte de simple complaisance entièrement conforme à mes inclinations comme à mes devoirs. en parlant ainsi il remit les

Cents louis dans la poche de Michel et reconduisant Clarendon jusqu'à la voiture de louage, il affecta de parler de tout autre chose pour éviter les remerciemens et diminuer l'embarras de son convive étonné.

Je ne m'y attendois pas dit enfin Clarendon à Michel, desquel fut seul avec lui, et sans doute cet homme est immensément riche. — point du tout répondit Michel; c'est le fils d'un honnête armurier de province qui ne lui a laissé pour tout partage qu'une excellente éducation. vous jugerez maintenant s'il y a autant de vertus dans les hommes nés parmi le peuple que dans les classes ci devant distinguées. — C'est tout jugé dit Clarendon, et si j'ai le bonheur d'épouser Amélie, je veux que tu écrives tout ce que tu scais de mon histoire, elle désillera peut être les yeux de ceux qui ont partagé mes anciennes illusions, et le peuple plus estimé n'en deviendra sans doute que plus estimable encore car la bonne opinion d'autrui est un véhicule encourageant. je le dis.

à présent, non seulement le peuple à des vertus mais encore le besoin lui à fait cultiver des talens qui le rendent plus utile que tous les gentils-hommes du monde, et je me rappelle très bien que nos professeurs dans les plus hautes sciences, étoient presque tous de la classe roturière. Ainsi mon cher michel me voila converti à toutes les opinions, mais il ne faut plus nous séparer et j'espere que tu voudras bien m'accompagner à Lyon où ton zèle m'aidera beaucoup, auprès de l'aimable Amélie.

Michel ne pouvoit refuser une proposition aussi honetement faite et citoyen de tout l'univers il aimoit autant Lyon que Paris ou toute autre ville. ils partirent donc ensemble et s'arreterent à Dijon chez le brave Robert qu'ils trouverent occupés à des préparatifs de voyage pour retourner à la Guadaloupe dont il venoit de recevoir des nouvelles. cette circonstance permettant de substituer à un homme aussi honnête la procuration du confiant jacques munster, Clarendon n'hésita pas d'en charger Robert qui l'accepta avec plaisir; mais comme

il ne voulut point des trente Louis, ils furent renvoyés au charbonnier avec assurance que ses intérêts étoient en bonnes mains. la lettre de change sur Simonin ne pouvant être mieux confiée, fut rétrocédée valeur en compte au même Robert qui promit d'en faire le retour en denrées à l'adresse et consignation qu'on lui indiqueroit. Cette affaire essentielle ainsi terminée, nos deux voyageurs se remirent en route avec une gaieté qu'ils n'avoient pas éprouvée depuis longtems. ils arriverent enfin à Lyon, ~~lorsque~~ l'année de deuil d'amélie étant alors expirée, ~~Cette permettoit de quitter ses lugubres parures. elle~~ Cette demoiselle ne put se dispenser de recevoir Clarendon ~~il eut donc plus d'excuse pour ne pas recevoir Clarendon~~ qui menant avec lui son fidele Michel, le présenta comme un ami dont l'apparente domesticité avoit tenu jusqu'alors à des circonstances qu'il se feroit un plaisir de raconter lorsqu'il en auroit eu la permission. L'intérêt répondit Amélie que vous avez inspiré à mon père ainsi qu'à moi vous est un sur garant que j'apprendrai avec plaisir tout ce qui vous concerne. Mais êtes vous à Lyon pour aussi longtems que je le désire? C'est ce qu'il faut d'abord m'apprendre. — j'y serai pour la

Vie reparlit Clarendon, si vous me permettez de la
consacrer à votre Service, vous m'en avez
imposé l'obligation par un bienfait et mon
coeur y étoit depuis longtems disposé, je crains
seulement de ne jamais trouver assez de
moyens de vous prouver toute ma reconnoissance
— il suffit répliqua Amélie, en rougissant, et
pour que vous n'ayiez plus occasion de me tenir
des discours qui m'embarassent. C'est à Michel
que je demanderai le récit de tout ce qui vous est arrivé, car
il paroît que vous avez été longtems ensemble,
et du moins il ne les entremêlera pas de douceurs
qui me flattent beaucoup moins que le plaisir
de vous revoir. — Michel fut donc chargé d'être
le narrateur de leurs communes aventures et
s'en acquitta avec facilité et franchise. Ce
récit intéressa d'autant plus Amélie qu'il
lui parut que Clarendon devoit être guéri des
défauts dont elle s'étoit si longtems allarmée.
Elle ne craignoit déjà plus d'unir son sort
avec le sien, elle le désiroit même, et la
présence de l'objet aimé ranimoit encore
plus tous les sentimens qu'elle s'étoit autorisés
fait un devoir de combattre. Cependant elle
n'accueillit pas tout d'un coup les propositions
que Clarendon ne tarda pas à lui faire, et soit
pour décence, soit pour raisons elle ne voulut
donner aucune réponse positive.

Dans l'intervalle des délais inséparables d'une décision aussi importante, Clarendon s'empressa d'écrire une lettre de remerciemens à Mr. Mxx. et se défiant toujours des intrigues d'Hoptancourt, il crut devoir mettre une barrière de plus entre ce fripon et Mr. Mxx en transportant à celui ci le billet dont on a déjà parlé? Ce transport fait valeur reçue comptant pouvoit être regardé par le chef du Bureau comme un équivalent des cent Louis qu'il n'avoit pas voulu garder, et Clarendon tout entier à son amour qui l'empêchoit de s'occuper d'aucune poursuite judiciaire aimoit mieux faire un don aussi considerable à un homme dont il pouvoit avoir besoin que d'en laisser profiter le lache Hoptancourt. il écrivit en conséquence la lettre la plus honnête dans laquelle il annonçoit qu'il comptoit rester sur les lieux à Lyon.

Quinze jours après il reçut de Mr. Mxx une traite sur Lyon de la valeur de son billet, et son oncle lui écrivoit une lettre non moins satisfaisante dans laquelle en le priants d'oublier d'anciens torts, il le qualifioit de son cher héritier et l'autorisoit à s'appuyer de ce titre dans toutes les occasions ou cela pourroit lui être utile. Ainsi lorsque le malheur se lasse de persécuter un homme tout

les biens lui viennent à la fois, mais le bien le plus désirable pour Clarendon, ne lui étoit pas encore assuré et cela le rendoit presque insensible à sa nouvelle fortune.

De son coté Michel manquant de distractions étoit prêt à regretter le tumulte des camps. Plus souvent encore il soupiroit au souvenir des courts instans qu'il avoit passés auprès de Suzanne; et s'il en eut eu les moyens, il eut fait sur le champ le voyage de Rheims pour avoir de ses nouvelles.

Un jour que livré à d'inutiles rêveries il se promenoit seul au bretaux, il y vit une personne dont la physionomie lui rappelloit tous les traits de sa chère Suzanne. Il ne savoit s'il devoit l'aborder, et cependant le fut et moins attiré par l'aimant qui ne l'étoit vers cette inconnue, qui le fixoit à son tour ne put retenir un cri de surprise. A cette voix que reconnut Michel, il ne put proférer que ces mots, C'est Suzanne. En effet c'étoit elle. Après quelques instans donnés aux expressions de la surprise et du plaisir, Michel la supplia de lui dire par quel bonheur il la retrouvoit à Lyon. La bonne Suzanne y consentit et raconta succinctement son histoire en ces termes. "Mon départ mon

chez Michel avoit detruit tout mon bonheur.
Ma tante à montré encore plus de dévotation que je
n'osois en faire paroître et Son grand âge joint à
Sa ridicule passion l'ayant bientôt entraînée
dans la tombe, je me Suis trouvée Sa Seule
héritière. Alors j'ay eu le bonheur encore plus
grand d'obtenir l'amitié de Mde de Charmont
Sœur de Seigneur de notre village. C'est elle
qui m'a amenée à Lyon, où elle est avantageusement
mariée. elle vient de me faire rendre l'héritage
de ma tante, et je Suis d'autant plus charmée que
les fonds n'en Soient pas encore placés que peut
être ils le seront besoin pour un procès auquel
je ne Songes Surement pas; lors des préparatifs
de Son voyage Mde de Charmont à eu besoin
de quelques vieux papiers pour ses différens
emballages et dans le nombre de ceux que lui
a donné Son frère j'ay reconnu une lettre de
cacheté adressé à l'ancien Seigneur dans laquelle
il disoit être honoré de la confiance que lui
étoit témoignée, qu'il Soigneroit les intérêts
de Michel comme les Siens propres et tacheroit
même d'en faire prospérer le legs avec tout
le zèle du tuteur le plus affectionné. il Suffisoit
mon cher ami que cette lettre parlât de toi
pour me la faire garder Soigneusement, et
l'ayant depuis montrée à Madame de

Charmont, elle m'a avoué que c'étoit un titre suffisant pour faire voir que le legs de cette mère n'étoit que ce qu'ils appellent un fidéicommis, c'est à dire un moyen caché de le faire un cadeau par l'intermédiaire d'une autre personne. Mais je commençois à désespérer de t'en faire part lorsqu'enfin tu viens de m'être rendue; car je me plais à croire que tu aimes toujours Suzanne — Oui je t'aime dit Michel avec transport et je voudrois tenir déjà mon legs pour te solliciter de devenir mon épouse. — et moi reprit Suzanne je ne te trouve guère amoureux de différer sous un pareil prétexte; car, mon ami, quand une fille a attendu six ans ~~[illegible]~~ c'est bien assez et qui sait ajouta-t-elle en riant à quoi tu pourrois être exposé en me faisant attendre davantage. Pour te parler plus sérieusement je te dirai que Madame de Charmont veut m'établir parce qu'elle croit que tu ne reviendras jamais, qu'ainsi au moins lui prouver le contraire; elle sera sûrement bien aise de te revoir.

Mad.e de Charmont n'eut pas plutôt revu Michel qu'oubliant tous ses autres projets, elle le pressa de fixer le jour de son union avec Suzanne. je voudrois que ce fut demain, dit-il, mais je suis en quelque

Sorte attaché au sort de Clarendon qui auroit lieu de se plaindre, si je ne l'avois pas prévenu. je le regarde comme un maître quoiqu'il me traite comme un ami, et je donnerois tout au monde pour que son bonheur n'éprouvât pas plus de retard que le mien. je suis pourtant bien sûr qu'il est aimé; et malgré cela son amante fait languir par des délais interminables, Oh si je trouvois quelques moyens de presser leur mariage, rien ne manqueroit alors à la félicité qui m'est offerte. Mais dit Mad^e de Charmont j'ai toujours eu l'amitié d'Amélie, et je crois qu'elle me pardonnera tout tout que j'imagine; je veux d'ailleurs me venger un peu de ce que depuis son deuil elle ne m'a fait encore aucune visite. il faut que son notaire qui est aussi le mien, rédige son contrat qu'elle signera en croyant mettre son nom à celui de Suzanne et de Michel qui iront lui demander l'honneur de sa signature. je joindrai mes instances aux leurs parceque la lecture du contrat de Suzanne se fera dans ma maison. je prends sur moi tous les reproches et ne veux pas même que Clarendon en sache la moindre chose avant le jour où je réaliserai cette vieille

. rise de Comédie.

La chose eut lieu comme on vient de la dire et quelques jours après, Michel et Suzanne firent leurs humbles demandes qui furent d'autant mieux accueillies que Mde. Harmont qui les avoit précédés sollicitoit la même grace en son nom. L'heure étant prise pour la lecture du contrat Amélie accompagnée de Clarendon ne manqua pas de se rendre à l'hotel de son amie, on lut les articles que le notaire fit d'abord signer aux parties interessées, après quoi il présenta sa plume et son siege à l'aimable Amélie. Dans cet intervalle mad. de Charmont eut le tems de substituer l'autre papier au bas duquel Amélie et ensuite Clarendon apposerent leurs signatures — je signerois bien aussi dit alors la même Dame si j'avois bien saisi tous les termes du Contrat. j'ay envie d'en faire une seconde lecture. elle la commença tout haut, et dès les premiers mots, le notaire l'interrompit pour observer à Mlle Amélie que si l'acte qu'on alloit lire n'étoit pas entierement conforme à ses intentions, elle ne devoit point se regarder comme liée par sa signature. Mad. de Charmont se prit alors à rire et lui dit en la serrant

tendrement dans ses bras, ma chère amie.
C'est moi qui suis la Coupable, si c'est
l'être que d'avoir voulu hâter le bonheur
de Clarendon et je crois le bien. Si tu l'aimes
pourquoi différer de suivre les règles usitées
en pareil cas? j'ay fait rédiger moi même
ton contrat de mariage à l'insçu de ton
amant ainsi que de toi. il est signé. je
n'entends pas qu'on s'en dédise. je permettrai
seulement tes changemens que tu voudras
dans les clauses de ton interêt. Mais il faut
pour cela que Mr. le notaire le lise lui
même il s'en acquittera mieux que moi.
Amélie voulut faire quelques difficultés.
Mais Clarendon la supplioit avec tant de
graces, Mad.e de Thermont et Michel lui
même y joignirent tellement leurs instances
qu'enfin elle consentit à pardonner cette
fraude, ainsi qu'à entendre la lecture du
Contrat. Le notaire en avoit rédigé toutes
les clauses avec tant de prudence qu'il n'y
eût à ce Sujet aucunes objections à faire,
de Sorte qu'amelie se contenta de demander
le contrat de Michel afin de le signer
aussi, puisqu'au lieu de celui là on lui
en avoit fait signer un autre.

Il fut alors convenu que pour ne pas

Je séparai de Michel, Clarendon lui donneroit l'intendance de tous les biens dont il deviendroit administrateur, ainsi que de tous ceux qu'il pourroit avoir lui même par la suite. L'intervalle d'une année le rendit en effet riche héritier par le décès de son oncle de Paris. Pendant le même délai, l'infidele curé qui avoit gardé le legs de Michel, fut contraint par justice à le restituer avec interêts et frais. De sorte que nos deux héros si long tems, ballotés par l'inconstante fortune remonterent au sommet de la mobile roüe. ils furent d'autant plus heureux qu'ils avoient naturellement les vertus qui donnent un nouveau prix à la fortune. Le riche vieillard qui avoit fait des entreprises trop étendues devint au contraire la victime de quelques associés pervers qui le réduisirent à la plus extrême misère. Le lache hoptancourt se tua dans un accès de désespoir provenu des pertes immenses qu'ils venoient de faire au jeu. Gotthon quoique peut etre moins criminelle n'en eprouva pas moins le sort qu'elle méritoit en se voyant réduite à passer ses derniers jours dans un hopital. quant au brave robert et au bon jacque Munster on se plait à croire que la réussite de leurs affaires a pû recompenser leur extrême bonheur, et leur exacte probité. Mais n'ayant pû savoir encore aucun détail de ce qui les concerne, je reviens

a mon héros principal, je veux dire à Clarendon. Chacun peut aisement voir quil n'a trouvé le bonheur, qu'en renonçant aux préjugés gothiques de son enfance, et comme lui tout homme de bon sens ne méprisera que les fripons, et n'estimera que les gens honnêtes, dans quelque Classe que les uns et les autres soient placés.

Conclusion de l'Editeur et fin de l'histoire de Dubois

Un philosophe a dit que les païs les plus heureux etoient ceux dont l'histoire offroit le moins d'évenemens extraordinaires. On peut appliquer la même pensée aux individus et dire heureux celui dont la vie tranquille n'offre aucuns traits assés frappans pour quils puissent figurer dans un livre. Telles etoient les reflexions de Dubois en songeant aux maux de mille et mille personnes encore plus malheureuses que lui. Cependant il avoit éprouvé de cruelles traverses ~~et cruellement balotté par la fortune et tourmenté par ses vicissitudes.~~ La paix même signée dans la Ville d'Amiens avoit en quelque sorte mis le comble a sa ruine en l'engageant a des sacrifices au dessus de ses forces pour recouvrer des Capitaux sur les quels il venoit d'avoir les nouvelles les plus satisfaisantes. En effet son fondé de pouvoir sorti des fers ou l'avoit ~~tenu le~~

longtems retenu le gouvernement
Nègre ~~[illegible]~~ venoit de lui annoncer
la Conservation de plusieurs immeubles précieux
ainsi que la solvabilité ~~l'existence~~ du Négociant Touzon le
plus Considérable de ses debiteurs. Les mêmes
nouvelles lui étoient confirmées par les autorités
Constituées de la Ville de jacmel sur la demande
que leur en avoit faite le Ministre de la Marine
d'après la recommandation de l'excellent Mr de Vaivres
Ancien Intendant des Colonies, alors chef des bureaux
de leur administration; Et Dubois n'ayant craint
aucune dépense pour revetir ses titres de propriété
de toutes les formalités convenables les avoit remis
a l'ancien trésorier de St Domingue Mr Bullet
prêt a retourner dans cette Colonie. Déja il
calculoit l'époque de l'arrivée du Navire, et
celle des retours qu'on ne pouvoit manquer de lui
faire, lorsque par une fatalité desolante, les anglois
parjures a la foi promise firent de nouveau
révolter les négres de l'île St Domingue et
s'emparérent de tous les navires quils purent
rencontrer. Que sont alors devenus l'ancien et
le nouveau fondé de pouvoirs de l'infortuné Dubois?
Ont-ils pû se réfugier chés quelque peuple
hospitalier qui leur aura d'amoins permis de vivre, ou bien
ont-ils subi le sort de tant d'autres victimes de la

férocité des africains. C'est ce que Dubois ignore encore.
Mais il est sur qu'il a perdu le fruit de seize années de
travaux ainsi que du patrimoine de ses ancêtres entierement
placé en acquisitions successivement usurpées par
Toussaint, par ~~[illegible]~~, l'agent des anglois Le ~~fe~~barbare
Dessalines, et par son digne successeur le Negre Christophe.
~~C'est cependant sur l'espoir de cette fortune qu'il avoit~~
~~osé unir son sort a celui d'une jeune épouse dont~~
~~les Vertus feroient toute la richesse. Que va-t-il devenir?~~
C'est dans une situation aussi facheuse qu'il est bon
d'avoir fait quelque petite provision de philosophie.
Dubois ~~recourut~~ a eu recours a cette science salutaire. il s'est
rappellé les discours et l'exemple de Nelson,
et dès l'instant qu'il ~~sut~~ a sçu obéir a la Nécessité
il a retrouvé le Courage dont il avoit besoin. il s'est
dit a lui même qu'il falloit tout attendre des
Circonstances que le tems pouvoit seul amener, ~~et~~
~~s'il ne trouva pas d'abord des ressources suffisantes~~
~~il trouva du moins des distractions utiles dans~~
~~plusieurs ouvrages entrepris pour moins songer~~
~~a ses souffrances. Bientôt~~ quelques services
legers mais essentiels lui ~~furent~~ ont été rendus par des
amis veritables qui presqu'aussi gênés que lui, n'en
étoient que plus disposés a compatir a ses maux.

~~Un sexe aimable et sensible lui témoigne de l'intérêt~~
Enfin Notre infortuné ~~commence à entrevoir le port~~ ~~qui doit le consoler d'avoir essuyé tant d'orages, et~~ ~~différens fragmens de ses lettres annoncent même que la tranquille médiocrité dont il jouit peut jouir en travaillant n'est altérée que par la perte qu'il vient de~~ faite de son Vieil ami Van Espen.

Ce sont les enfans de ce bon Hollandois qui ont communiqué à l'éditeur tous les matériaux de l'histoire de ~~Dubois~~ Dubois en lui confiant avec la Correspondance ~~qu'on vient de lire~~ de Dubois une foule de notes écrites de la main de leur pere.

C'est par eux aussi que le même éditeur vient d'apprendre l'état bien mérité de ce monstre précédemment désigné sous le nom de Lovelace. L'infernale politique de cet astucieux scélérat n'a pu le garantir d'une ruine d'autant plus affreuse que n'ayant jamais connu la vertu, elle ne sauroit lui offrir aucunes consolations ni lui inspirer aucun courage. Nul ami ne vient alléger ses peines, et son morne désespoir semble être le châtiment de son coupable égoisme.

Dubois au contraire a sçu compter moins sur les faveurs de la fortune que sur une âme assés forte pour n'être pas abbatue par les revers; ~~et~~ Nulle ambition ne l'empêchant de jouir du bonheur domestique trouvé dans une union bien assortie, ~~du~~

~~goût pour le travail que lui permet encore une santé conservée par la tempérance~~, et même de la gaîté ~~que lui ont~~ Compagne inséparable d'une ~~procurent toujours une~~ conscience calme, et d'une santé conservée par la tempérance ~~il faut~~ pouvoir peut être mieux du Reste de Sejour ~~qu'il~~ ~~mieux de son existence qu'il~~ n'auroit pu le faire dans l'âge des illusions.

Si sa vie trop parsemée d'evenemens divers n'offre pas l'unité de but moral que l'on rencontre dans chacune des nombreuses digressions dont elle est accompagnée. Si enfin elle ne présente pas les intrigues piquantes et le dénouement saillant qu'un faseur de Romans auroit pû lui prêter, C'est que des mémoires particuliers ne ~~[illegible]~~ sont pas une histoire faite a plaisir, et que l'éditeur de ceux-ci croiroit les priver de leur principal mérite en leur ôtant celui d'une exacte Verité.

Fin.

Table

Ch. 1er Portraits a s'y méprendre, ou le principal motif des Voyages de Dubois ---- page 1e

2. Verités neuves pour l'ame encore plus neuve de Dubois histoire de Van Espen ---- 5

3e Discussions politiques heureusement très courtes et rélation des terres australes. ---- 25

4e Vrai Commencement de l'histoire de Dubois 69

5e histoire de Nelson ---- 97

6e suite de l'histoire de Dubois ---- 119

7e anecdote franco-americaine ---- 145

8e Continuation de l'histoire de Dubois ---- 172

9e plus relatif a la famille Van Espen qu'a l'histoire de Dubois ---- 195

10e Continuation de l'histoire de Dubois 224

11e Continuation de l'histoire de Dubois histoire de ferdinand ---- 238

12e Contenant beaucoup de details sur la colonie de St Domingue 274

13e Deux Epoux, ou avantures sur avantures page ....

14e suite des details relatifs a St Domingue et a sa révolution ---- 298

15e préambule de l'éditeur, histoire de Clarendon fin de l'histoire de Dubois ---- 317

fin de la table.

156